

Le Roman d'un muet, par Th. de Bentzon

Bentzon, Thérèse (1840-1907). Le Roman d'un muet, par Th. de Bentzon. 1868.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

TH. DE BENTZON

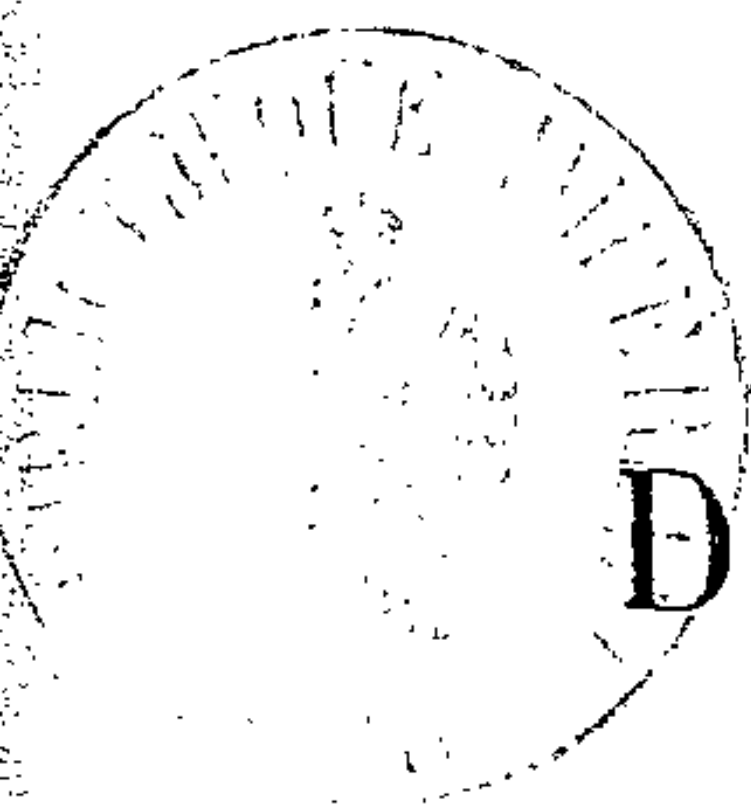
LE ROMAN
D'UN MUET



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS. 15
À LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1868



LE ROMAN

D'UN MUET

226°

17222



CLICHY.— Impr. MAURICE LOIGNON, rue du Bâc-d'Asnières, 12.

LE ROMAN

D'UN MUET

PAR

TH. DE BENTZON



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 45

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

—
1868

*Droits de reproduction et de traduction réservés

1722

LE ROMAN D'UN MUET

I

Dans cette petite bibliothèque où j'écris, tous les meilleurs amis de ma vie sont rassemblés, les seuls dont la présence et les conseils n'aient jamais été importuns, devant qui l'on ose pleurer sans crainte de consolations banales, d'indiscrétion ni de mépris.

Mes poètes, mes philosophes, Dante et Milton, Goethe et Chateaubriand, âmes sympathiques qui avez si souvent apporté à la

mienne l'oubli salutaire d'elle-même, ne souriez-vous pas de cette idée qui me vient de me raconter mes propres émotions et mes propres souffrances, les liens uniques qui me rattachent au reste des hommes ! Bon ! personne ne le saura, personne ne me jugera, et vous serez les confidents silencieux de ma faiblesse.

Au plus loin dont je me souviens, je vois la bibliothèque telle qu'elle est, enfermée dans une tourelle dont les murs rongés de salpêtre verdissent et s'écaillent, meublée uniquement à l'intérieur de rayons surchargés de livres, qui partant du plafond descendent jusqu'au plancher, et d'un divan de cuir. Auprès de la fenêtre, ouverte sur une avenue de mélèzes, si droite, si longue, qu'à l'extrémité les deux bordures parallèles

semblent se toucher, ma vieille bonne Marianne s'asseyait pour coudre, et je suivais, assis à ses pieds, le mouvement régulier de son aiguille qui ne s'arrêtait guère. Elle ne me caressait jamais, bien qu'elle fût avec moi soigneuse et prévenante, très-dévouée, je suppose, et que souvent j'aie surpris une larme derrière ses lunettes lorsqu'elle me regardait.

D'où vient que je ne me rappelle pas la figure de mon père, celle de mon frère, aussi bien que la sienne? Non, quand je veux évoquer l'entourage familial de mon enfance, je ne vois plus qu'un professeur, gesticulant en chaire pour l'instruction d'une classe de jeunes garçons affligés de la même disgrâce que moi, et parmi lesquels je ne comptais que des camarades indifférents.

Ce fut M. Furey, précepteur de mon frère, qui me conduisit à l'institution des Sourds-Muets de Paris, et qui, chaque année aux vacances, revint m'y chercher pour faire un voyage en Suisse, en Allemagne, en Angleterre, selon ma fantaisie. Nous parcourûmes ainsi une partie de l'Europe.

M. Furey n'eut jamais d'âge ; il fut toujours d'une maigreur de squelette, long, efflanqué, avec des tempes chauves, des jambes mal attachées et une habitude originale de courber l'échine jusqu'à terre, en glissant de droite à gauche, les coudes dans les mains. J'allais oublier sa cravate grasse roulée comme une corde et l'absence complète de linge, qui sont restés ses signes particuliers.

Irlandais, il s'était interdit par quelque peccadille politique l'accès de son pays, qu'il

comparait sans cesse à Chanaan esclave; l'Église, à laquelle il se destinait d'abord, lui était fermée de même. Après avoir franchi les premiers ordres, il avait dû renoncer à ce qu'il croyait sa vocation, afin de pouvoir mieux aider une famille pauvre, qui lui donna d'ailleurs beaucoup d'ennuis et de dégoûts, sa sœur ayant contracté je ne sais quel sot mariage qui la fit partir pour les Indes avec un sous-officier.

Si depuis j'ai apprécié le mérite du digne homme, je ne voyais dans ce temps-là que le ridicule de son nom et de sa personne, outre que je lui en voulais de s'apitoyer sur mon compte à tout propos. Quel était donc mon malheur? A peine m'en rendais-je compte, ayant toujours vécu au milieu de personnes frappées de la *demi-mort*, et qui n'en étaient

pas moins gaies. D'ailleurs il est une saison où nous acceptons l'existence, telle qu'elle nous est faite. Mon infirmité de naissance ne m'avait pas rendu plus réfléchi qu'un autre, et ce fut grâce à cette compassion maladroite, que je me demandai une première fois, par quelle rigueur Dieu qui a donné le *bourdonnement* à l'abeille et le *chant* à l'oiseau, pouvait priver de la voix sa créature de prédilection. Une tristesse qui me vint beaucoup plus tôt, fut causée par l'indifférence apparente de mon père que je ne connaissais pas. M. Furey m'avait bien expliqué les événements qui motivaient selon lui cet étrange abandon, mais j'en tirais une conclusion tout opposée à la sienne : Ma mère, fort avancée dans sa seconde grossesse, avait, disait-il, éprouvé un saisissement terrible, en voyant mon frère

ainé tomber des mains d'une servante, qui le tenait à l'étage supérieur; une saillie du balcon ayant accroché la blouse de l'enfant, il sortit de l'aventure sain et sauf, mais ma pauvre mère ne s'en remit jamais, et à deux mois de là elle mourait, laissant derrière elle un fils muet. M. de Brenne, très-impres-sionnable, n'avait pu encore prendre sur lui de revoir ce pauvre avorton, à la fois bourreau et victime, frappé de stupeur avant de naître.

— Nous vaincrons sa répugnance, disait Furey.

Moi, je ne parvenais pas à concilier cette répugnance avec la prétendue sensibilité si gratuitement attribuée à mon père. Sensibilité me semblait alors synonyme de tendresse, d'expansion, de charité. Plus tard, j'ai décou-

vert que certaines âmes qui s'attendrissent sincèrement sur un épisode de roman ou de théâtre, peuvent être absolument incapables de tendre la main à une détresse réelle, dont le spectacle froisse leur amour-propre et leurs nerfs.

D'instinct, j'étais peu attiré vers mon père ; en revanche, je ne me lassais pas d'interroger le guide qu'il m'avait choisi, sur mon frère Gérard, ni d'entendre l'éloge des qualités qui déjà le rendaient populaire à N***. Faisait-il une belle chasse ? brillait-il au bal de la sous-préfecture?... c'était un succès, c'était une fête pour la ville entière.

— Que ne suis-je comme lui ? disais-je saisi d'émulation et oubliant qu'un de mes sens resterait à jamais fermé.

A l'idée d'être comme lui ne se mêlait

aucune envie, ce qui prouve peut-être, que je ne suis pas né méchant. Ce frère, cause involontaire de mon infirmité, le Benjamin de mon père qui n'avait pu se résigner à le mettre au collège, ce charmeur dont les espiègleries, les impertinences mêmes, avaient le secret d'amener un sourire sur les lèvres crispées de son précepteur, ne m'inspirait qu'un désir passionné de le connaître. On lui faisait croire que j'étais élevé à l'étranger, et j'avais reçu l'ordre formel de le laisser dans cette erreur. Ce fut sans doute à sa prière que le temps de mon exil fut abrégé.

Un beau soir, après la distribution des prix, lorsque je me disposais à entreprendre, comme d'habitude, quelque tournée instructive, j'appris que j'allais rentrer dans la maison paternelle pour ne plus la quitter.

J'avais alors terminé mon éducation, c'est-à-dire que je savais tout ce qu'on enseigne aux Sourds-Muets à l'aide des signes et des figures écrites, et que j'étais muni de la clef par laquelle s'apprend tout le reste : j'aimais la lecture et j'avais une excellente mémoire; enfin mes voyages avaient développé en moi une disposition à l'enthousiasme, que la sécheresse même de M. Furey ne parvenait pas à éteindre. Les gens de N*** ne m'en demanderaient pas tant, au dire de ce dernier, qui enveloppait indistinctement les provinciaux dans un souverain mépris.

N*** est un grand village d'origine fort ancienne, que l'absence de chemin de fer prive de toute communication avec le dehors. Quoiqu'il soit peuplé à peine, les rares habitants parviennent à se diviser en coterie hostiles.

Mon père se rattachait à la plus nombreuse, la noblesse. Depuis le xvi^e siècle, les Lefort de Brenne avaient compté parmi les présidents à mortier ou les conseillers du parlement de Bourgogne; mon aïeul, le premier, troqua la robe contre l'épée; mais son fils quitta le service pour se marier, et revint alors occuper la vieille demeure héréditaire, moitié hôtel, moitié château, ayant un pied dans la ville et l'autre dans la campagne.

Nous arrivâmes le soir. Le soleil se couchait sur les montagnes de l'Auxois, qui passaient par transitions imperceptibles du rose tendre au violet noir; ses derniers rayons éclairaient merveilleusement la ville, échelonnée sur les pentes d'une colline boisée, que surmontent de belles ruines féodales.

Furey me proposa de mettre pied à terre

pour délivrer de notre poids les chevaux fatigués, qui escaladaient à grand'peine des rues étroites et tortueuses. Je marchai un quart d'heure environ à ses côtés, répondant machinalement aux saluts qu'on nous envoyait. Mon cœur battait très-fort, et je ne pouvais plus dire si c'était d'impatience ou d'effroi. J'allais enfin connaître mon cher Gérard et le monde, mais quel accueil me réservaient et le monde et Gérard ? J'étais comme le papillon aux ailes neuves, sur le seuil de sa prison qui s'entr'ouvre, prêt d'émerger à la lumière, et qui hésite, ébloui, effaré, tenté de rentrer dans la nuit, tant il a peur de l'inconnu. Ma respiration se suspendit tout à fait, lorsque mon guide mit la main sur le marteau d'une immense porte cochère, en me faisant signe que nous étions chez moi. J'allais

défaillir, mais au même instant deux bras se nouèrent autour de mon cou, et de chauds baisers me couvrirent le visage. Quelques secondes s'écoulèrent avant qu'il me fût possible de jeter un premier regard sur mon frère. Il me parut beau comme un jeune dieu, d'une beauté qu'idéalisait certainement l'émotion et que je n'ai plus rencontrée chez personne. A peine âgé de dix-neuf ans, il me dépassait de toute la tête, et ses façons résolues, déjà viriles, contrastaient si visiblement avec ma timidité presque enfantine, que je ne me sentis nullement humilié de l'air de protection qu'il prit pour me conduire à mon père. Je n'avais pas même aperçu M. de Brenne quoiqu'il fût à deux pas, sur le perron qui conduit aux jardins : la bienvenue de Gérard m'avait fait oublier jusqu'à son exis-

tence, et je lui en demandai pardon du geste. Avec la perception vive qui se développe chez nous, comme l'ouïe, dit-on, chez les aveugles, et qui devient une faculté surnaturelle équivalant à la seconde vue, je devinai que ma pantomime lui avait été un spectacle fort pénible, car, avant de me tendre la main, il la passa sur ses paupières devenues tout à coup humides. Certes, ce n'étaient pas des larmes de joie; on ne pouvait les attribuer qu'à la pitié, ou plutôt, hélas ! à une révolte d'orgueil.

Je courbai la tête sous le reproche, comme s'il eût été articulé et que mon oreille eût pu le saisir; cette langue des yeux, la seule qu'il me fût donné d'entendre, mon père la parla dès notre première entrevue, avec une extrême cruauté.

LE ROMAN D'UN MUE

Nous étions entrés dans le salon; par un mouvement qui me parut être le comble de l'éloquence, Gérard m'entraîna devant le portrait de notre mère, dont la main étendue semblait bénir la réunion de ses enfants, puis me ramenant vers une grande glace qui faisait face au portrait et le reflétait, il compara cette figure angélique avec la mienne qui en rappelait vaguement les lignes, puis enfin il souffla sur la glace, et dans la buée légère de son haleine, écrivit du doigt : — Nous nous ressemblons !

Je l'embrassai pour toute réponse. — Oui, je lui ressemblais comme la statue ressemble à l'homme, comme la mort ressemble à la vie; la flamme de jeunesse qui éclairait ses traits, se changeait sur les miens en une ombre de réflexion pensive, dont le contraste avec la

vivacité fébrile du geste était vraiment douloureux à observer; il était beau et moi j'étais bizarre; on devait l'admirer et me plaindre. Je lus cet arrêt sur la physionomie de mon père, que le miroir trahissait sans qu'il s'en doutât. Toutes les fois qu'il m'est arrivé de plonger dans les sentiments secrets d'autrui, je ne les ai presque jamais trouvés tels que j'aurais souhaité les inspirer. Ceux de Gérard, du moins, me furent toujours un livre bien doux à lire; c'était du dévouement sans mélange de compassion, car me trouvant aimable, il ne pouvait admettre que je ne fusse pas heureux. D'autre part, ma tendresse pour lui ne connut point d'arrière-pensée. Parlait-il? je me complaisais à voir les gens attentifs au mouvement de ses lèvres, l'approuver, lui répondre avec intérêt. J'ai vécu par mon frère;

mon âme se fondait dans la sienne, pour goûter des jouissances étrangères à mon organisation imparfaite. Grâce à ce miracle de magnétisme, j'ai senti souvent s'évanouir l'obstacle qui s'élevait entre mes idées et leur expression ; je me suis cru compris, aimé, heureux. Et lui, encourageant l'illusion qui me consolait, disait toutes les fois qu'il lui venait de bonnes et généreuses pensées, comme il en avait sans cesse — Voici une inspiration d'Émile.

Nous nous complétions l'un l'autre.

II

L'hôtel que j'habite encore, était autrefois un château fortifié, construit en 1380 par

Pierre Le Fort, seigneur de Brenne. Comme il tombait en ruines après la Révolution, mon grand-père le fit démolir pour ne conserver que le mur d'enceinte et le donjon, classé parmi les monuments historiques. De chaque côté de la porte se présentent deux vastes corps de logis d'une simplicité moderne ; derrière, une trentaine de marches conduisent à des jardins en terrasse, dessinés à la française : il y en a quatre superposés pour ainsi dire, au moyen d'escaliers qui s'élèvent, d'espace en espace, jusqu'au sommet de la colline où apparaît le donjon. De cette tour carrée, haute de cinquante mètres, on domine les masses des grands et beaux arbres qui, couvrant le revers du coteau, s'étendent jusqu'à la rivière, pareille à un lac, tant elle est large en cet endroit. Au delà, se déroulent les ondulations rocheuses

des campagnes éduennes, où Vercingétorix tint en échec les légions de César. Il n'est pas un cours d'eau, un vallon, une montagne qui ne rappelle la lutte des Gaulois pour leur liberté. Jamais je n'ai pu contempler ce pittoresque amphithéâtre, sans ressentir quelque chose de plus que l'admiration tout naturellement inspirée par un beau site, le transport intime que cause la lecture d'une page d'histoire héroïque.

Mon père affectait une grande prédilection pour sa résidence de N^{***}. Il avait laissé subsister sur la porte, l'inscription tracée par un de nos ancêtres, amateur de lettres latines :

Ille terrarum mihi præter omnes

Angulus ridet...

Et ne lui donnait pas de démenti; mais si

« ce petit coin du monde » lui plaisait en effet « plus qu'aucun autre lieu, » ce n'était point à cause de ses jardins suspendus, ni de la paix profonde qu'on y goûtait, car il ne se piquait point d'être pénétré de goûts champêtres. Je le vis souvent bâiller en se promenant sous les mélèzes de l'avenue, comme si le vert des forêts, l'or du couchant et autres balivernes poétiques eussent fourni des thèmes à son ennui au lieu de l'en distraire. Je crois qu'il lui fallait les passe-temps plus positifs et plus variés d'un homme du monde qui, durant toute sa jeunesse, avait été un homme à bonnes fortunes, et dont la jeunesse se prolongeait de façon à faire illusion aux autres et à lui-même.

J'ignore s'il avait des convictions morales ou même de l'esprit ; il ne daignait être quel-

que chose que pour le public. Son amabilité, son mérite étaient comme un habit de parade, que soit dédain, soit nonchalance, on n'endosse pas dans l'intimité. Ses succès sur des scènes frivoles l'avaient empêché de tendre jamais à rien de sérieux; cependant l'ambition lui était venue avec un premier et tardif cheveu blanc; s'il se condamnait à passer huit mois de l'année à N***, ce n'était pas sans motif. Revêtir sa maturité de la livrée politique, lui semblait être un couronnement de carrière d'assez bon goût. Le gouvernement n'avait point ses sympathies; n'importe! d'anciens serviteurs de la dynastie tombée n'eurent pas de peine à lui prouver qu'une demi-réconciliation avec les idées du jour est compatible avec la fidélité qu'on garde à celles de la veille. Mon père s'était cru, dès que cette

fantaisie lui avait traversé la tête, sûr de tous les suffrages; mais il trouva de rudes adversaires dans le camp des bourgeois auxquels il n'avait pas pensé; les votes se ressentirent de cette influence hostile; deux élections se succédèrent sans lui apporter autre chose qu'un déboire. Il ne se découragea pas, et bien conseillé par sa finesse, flatte l'ennemi qui vit avec surprise s'ouvrir devant lui un salon jusque-là fermé à la rotture. Diners, réceptions, courbettes au préfet, largesses habilement répandues, M. de Brenne n'épargna rien, il accorda même la permission longtemps refusée de livrer deux fois la semaine son parc à la curiosité des visiteurs, et se brouilla résolûment avec deux ou trois vieux amis qui ne lui pardonnaient pas ces sacrifices, récompensés d'ailleurs par l'estime générale. L'année

de mon retour le vit représenter dans l'arène parlementaire les intérêts de sa province. Nous entrâmes à Paris en triomphateurs. Il faut que je m'y sois senti bien malheureux pour l'avoir fui si vite, laissant mon frère derrière moi. Pourtant les premiers jours s'étaient écoulés agréablement; on ne connaît point Paris pour y avoir été emprisonné douze ans sous les verrous d'une pension; j'étais comme au spectacle, jouissant de cette fête des yeux, qui se présente à chaque pas sans qu'on la cherche, et je trouvais délicieux de n'être plus le point de mire de notre petite ville. Mais j'éprouvai bientôt une humiliation non moins cuisante : l'isolement au sein de la foule, la situation du paria qui, ayant en lui les désirs, les goûts, les passions d'un homme, ne peut les exprimer qu'à la manière des animaux. Combien de

fois je regrettais le temps barbare où mes pareils s'éteignaient dans les ténèbres d'un couvent, sans avoir subi le supplice de Tantale qui naît d'une incomplète et fausse initiation à l'existence commune ! Les paysans ne se mettaient plus aux portes pour me regarder passer d'un œil curieux, mais j'attristais une réunion par ma seule présence, je restais étranger aux émotions, aux intérêts des autres. Tantôt j'aurais voulu leur demander à genoux ma part de ce fruit défendu ; plus souvent je leur souhaitais à tous d'être aussi malheureux que moi-même. Je devenais méchant. Lorsque, ignorant que je ne pouvais entendre, on s'obstinait à me parler, j'étais tenté de répondre à cette insistance comme à une insulte. J'en voulais presque autant à celui qui faisait cesser ce quiproquo pénible, car je devinais qu'il

m'avait nommé : — le muet ! Un salut embarrassé, une ridicule pantomime d'excuse, et on me laissait seul, — toujours seul ! Du moins, dans nos grands bois déserts de N*** je n'avais pas de pareils combats à soutenir.

Séparé par l'activité de la vie sociale du seul ami que j'eusse, mon frère, je songeai enfin que l'aspect des choses inanimées, de la nature extérieure qui ne m'avait jamais traité en marâtre, valait mieux pour moi qu'un monde où j'étais condamné au rôle éternel de spectateur, et je pris la résolution de retourner à N... Mon père la trouva fort sage. Je me rappelle encore l'air de soulagement avec lequel il me vit partir en compagnie de Furey. Celui-ci ne me pardonna jamais d'avoir interrompu un aride travail sur la géologie de la Genèse, qu'il poursuivait à la Bibliothè-

que royale, avec une patience de bénédictin :

— Pourquoi n'est-il pas muet ? m'étais-je demandé souvent, le voyant occupé à reconstruire un parchemin illisible, les doigts dans les oreilles afin de n'être point troublé. N'est-ce pas un bien perdu pour lui que cette faculté qui permet d'écouter, de se divertir, d'échanger avec ses semblables sentiments et pensées ?

Et je regardais Furey, comme s'il eût possédé un trésor qui se pût voler.

III

Dorénavant, à la grande satisfaction de mon père, j'imagine, ni prières ni remontrances ne

me décidèrent à prendre mes quartiers d'hiver à Paris. Je ne pouvais me défendre de quelque remords en présence de la mine piteuse de mon compagnon de chaîne, quand arrivait la saison ordinaire de ses courses à travers la Sorbonne et le collège de France ; du moins la compensation d'une liberté absolue lui était-elle accordée pour suer sur les révolutions générales et les cataclysmes du globe. Je l'avais à peu près débarrassé du rôle d'interprète, les visiteurs, que leur penchant à l'investigation ou une bienveillance mal entendue amenait chez moi, étant presque tous éconduits. Il n'en persistait pas moins à trouver N*** le plus maussade de tous les séjours. Pour le lui faire aimer, il fallut une circonstance imprévue qui me prouva du même coup la bonté de son cœur. Jusque-là je tenais peu à

lui comme à tous les biens qu'on se croit assurés. Sa présence m'était pourtant indispensable. Je le compris lorsqu'il me dit un soir : Je pars.

Il ne me le dit pas ainsi, brusquement. Pendant des semaines entières, son humeur inégale, des demi-mots, un zèle extraordinaire à me servir m'étonnèrent, mais sans me préparer. Je finis enfin par apprendre que sa sœur, dont il se souvenait à peine, n'ayant conservé avec elle aucune relation depuis ce mariage qu'il appelait une faute, lui avait recommandé en mourant un enfant désormais sans ressources ni protection. — On conçoit comment fut acceptée cette tutelle ! Bien que je l'eusse surpris sanglotant en cachette sur les deux ou trois lignes d'une écriture défailante, qui représentait le testa-

ment de mistress Sinclair, Furey tempêta, autant que le permettaient ses habitudes pacifiques et chrétiennes, contre le neveu ou la nièce qui lui tombait des Indes, contre la nécessité surtout de me quitter pour aller surveiller son débarquement. L'ignorance où il était de l'âge et du sexe de ce pupille malencontreux ajoutait à sa perplexité.

— Anglais et négriillon tout ensemble, gémissait-il; hérétique comme son père, très-probablement!... Le fils d'un *habit rouge* ne peut être rien de bon. Qu'en ferons-nous, je vous le demande?

Je dois dire à sa louange que l'idée ne lui vint pas d'éluder ce devoir épineux.

Tandis que dans des alternatives de mauvaise humeur et de résignation, il attendait avis de l'arrivée du *packet* à Southampton, nous

vîmes un matin par la fenêtre de la bibliothèque, déboucher de cette longue allée qui conduit à la porte du parc, une toute petite personne coiffée d'un grand chapeau de paille à bords rabattus et entièrement vêtue de noir. Sa tête brune et pâle ne me rappela aucune des figures du pays ; cependant, lorsqu'elle la leva vers nous d'un air interrogateur, Furey bondit, frappé de surprise et visiblement très-ému. L'étrangère s'approcha du balcon, et rougit jusqu'aux yeux en mettant sa main dans celle qu'il lui tendait. Notre prétendu neveu se trouvait une fille ! Deux secondes après, elle était assise sur le canapé que voici. Furey prenait son sac, dénouait son chapeau, l'appelait Nelly, du nom de sa mère, tant ces traits fins et cette taille mignonne lui rappelaient une sœur qu'il avait

aimée tout en la condamnant. La pauvre enfant ne savait guère quelle contenance tenir; elle se confondit en révérences, expliqua probablement que traverser la Manche, et faire quelque cent lieues par le chemin de fer et en diligence, n'est que bagatelle pour qui arrive de Calcutta. Il lui avait paru plus simple de venir trouver son oncle que de le déranger en l'appelant à elle. Furey me répéta les remontrances, au moins intempestives, qu'il lui fit à son tour, sur une indépendance d'allures qu'on ne tolère pas en France. A mesure qu'il énumérait sévèrement les dangers qu'elle aurait pu courir, la petite ouvrait de grands yeux ébahis. Enfin, se tournant vers moi :

— L'embarras est encore plus grand que je ne le supposais, dit-il, découragé. Elle

m'assure avoir quinze ans ; je préférerais un gamin du même âge. Voyez-vous d'autre ressource pour elle que d'entrer au couvent ?

— En attendant le couvent, faites-lui préparer une chambre ici, car elle doit tomber de lassitude.

Je ne croyais pas dire si vrai ; pendant notre colloque, miss Sinclair avait enfoncé son coude dans les coussins du divan ; et, le front incliné, ses cheveux tout cendrés de la poussière de la route, retombant sur son visage comme un voile, elle dormait. En la voyant dans cette pose, je pensai au petit oiseau qui, sans souci de la branche où il perche, la tête sous l'aile, ferme les yeux.

Dès le lendemain, l'oiseau était en cage, confié à la directrice du meilleur pensionnat de N*** et je ne le vis plus qu'à de rares in-

tervalles, mais son passage marqua comme un événement dans mon existence monotone. Pour la première fois, j'eus quelque chose de nouveau à conter, en réponse au journal que Gérard m'envoyait de ses faits et gestes. — Ce journal avait été si longtemps mon unique distraction ! Il constatait, il faut bien l'avouer, les plus grandes extravagances, car notre enfant gâté, à Paris, la bride sur le cou, prenait volontiers des habitudes de dissipation. Défendu par sa légèreté même contre les entraînements romanesques, il cédait plus facilement aux caprices qui ne durent qu'une heure et se soldent par les mains d'un banquier. Mon père ne haïssait rien tant que faire de la morale ; il lui semblait plus simple d'être le camarade de son fils. Et moi, au lieu de blâmer, je me disais :

— Qu'il se ruine ; n'a-t-il pas mon inutile fortune à jeter aux vents après la sienne ? Qu'il s'amuse pour lui et pour moi qui ne m'amuserai jamais !

Je lui répondais de façon à ce que mes regrets ne se laissassent pas deviner :

— Ton vin de Champagne me grise ; tu m'as tout étourdi par le récit des folies auxquelles nous entraînent nos vingt ans ; je ne me serais jamais cru si criminel et suis fier d'être à mon insu le mauvais sujet que tu dépeins. Combien notre biographie deviendra intéressante, si nous continuons l'un à inscrire les jours de jeunesse et de soleil, l'autre les jours de brouillard et de raison ! Mon cher double, je t'envoie une partie de ma gaieté à dépenser là-bas et mon cœur tout entier à garder pour toi seul. Acquitte-toi bien du mandat.

IV

L'année de ma majorité est restée dans mes souvenirs comme la plus désolée de toutes, une seule exceptée, qui semble n'avoir pas eu de fin, car mon deuil est toujours d'hier.

Les chasses, les soupers, les sauteries se succédèrent cet automne-là, au château de Belles-Aigues, chez la baronne de Mareuse, tutrice depuis peu d'une jeune parente, et à l'étonnement de tous et de moi-même, je m'élançai dans ce tumulte mondain avec une sorte de frénésie. Si farouche jusque-là, je ne connaissais plus de plaisir comparable à celui de passer la soirée au milieu d'un cercle de

femmes enfouies dans les dentelles, les tulles et les fleurs, si coquettes que parfois l'une d'elles daignait l'être avec moi, comme si j'eusse été un cavalier acceptable. A la chasse, je ne m'écartais guère du char-à-bancs de madame de Mareuse ; j'avais des aspirations pleines d'espoirs inquiets vers l'avenir, auquel naguère j'évitais de songer, le sachant condamné d'avance ; le repos m'irritait ; les journées que je ne passais pas à Belles-Aigues étaient des journées perdues, et une figure, toujours la même, hantait mon sommeil avec une telle persistance, que souvent je fermais les yeux, dans le seul but de la retrouver. Cette figure était correcte comme une médaille grecque, d'une pureté de teint qui faisait penser aux types du Nord, pétris de neige et de soleil pour rayonner dans les brumes de

•

leur patrie, plus frappante que séduisante, disaient ceux qui ne l'aimaient pas, qui plutôt prétendaient ne pas l'aimer, par dépit ou par bravade : qui donc aurait pu n'être pas amoureux de mademoiselle de Mareuse ? Elle s'appelait Laure. Ces cinq lettres, brodées sur un mouchoir que longtemps j'ai porté, me semblaient avoir des significations que n'eurent jamais lettres écrites ; elles étaient pour moi synonymes de toute beauté ; j'y découvrais chaque jour le secret d'un nouveau charme.

Furey ayant osé à propos d'elle estropier le vers de la fable :

« Belle tête... Mais de cervelle point. »

Je le pris en aversion. Était-il possible que ce corps parfait ne servît pas d'enveloppe

à une âme digne de lui ? Mais comment le savoir ? Jamais, par signe ni par écrit, mademoiselle de Mareuse n'avait daigné converser avec moi. Était-ce mépris ? timidité ? Cette dernière hypothèse ne se conciliait guère avec des allures de Bradamante, très-hautaines, mais qui ne l'empêchaient pas d'accepter les hommages, ni même, comme je m'en aperçus dans la suite, de les provoquer. Parmi tous les jeunes gens qui l'entouraient, j'étais le seul qu'elle parût fuir, presque redouter ; il lui arrivait de pâlir lorsque j'approchais d'elle.

Eh bien ! si je ne craignais de laisser entrevoir une fatuité incompatible avec ma situation, j'avouerais que cette manière d'être exceptionnelle ne me blessait pas trop, et que je la préférais à l'accueil banal que recevaient

indistinctement mes rivaux. Mes rivaux ! ce mot m'est échappé. Oui, j'étais d'une fatuité ridicule. Pourquoi ne m'aurait-on pas aimé un peu ? Moi, j'aimais tant ! Raisonnement d'enfant ! Est-ce que l'amour, au lieu de l'attirer, ne chasse pas souvent l'amour ?

Dans le salon de mon père, un groupe s'était formé autour d'Elle ; on insistait, on priait, et elle secouait obstinément la tête, avec un sourire qui disait oui. Que pouvait-on lui demander ? Mon frère prononça un mot, je ne sais lequel, mais l'effet en fut magique. Mademoiselle de Mareuse rougit légèrement, et prenant la main qu'il lui présentait, marcha droit au piano. Il y eut un va-et-vient de fauteuils, puis un recueillement général. On attendait une fête à laquelle je ne pouvais être convié. Perdu dans l'embrasure

d'une croisée, je regardai tandis que les autres écoutaient. Comme ses doigts couraient légèrement sur le clavier ! La tête renversée de telle sorte que ses prunelles limpides disparaissaient presque sous la frange des paupières, elle semblait évoquer quelque dieu invisible qui descendit amoureusement vers elle. Laure me tournait le dos, mais chaque fois qu'elle rejetait en arrière par un mouvement du col, ondoyant comme celui d'un beau cygne, les lourdes masses de ses cheveux, je voyais avec surprise ce profil de marbre s'éveiller à l'émotion, son sein se soulever et s'abaisser avec la nuée de mousseline qui le couvrait, ses lèvres trembler sur un éclair de nacre, de moites clartés baigner son front ; elle daignait soupirer, s'attendrir, être femme, mais une femme si

divinement belle que je craignais à chaque instant qu'un souffle supérieur ne l'emportât dans les cieux. C'était sainte Cécile et c'était Corinne, ou plutôt la muse elle-même. Je ne saurais décrire ces dix minutes courtes comme une seule, et qui renfermèrent l'éternité. Je rêvai ce que je ne pouvais entendre ; j'empruntai des comparaisons aux splendeurs du soleil, aux lueurs du crépuscule, à l'infini étoilé, au flux solennel de la mer, à la fraîche influence de la rosée. Parfums, poésie, lumière, tout ce que je connaissais déjà de doux et de terrible et mille autres sensations innommées, se fondirent pour moi dans une ivresse qui, comme celle du *hatchich*, embrassait également l'âme et la matière et que j'appelai le *chant*. Je ne m'étonnai plus, me sentant frappé de ce souffle mystique, qu'il eût, aux

temps fabuleux, dompté les tigres, ému les pierres mêmes ; dans de pareilles mains, la lyre eût accompli de plus grands prodiges. Et je ne m'exaltais pas seul ; toutes les physionomies, jusqu'aux plus vulgaires, reflétaient un ravissement intime et profond ; chose merveilleuse que des personnalités si dissemblables fussent visitées à la fois par le même esprit ! On eût dit que mademoiselle de Mareuse leur parlait une langue surhumaine dont chaque mot était une volupté. Gérard, plus ému que les autres, roulait machinalement, dans ses doigts, la chaîne chargée de médallions, qu'elle avait, avant de se mettre au piano, détachée de son bras pour la lui confier, marque de préférence dont j'étais aussi fier que jaloux.

Lorsqu'elle se leva, il fut le premier à la

complimenter. Il y avait tant à dire pour remercier Laure d'être si belle ! Des expressions qui n'ont certainement de synonymes dans aucun idiome parlé, me montaient en foule au cerveau. Tout à coup il me vint un grand courage ; je traversai rapidement le salon et saisis la main de mademoiselle de Mareuse pour la porter à mes lèvres. Sans doute, dans ce mouvement, je mis une vivacité insolite ; ce que son visage exprima, je ne l'oublierai jamais. Une bête fauve, un fou n'eussent pas été repoussés avec plus d'horreur.

Je me sentis défaillir sous l'humiliation qui m'écrasait et gagnai la porte en chancelant. Arrivé dans ma chambre, j'eus un accès de honte, de désespoir, d'exaspération nerveuse, qui se traduisit sans doute par des cris dont je ne fus pas maître, car mon frère entra tout

effrayé. Il voulait appeler au secours, je l'en empêchai, mais je ne pus l'empêcher de même de passer la nuit à mon chevet. Le croiriez-vous ? sa vue me faisait un mal affreux ; il me semblait le haïr !

J'eus une grosse fièvre, pendant laquelle les soins de Gérard ne se démentirent pas ; j'aurais préféré mille fois ceux de Furey, mais depuis plusieurs jours déjà le pauvre homme nous avait quittés. Sa petite nièce, après avoir fait le désespoir de la directrice du pensionnat, par un entêtement, une indolence et une sauvagerie taciturne dont on ne pouvait venir à bout, était tombée gravement malade aux approches de l'hiver, le premier qu'elle eût connu. A mesure que les feuilles se détachaient des branches, que la nature s'effaçait sous le brouillard, le spleen l'envahissait. Il

eût fallu quelque transition douce entre l'atmosphère de feu qu'elle quittait et la glaciale humidité de nos vallées. Les médecins désignèrent une ville du Midi où son oncle, en présence d'une alternative de vie ou de mort, ne put se refuser à la conduire.

J'ai pensé depuis que ce vieillard était le génie protecteur de la maison, car après son départ la destinée nous frappa sans trêve. Le premier coup me fut porté par mon frère, qui cruellement, à brûle-pourpoint, m'annonça son intention de demander la main de mademoiselle de Mareuse. Je savais trop qu'il l'adorait, mais l'idée de voir en elle sa femme, de vivre constamment et familièrement auprès d'eux, inaperçu, dédaigné, ne m'avait pas même traversé l'esprit. Cette confidence l'y enfonça comme un trait de feu,

et Gérard s'aperçut bien de ma souffrance, car il m'en demanda le motif avec une curiosité persistante qui acheva de me torturer. Je voulus lui persuader que c'était seulement la crainte de n'être plus en première ligne dans ses affections, mais je crois aujourd'hui, — et il y a pour moi dans cette conviction une source de perpétuels remords, — que déjà, depuis longtemps peut-être, sa clairvoyance avait tout deviné.

Pourtant il feignit d'accepter mon mensonge et me rassura en plaisantant.

Le lendemain une révolution véritable éclata dans la maison et dans toute la ville : au retour d'une visite de mon père à madame de Mareuse, lorsqu'on lui donnait certitude entière d'être agréé, Gérard avait déclaré son projet de prendre du service. M. de Brenne

eut beau s'indigner, crier à l'impossible, passer des exhortations aux menaces, tous ses efforts se brisèrent contre un enthousiasme subitement éclos pour l'état militaire, le besoin d'illustrer son nom, de courir le monde, — de vivre enfin ! (Ce mot me revint souvent depuis comme une ironie amère.) « Laure était une femme élégante certainement, elle avait soixante mille livres de rente, ses terres touchaient aux siennes, mais il était bien jeune pour faire cette fin-là. »

— Je suis impropre à tout travail utile, disait Gérard, la province m'ennuie; je me connais... Oisif à Paris, je continuerais à faire des sottises. Si mademoiselle de Mareuse veut me laisser le temps de gagner un bout de ruban rouge, elle me retrouvera digne d'elle.

La lutte fut longue. Tendresse alarmée, orgueil, dépit de voir son autorité méconnue, tout se réunissait pour arracher mon père à son immuable froideur. Avant d'accorder un consentement furieux, il en vint à supplier. Gérard fut inflexible, et moi, misérable, j'eus tant de joie de voir manquer ce mariage, qu'il ne resta presque pas de place dans mon âme au chagrin de le perdre. Ce fut lorsqu'il se jeta une dernière fois dans mes bras, que je soupçonnai l'héroïsme de son sacrifice.

V

Pauvre enfant ! L'avenir qu'il avait peut-être rêvé glorieux fut bien court ! La guerre

l'appelait en Afrique et la première balle devait être pour lui. Il ne survécut pas à sa blessure le temps de nous envoyer un adieu. Tout ce qui revint de lui fut le petit médaillon avec nos chiffres entrelacés qu'il portait toujours sur sa poitrine.

Mes chagrins n'ont jamais été tamisés, amortis par des consolations ni des ménagements. Celui-ci m'atteignit lorsque j'affirmais à Gérard, qu'à son retour il ne me trouverait plus amoureux. Sa brusque résolution, ce départ, cette preuve suprême d'amitié avaient anéanti ma passion. Il semblait que des écailles fussent tombées de mes yeux. Je revoyais sans aucun trouble mademoiselle de Mareuse, je l'observais en juge désintéressé, je lui découvrais des défauts, avec une vague

inquiétude pour le bonheur futur de son fiancé.

Au moment où j'écrivais :

« Reviens dès que l'honneur le permettra et pardonne-moi ma folie, j'en suis guéri, je te le jure ; » ce gage funèbre d'outre-tombe me fut remis : un médaillon brisé, un ruban taché de sang... La vérité implacable m'avait frappé au cœur. Je ne sais plus ce qui arriva,

.

En me réveillant sur mon lit, j'aurais cru à un cauchemar, si Furey, prévenu en toute hâte, Furey hideux de désordre et de douleur, ne se fût trouvé là. Ce corps inanimé lui représentait celui de Gérard (ai-je dit que notre ressemblance physique s'était développée jusqu'au prodige?) et l'hallucination avait été si complète qu'il fit, en me voyant

ouvrir les yeux, un mouvement de joie aussitôt suivi d'une nouvelle explosion de désespoir ; ses yeux à *lui* ne s'ouvriraient plus !

M. de Brenne envoya demander de mes nouvelles, n'ayant pas le courage d'affronter l'épouvantable similitude de traits et de physionomie qui lui montrait en moi le spectre de son fils. Il fallut le service funèbre pour nous réunir. Hélas ! nous ne pouvions rendre au pauvre corps absent que le simulacre des derniers devoirs !

Je me rappelle que l'église était pleine de monde et ma pensée bien loin de l'église, sur un champ de bataille où Gérard gisait, en m'appelant d'un dernier soupir. Je me rappelle aussi que mademoiselle de Mareuse, à peine pâlie sous des voiles de crêpe, tournait tranquillement les pages de son livre d'Heures.

On la trouva convenable. Moi, j'aurais voulu meurtrir ce visage impassible, faire couler son sang en même temps que ses larmes. N'e l'avait-elle pas tué ? Mais non, le coupable, le meurtrier, Caïn, c'était moi !

A genoux auprès de Furey, j'aperçus encore une jeune fille en pleurs, comme si toutes ces pompes lugubres l'eussent ramenée aux premiers jours de son deuil d'orpheline.

M. de Brenne se contenait assez pour n'oublier aucun détail de décorum, distribuant les saluts à des indifférents avec sa grâce habituelle, mêlée d'une gravité de circonstance qui réprimait comme malséante toute démonstration naturelle ; il devait bien souffrir ! Plusieurs personnes, en lui témoignant leur sympathie, me jetèrent un coup d'œil de reproche qui voulait dire :

— Que la mort n'a-t-elle pris celui-ci ?

Et mon père ne parvenait pas à dissimuler une expression d'amertume involontaire que je surpris chaque fois. Ses réflexions étaient les miennes. A quoi étais-je bon ? Et pourquoi le bras qui foudroie le jeune chêne ombreux et vivace épargne-t-il, sur le tronc renversé, un pauvre brin de gui stérile ?

Une croix, destinée à perpétuer la mémoire de Gérard de Brenne, mort à vingt-quatre ans, fut plantée dans le cimetière. Mon père déclara que ma vue et celle de ce monument funèbre lui étaient un supplice, et partit pour Paris. Auparavant, il jugea opportun de me rendre compte de l'héritage de ma mère et, par une transaction que je lui proposai, la vieille maison de N*** devint ma propriété. J'y voulais rester enchaîné par ces mêmes sou-

venirs qui l'accablaient. A un an de là, il épousa mademoiselle de Mareuse. Les conventions de ce mariage demeuraient les mêmes. Mademoiselle de Mareuse n'avait-elle pas une grande fortune et du crédit par ses alliances? Mon père voulait une femme à la mode pour tenir son salon; quant à Laure, elle avait résolu d'être madame de Brenne; elle le fut. La couronne de marquise remplaça celle de comtesse. Ce n'était point perdre au change.

VI

Un roman s'arrêterait ici, mais je raconte l'histoire de ma vie, et au contraire c'est ici

qu'elle commence. Quoi ! tout n'était-il pas fini ?

Je demanderai à ceux qui s'indignent, s'ils ont rien connu d'impérissable : regret, souvenir, sentiment quel qu'il fût, l'égoïsme excepté ? si le fleuve détourné de son cours se tarit ? si la plante brisée se dessèche ? Non ; il se creuse un nouveau lit, elle se redresse sous la première goutte d'eau qui la ranime ; de même l'âme la plus ulcérée est tout étonnée de se réveiller un matin presque guérie. Preuve navrante de notre petitesse, bien faite assurément pour inspirer le dégoût de soi-même ! Mais qui ne l'a constatée ? Tel s'est écrié de bonne foi : — Je suis blessé à mort ! — qui le lendemain se porte à merveille.

Je parle avec cette légèreté de la douleur humaine, parce que j'en ai le droit, ayant été

plus malheureux et moins tôt consolé qu'un autre. Autant passer sous silence une tentative de suicide qui échoua, fut ridicule par conséquent et que j'eus le courage ou la lâcheté de ne pas renouveler. Mes facultés avaient fléchi, ma santé s'étiolait, mais je vécus, — je vécus avec une idée fixe qui côtoyait la folie ; le monde avait sombré, disparu.

Les six mois qui suivirent me semblent de loin, quand je m'y reporte, avoir passé avec une rapidité invraisemblable ; cela vient, autant que je puis m'en rendre compte, de ce qu'ils ne furent marqués d'aucun événement, et qu'un même thème vibra sans cesse dans mon esprit. Je ne sortis pas, je ne vis personne, je laissai couler le temps sans m'apercevoir même du changement des saisons. Mon plaisir était de me couvrir des habits de

Gérard et de rester devant la glace de sa chambre, absorbé dans ma propre contemplation. Je retrouvais sa figure. Quant à son âme, elle m'habitait, j'en sentais l'influence permanente.

On conclut généralement que j'avais perdu la raison. Ce bruit arriva jusqu'à M. de Brenne, qui daigna venir s'assurer lui-même de mon état, avec l'intention suggérée par ma belle-mère, comme je le sus plus tard, de m'enfermer dans une maison d'aliénés ; mais il lui parut que j'étais assez calme pour demeurer sous la surveillance de Furey, et il repartit bien vite. Après trois jours passés en sa compagnie, à écouter ces non-sens que les gens qui commencent à oublier distribuent, sous forme de recettes de résignation, à ceux qui sont encore au vif de la souffrance, je trouvai

certaine douceur au tête-à-tête avec un gardien morose, inhabile à me distraire, mais incapable aussi de me troubler. En somme, les regrets de Furey ne différaient des miens que par l'expression. Tandis qu'abîmé dans mon inutilité, je blasphémaïs et divaguais, il se plongeait dans ses livres. Chacun à notre manière, nous traitions la même maladie : je me complaisais dans la mienne ; lui, luttait et donnait au devoir la première place, quand même. Ce devoir se compliquait singulièrement, puisque sa nièce avait refusé de rentrer en pension et montrait moins que jamais de goût pour la vie religieuse. Ne pouvant se débarrasser d'elle, ne voulant se séparer de moi qu'il aimait comme un reflet de Gérard, il avait cru tout concilier en louant à l'entrée de la ville une maisonnette où miss Sinclair, dans

une complète solitude et une entière liberté, régnait sur des fleurs, des poules et une martonne bourguignonne.

Je ne sais quel prétexte futile l'avait amenée, le matin que je la rencontrai dans le parc, examinant tout avec des ébahissements de jeune sauvage. Elle cueillait, j'imagine, pour ses oiseaux, des graminées introuvables ailleurs. Ma vue ne l'effaroucha nullement, car le trait principal de ce caractère dont je connus depuis toutes les nuances adorables, était la confiance : confiance en la bonté de Dieu, confiance dans la bonté des hommes, ni l'une ni l'autre ne lui ayant jamais fait défaut ; aussi avait-elle toute seule, avec une hardiesse qui n'était pas dans sa frêle nature, affronté les périls d'un long voyage en mer ; toute seule et la main affectueusement ouverte, elle s'était

présentée à un tuteur inconnu, dont elle ignorait les dispositions favorables ou hostiles. Comment les plus mauvais n'auraient-ils pas été bons pour elle ? Son regard franc savait si bien supplier, caresser, remercier l'amitié qui venait à elle irrésistiblement séduite. Je n'ai jamais connu d'attrait pareil à celui de ce grand œil gris coupé en amande, qu'assombrissait l'émotion et que la gaieté baignait d'azur. J'eusse défié celui qu'il interrogeait de pouvoir mentir, et quand il s'arrêtait sur vous, une incroyable sérénité descendait dans l'âme la moins paisible. C'était, avec sa chevelure luisante d'un noir bleu, la seule beauté de cette Anglaise dont le soleil asiatique avait de bonne heure ambré le teint, décoloré les lèvres et arrêté le développement physique. Tout en elle était gracieux pourtant, d'une grâce à la

fois languissante et enfantine. Je m'habituai peu à peu à la voir dans un coin de la bibliothèque, le dimanche, son Nouveau Testament sur les genoux. Insensiblement je lui permis de me rendre mille petits services d'obligeance. Je trouvais un parfum particulier au bouquet de violettes que chaque matin elle déposait sur la table de travail — à l'intention de son oncle ou à la mienne? — je n'en sus jamais rien. Mes livres, mes papiers étaient en ordre; cette prévoyance féminine que rien ne remplace, réglait et charmait tout autour de moi. Jane ne paraissait ni me plaindre ni même s'apercevoir que je ne fusse pas un homme semblable aux autres, mais elle s'était mise avec une merveilleuse intelligence à étudier le langage des muets. Enfin je me surpris un jour, impatient, devant la pendule, à

l'heure accoutumée de sa visite, et sous une apparence de badinage, je lui adressai le reproche sérieux de trop égayer la maison. Mon existence, constamment emportée naguère vers les régions immatérielles, où il semblait qu'une partie de moi-même eût suivi Gérard, retombait doucement sur la terre et s'y trouvait bien. Je recommençais à marcher dans la voie humaine sans y rencontrer les mêmes épines. Étais-je capable, moi aussi, d'oublier, d'arriver à la honteuse philosophie de l'égoïsme ? Non, ce n'était pas l'égoïsme, mais une nouvelle affection qui s'insinuait et comblait le vide à mon insu.

— Voulez-vous donc rendre mon frère jaloux ? disais-je à Jane.

— Ma mère a bien d'autres sujets de jalousie contre vous, me répondit-elle avec le

calme pénétrant qui lui donna depuis tant d'ascendant sur moi. Je me sens si heureuse ici !

Et il fallait peu de chose à Jane pour se sentir heureuse : l'église où elle allait s'entretenir avec les êtres chéris qu'elle ne devait plus revoir, le jardinet où elle semait des plantes, fabuleuses dans notre Europe stérile, et dont elle attendait avec une anxiété que n'éteignait aucune déception, l'épanouissement impossible, un peu de ciel bleu, deux amitiés dans lesquelles son cœur se prodiguait, sans exiger qu'on lui rendît autant qu'il donnait. Si une Laure de Mareuse lui eût parlé du séjour des villes, de coquetterie, de frivolités, elle eût certainement répondu : A quoi bon user le temps ? On en a si peu pour être utile et se dévouer !

VII

Peu à peu les visites de Jane devinrent plus rares, puis elles cessèrent presque complètement. Cette rose de serre n'était pas encore si bien acclimatée qu'elle pût braver le froid sans danger. Elle resta de longues semaines d'hiver enfermée chez elle, et la nostalgie indéfinissable qui m'obsédait avant de la connaître reprit aussitôt la place qu'elle laissait vide. L'ennui me ramenait par une pente irrésistible à la crise aiguë de ma douleur, à des découragements et à des révoltes que depuis longtemps je croyais avoir dominés.

Je relisais alors *le Lépreux*, de M. de Mais-

tre. Mais *le Lépreux*, quoique retranché comme moi du nombre des vivants, trouve du charme au chant de la brise dans les noisetiers de son jardin, à celui des jeunes filles qui passent, à la pieuse voix de sa sœur invisible, au murmure lointain et confus de la joie, et je me prenais à l'envier. Furey me rencontra souvent dans le parc, assis près du grand escalier encadré de rochers, sur lequel retombe un jet d'eau et que surmonte un sphinx en marbre, demandant ce que doit être la douceur, la tendresse, l'harmonie dans le son, à cette cascade dont l'éternelle agitation semblait me railler, tandis que l'immuable sourire du sphinx répétait : — Cherche et devine !

Il me prenait par le bras :

— A quoi bon, mon pauvre enfant, à quoi bon ?

Ou bien il épuisait les exhortations d'obéissance aux décrets cachés du Seigneur.

Il est naturel de compter sur le ciel lorsque la terre nous fait défaut, mais l'esprit dogmatique et dominateur qui, chez Furey, trahissait l'ancien séminariste, loin de m'affermir dans des sentiments religieux qui longtemps furent mon soutien, m'en avait presque détaché. Je lui marquais avec emportement que je n'étais pas d'âge, d'humeur ni de vertu à me résigner.

— Alors, travaillez !

C'était selon lui le remède à tout. Il aurait voulu m'inspirer de l'ambition, me donner foi dans des talents que je ne possédais pas. Je haussais les épaules. Parler de supériorité quelconque à qui n'a qu'une ambition irréali-

sable, — être comme tout le monde, — n'est-ce pas la pire dérision ?

Souvent le désir m'était venu d'aller voir Jane, mais j'hésitais toujours. Un sorte de crainte superstitieuse me défendait de franchir le cercle que j'avais tracé autour de moi, barrière imaginaire, plus haute cependant que celle d'un cloître ; il me semblait que je manquerais de courage pour traverser la ville, pour passer devant le cimetière.

Lorsque je me laissai enfin persuader par Furey, qui cherchait tous les moyens de me distraire, je crus, sur le seuil de la porte qui s'ouvrait après si longtemps devant moi, prendre mon élan dans un gouffre ; ce n'est pas une chose simple de rompre avec une monomanie. Tous ceux que je rencontrais me regardaient comme un échappé de l'autre

monde ; personne ne paraissait me reconnaître. J'avais sans doute beaucoup vieilli, et pourtant, depuis le jour où j'étais entré dans ce même faubourg, au bras de Furey qui me ramenait à la maison paternelle, mon cœur n'avait jamais eu de battements si jeunes, on eût dit que l'espérance le faisait bondir dans ma poitrine ; brusquement il s'arrêta. J'étais devant *sa* maison, et *elle* accourait à ma rencontre avec une expression si radieuse sur son transparent visage, que le souvenir d'une autre bienvenue, la première, la seule qu'on m'eût faite, en fut évoqué, comme si Gérard eût voulu s'associer encore à ma joie.

Cette petite maison, ancienne dépendance du château, n'est extérieurement qu'une mesure depuis longtemps abandonnée, qu'entoure un arpent de terre planté d'arbres à

fruits. Jane avait arrangé l'intérieur avec cette science du confort qui appartient à ses compatriotes, et qu'ils ont exportée dans leurs colonies ; on voyait au premier coup d'œil qu'il s'y joignait un sentiment, moins particulièrement britannique, de l'élégance et du pittoresque. En passant devant la porte de sa chambre, elle l'avait poussée par un geste de pudeur qui eût paru excessif chez une Parisienne, mais qui de sa part fut naturel et charmant. Je ne vis donc que le classique *parloir*, la plus belle pièce du logis, dont elle avait fait à la fois son boudoir, son jardin d'hiver et son musée. Les rideaux étaient hermétiquement fermés en signe de protestation contre le mauvais temps ; de grands paravents à peintures de personnages cachaient une partie des murs. Autour du perchoir de deux perroquets

inséparables, blottis l'un contre l'autre et les plumes hérissées en boule, s'étiolaient quelques fleurs tardives sans parfum. Ces petits objets d'ébène et d'ivoire travaillés qu'on vend dans les bazars de Calcutta étaient entassés sur tous les meubles, et au milieu du panneau principal deux poignards de forme étrange, à manche transversal, formaient un trophée avec des armes plus communes. Elle s'était appliquée autant que possible à reconstruire l'habitation exotique du capitaine Sinclair. Elle-même, sous le grand châle qui l'enveloppait jusqu'aux pieds, égayant sa robe de deuil, était en harmonie avec cet entourage. Furey prétendit être obsédé de ses doléances : les voisins lui déplaisaient et aucun n'eût songé d'ailleurs à lui faire la première visite ; ses perruches se trouvaient fort à plaindre dans

cette nuit perpétuelle, et elle pensait comme ses perruches. Son oncle lui avait pourtant prêté des livres, elle me les montra d'un air de désespoir : c'étaient quelques volumes de sermons, une grammaire française et un cours de mathématiques à l'usage des jeunes personnes.

— J'ai bien à moi les *Mille et une Nuits*, dit-elle, mais je les sais par cœur.

Comme je proposais de lui envoyer des compagnons mieux assortis à son âge et à ses goûts, elle m'arracha le crayon pour répondre ingénument :

— Alors venez vous-même !

Je le lui promis et n'eus pas de peine à tenir parole.

Dans la chambre semi-orientale que j'ai décrite, se transportèrent l'un après l'autre

tous les intérêts, toutes les occupations de ma vie. Sans en avoir presque conscience, je me retrouvais chaque jour, à la même heure, sur le chemin qui conduisait chez Jane; à cette heure-là je savais qu'elle attendait, et que j'allais la voir s'élancer sur l'escalier avec un sourire pour lequel je serais venu du bout du monde. Nous nous installions au coin de son feu et nous prenions le thé, Furey entre nous deux. Il faut le dire à la honte de Furey, l'unique sensualité dont il fût susceptible, l'amour du *pekao* à pointes blanches, correctement préparé selon les règles chinoises, lui faisait surtout apprécier la société de sa nièce :

— Ma petite Indienne, répétait-il volontiers, est aussi agréable que puisse l'être une personne de son sexe.

Il la jugeait du reste ignorante, futile et fort indigne d'arrêter auprès d'elle deux hommes tels que nous. Le fait est qu'elle n'osait l'entretenir que d'insignifiances, s'étant aperçue tout de suite, avec le tact fin qu'elle possédait, que sur des points plus sérieux ils ne parviendraient pas à s'entendre. Catholique comme sa mère, elle avait grandi néanmoins, au sein d'une société protestante, dans des idées de tolérance qui l'éloignaient singulièrement de la dévotion abstraite d'une casuiste. Elle parlait, avec l'idolâtrie qu'on accorde aux héros, de son père, tué dans une insurrection sur la frontière de Loudiana. Furey, de son côté, avait l'aversion la plus marquée pour les militaires, et entre tous, pour celui qu'il appelait l'assassin de sa sœur, par cette seule raison que le chagrin de perdre un mari tendre-

ment aimé avait déterminé chez mistress Sinclair une maladie de langueur dont elle était morte. Elle voyait donc sans regret son oncle s'assoupir après le thé, puis s'éveiller pour reprendre son interminable travail sur la géologie orthodoxe. Bien qu'il ne s'éloignât pas, nous restions seuls, tant l'absorbait la réfutation des impiétés de la science moderne. Jamais il ne lui parut que ma présence auprès de sa nièce pût être inconvenante ou dangereuse ; son âme naïve ne soupçonnait point le mal ; il s'estimait dans son élève et aurait repoussé comme une mauvaise pensée la moindre crainte à cet égard. Peut-être aussi jugeait-il que j'étais incapable de plaire, tel que mon infirmité m'avait fait, et puis il traitait Jane en enfant, et parlait volontiers de la

peine où il serait de lui trouver un mari dans dix ans.

Quels que fussent ses motifs pour se fier à moi, sa confiance était bien justifiée. Nous ne nous entretenions guère de nous-mêmes, l'intermédiaire de l'ardoise ralentissant la conversation, quoique Jane comprît à demi-mot. Nous lisions. Élevée simplement par sa mère, qui ne lui avait jamais permis de céder aux habitudes de mollesse de son pays natal, où les femmes alanguies végètent élégamment au lieu de vivre, elle vaquait aux soins du ménage avec une simplicité qui eût fait sourire de mépris les petites bourgeoises de N^{***}. Mais sa science s'arrêtait là. C'était un terrain vierge à cultiver, un esprit rebelle à toute application. J'entrepris de l'instruire en l'amusant. Les belles journées ! Elles se détachent

comme des étoiles sur le fond ténébreux de mon passé ! Les livres d'histoire, de voyages surtout, étaient lus avec passion ; elle s'exalta pour la botanique. Quant aux romans, ils l'ennuyaient. Pourtant je me souviens encore des larmes brûlantes qui tombèrent sur mes doigts, tandis que par-dessus mon épaule elle lisait la *Chaumière indienne*, ou *Atala*. De sa part, aucune timidité, aucune réserve, rien de ce qui eût pu me rappeler qu'elle était femme. Byron se trompe en nommant le soleil un grand séducteur, dont les flammes mûrissent vite les filles et les fruits. Marguerite ne put, dans ses brouillards scandinaves, éclore plus candide que cette compatriote des poisons foudroyants, des parfums mortels et des fauves amours. Elle réalisait l'ami de mes rêves, cet ami longtemps désiré, trop peu connu,

tant regretté, Gérard lui-même, incarné sous une nouvelle figure aussi sympathique que la première. Seulement Gérard m'avait protégé, dominé ; à mon tour je dominais, je protégeais Jane ; elle avait pour moi la déférence que j'avais eue pour lui ; l'espoir de contribuer au bonheur d'un autre être me transportait d'orgueil. Quand elle me disait : « C'est trop, vraiment ! Vous êtes bon comme l'était mon père ! » Je sentais en effet une fibre paternelle tressaillir au fond de moi-même. Que mon enfant fût belle ou laide, je n'y pensais pas.

Un matin cependant — c'était le 1^{er} mai, — Jane avait pris l'habitude des promenades dans la campagne, tantôt suspendue au bras de son oncle, tantôt au mien, avec un égal abandon ; — nous longions tous trois une

haie en fleur, où se montraient déjà les premiers nids : devant nous venait une noce. Elle se rendait à l'église, musette en tête ; la jeunesse suivait sur deux rangs, d'un pas leste ; on voyait ondoyer par-dessus le rempart d'aubépine qui marquait les méandres du sentier, tous ces petits bonnets épanouis à la façon de pâquerettes, dont un frais minois campagnard formerait le cœur. La mariée, au milieu de la gaieté de ses compagnes, était sérieuse comme l'amour vrai ; elle s'appuyait sur un beau garçon, qui me rappela Jacob emmenant sous la tente nuptiale, l'épouse gagnée par son travail. Et le soleil répandait sur eux une pluie d'or, toute la nature chantait l'épithalame. Je ne pus m'empêcher de serrer la main de Jane avec un soupir qui disait : — Voici des gens heureux ! — Et son regard me répondit aussi.

clairement que des paroles : — Qu'avez-vous donc à leur envier ?

Jamais je n'oublierai l'effet que produisit sur moi cette réponse si simple ; ma tête se prit, il me sembla que Jane disait : — « Toi aussi tu tiens le bonheur... à tes côtés. » Elle était animée par la course et le grand air, peut-être aussi par quelque émotion secrète, que j'essayai de lire encore dans ses yeux. Mais ils se baissèrent sous les miens en refusant de s'expliquer, et je ne rencontrai que ceux de Furey pour la première fois interrogateurs et défiants. La noce avait passé ; Jane se remettait à cueillir des primevères. En la voyant sauter insoucieusement devant nous, je rendis bien vite au regard qui m'avait troublé son véritable sens. Trop jeune pour comprendre l'amour, elle s'étonnait qu'on le re-

grettât auprès de l'amitié. C'est tout ce qu'elle avait voulu dire... Aurais-je désiré qu'il en fût autrement? qu'elle eût rêvé comme moi l'espace d'une seconde, quelque idylle dont elle serait la Galathée? Le temps me manqua pour y songer. Avant même d'entrer dans la ville, je me trouvais en face d'un domestique qui m'annonça hors d'haleine qu'il me cherchait de tous côtés, mon père venant d'arriver à l'improviste. La marquise l'accompagnait. Son nom agit sur moi comme ce mot magique des contes bleus, qui suffit à mettre l'enchantement en fuite.

VIII

Bien que mon père eût fait, depuis son mariage, d'assez fréquents voyages en Bourgogne, madame de Brenne ne l'avait jamais accompagné, pour différents motifs dont le plus vrai et le moins avoué par conséquent, était un amour effréné de Paris et des hommages qui l'y entouraient, le seul amour qu'elle eût connu après celui de sa beauté, dont elle est encore idolâtre et qui n'a rien perdu, il faut en convenir. A quarante ans, elle pourra consulter son miroir sans qu'il lui reproche une ride ; il est probable qu'elle pourra de même

fouiller dans son cœur sans y trouver la trace d'une faiblesse. Le privilège de ces froides statues qui dépassent de toute la tête les passions et les douleurs auxquelles d'autres plus impressionnables se heurtent et se brisent, est de voir le temps consacrer leurs charmes au lieu de les flétrir. Madame de Brenne, trop jeune femme d'un vieux mari, ne donna jamais prise au moindre blâme, et le monde lui en fit trop d'honneur, confondant, par une erreur commune, les dehors de l'indifférence avec ceux de la vertu. Il est si facile à certaines gens de fixer exclusivement leurs affections sur une loge aux Italiens, les voitures, les chevaux, les diamants, de laisser le sinet au chapitre du luxe ! Or, selon madame de Brenne, le luxe devait avoir pour couronnement indispensable la considération. Telle

était ma belle-mère. Je fis effort pour la bien recevoir. Elle fut de son côté tout enjouement, avec l'oubli complet d'une époque néfaste dont sa présence évoquait le souvenir chez chacun de nous. L'usage du monde, la volonté de conquérir à son mari des points d'appui et de l'influence, un immense besoin de suffrages avaient atténué les aspérités de ce caractère. Il semblait que, pour la première fois, Laure rencontrât le fils de M. de Brenne et qu'elle mît tout en œuvre pour se le concilier. Elle plaignit ma longue solitude, me dit la satisfaction qu'elle avait eue de la savoir adoucie, ce qui m'étonna quelque peu, puisque je n'avais pas jugé nécessaire d'informer personne du séjour de miss Sinclair à N*** ; elle m'exprima le désir le plus vif de connaître cette charmante fille à qui l'on était redevable de ma *guérison* mo-

rale, et ses instances me décidèrent sans peine à inviter Jane pour le dîner du soir même. Furey ne retrouvait plus rien des façons hautesaines qui lui avaient inspiré tant d'aversion⁴; et lorsque madame de Brenne loua la gentillesse, l'aisance modeste de sa nièce, ses vieilles rancunes cédèrent au plaisir du moment.

Quant à Jane, elle demeurait éblouie. La toilette, la figure de cette grande dame qui, au premier abord, la traitait en amie, dépassaient toutes ses théories d'élégance et de beauté. Madame de Brenne parlait anglais, ce qui acheva de la ravir. Je regardais, assises à côté l'une de l'autre, ces deux femmes qui représentaient dans ma vie le mal et le bien, ne demandant quel caprice bizarre de la destinée pouvait leur inspirer tant de sympathie mutuelle; je remarquai aussi que tous les

compliments dont on accablait Jane m'étaient adressés des yeux (comme si j'eusse dû en tirer vanité), avec une sorte d'affectation qui me mettait mal à l'aise.

Lorsque, en sortant de table, mon père me fit signe de le suivre dans sa chambre, j'avais déjà vaguement conscience qu'un péril nous menaçait. Sans préliminaire, avec la sécheresse qui lui est propre, M. de Brenne me révéla le but véritable de son voyage, suffisamment motivé déjà par le legs que lui faisait madame de Mareuse, du château de Belles-Aigues. Comme il n'est pas de bonheur si humble qui ne prête à l'envie, le mien n'avait point échappé à la loi générale, et une fort honnête personne du voisinage s'était empressée d'avertir ma famille de la captation de M. Émile de Brenne par une aventurière,

dont la complaisance de Furey autorisait les manéges. Nul ne sait ce que c'est que l'indignation qui ne peut s'exhaler : machinalement, mes mains jointes d'abord avec stupeur, saisirent un couteau oublié sur la table. Mais cette menace n'amena sur les traits de mon père qu'une grimace flegmatique et dédaigneuse :

— Vous vous échauffez trop ; la dénonciation ne part pas d'une seule bouche que vous feriez taire par les moyens d'usage, pourvu toutefois qu'il vous fût indifférent de perdre cette jeune fille. Admettons que l'étrangeté de sa personne et de sa situation ait suscité contre elle de mesquines animosités de province, vous n'en avez pas moins joué avec l'opinion ; et demander raison à tous ceux qui ont parlé, ce serait vouloir une Saint-Barthé-

lemy ! Dans votre solitude, vous vous êtes attaché à deux beaux yeux, très-ardemment fixés de leur côté sur une chimère ambitieuse. Rien de plus excusable. Quant à la complicité de Furey, il va sans dire que j'en doute. Mais il a pour le moins autant d'aveuglement que d'honnêteté. Votre devoir est peut-être de veiller à ce qu'on ne lui fasse pas un crime de son excès de candeur.

Pendant cette leçon de sagesse mondaine, j'avais eu le temps de revenir à moi. J'entrepris d'expliquer que j'étais aussi éloigné de la passion, que Jane elle-même pouvait l'être d'un odieux calcul.

Mon père me laissa dire, avec une sorte de condescendance ironique.

— Personne ne le croira, répondit-il enfin, et il sous-entendait : — Je n'en crois rien non

plus. — Convenons entre nous, si vous y tenez, que vous aimez assez cette petite pour n'en point vouloir faire votre maîtresse; proclamons-la un ange et vous un preux chevalier, mais n'oublions pas trop cependant, mon cher Émile, que nous vivons dans un siècle incrédule à tous les héroïsmes.

Il se leva, fit le tour de la chambre, et, me laissant à mes réflexions, retourna au jardin, où depuis le dîner se promenait madame de Brenne, le bras sous celui de Jane.

Je les voyais de ma fenêtre passer et repasser, en causant avec cet air de confidence que prennent les femmes pour se dire les choses les plus indifférentes, puis s'enfoncer dans quelque allée sombre où elles disparaissaient peu à peu. De quoi parlaient-elles? Peut-être de banalités; peut-être aussi madame de

Brenne, tout en relevant sur son bras pour marcher avec plus de grâce les plis moelleux de sa robe, éveillait-elle la méfiance chez cette enfant par des insinuations perfides, irréparables ? Qu'en savais-je ? Il me semblait pourtant étrange qu'après avoir refusé de voir en moi un homme, elle ne me laissât pas le bénéfice de ma triste situation, lorsque je me dévouais fraternellement à une autre. J'avoue que sur ce point je me perdis en conjectures de toutes sortes, sans m'arrêter à la plus vraisemblable, que je n'attribuai pas ses manéges à une âpre et sordide convoitise d'argent. Les humiliations de mon premier amour, les angoisses de mon premier deuil, toutes les désillusions, les misères, les douleurs du passé ressuscitèrent vives et poignantes comme à l'heure même où je les avais subies, dominées par un supplice

suprême, le seul que je n'eusse jamais prévu : la calomnie avait à cause de moi effleuré ce front de vierge ; les gens plaisantaient grossièrement de ce qui aurait dû leur inspirer du respect ; on se détournait avec mépris de ma *maîtresse*. O fange ! Et je n'avais rien vu, rien soupçonné ; dans mon oubli du monde entier, j'avais cru qu'il m'oubliait aussi !

Lorsque je redescendis, mon père faisait une partie d'échecs avec Furey. Madame de Brenne suivait le jeu, renversée à demi sur une chaise longue ; elle m'apprit que miss Sinclair, un peu fatiguée, venait de rentrer chez elle.

— La chère petite n'a d'ailleurs que fort peu de temps pour ses préparatifs, ajouta-t-elle en pattes de mouches ; nous partons demain. Vous savez qu'il est convenu que je

l'emmène ? La vue de Paris, la distraction, lui seront très-salutaires... elle s'amusera un peu et nous verrons après à lui arranger un avenir sérieux. Je suis folle de votre protégée, mon bon Émile, et je vous demande en grâce de me laisser jouer à mon tour le rôle d'ange gardien.

Avec une violence que j'essayais en vain de contenir, j'arrachai le crayon de la belle main blanche, chargée de bagues, qui traçait cet arrêt.

— Vous vous trompez, répondis-je en labourant le papier, tant je crispais mes doigts pour les empêcher de trembler ; vous vous trompez, c'est moi qui partirai.

Elle sourit malicieusement et passa ma réponse à Furey, qui jouait aux échecs avec une attention exagérée ; mon père se leva et me serra la main.

De Paris j'irai en Allemagne, et mon absence sera longue, lui dis-je.

— Dois-je me tenir prêt ? demanda Furey.

— Non, je m'en irai seul. Que feriez-vous de votre nièce ? Il faut qu'elle reste ici. Je vous confie l'un à l'autre. Mon valet de chambre me suffira.

Furey baissa la tête ; pour la première fois j'émettais l'exorbitante prétention de pouvoir me passer de lui.

Le lendemain était un dimanche. Nous allâmes à l'église. Ma belle-mère fit entrer Jane dans le banc seigneurial, de cet air de protection qui autorise plutôt qu'il ne repousse les médisances, car on ne défend pas ce qui n'est point attaqué. On chuchotait en la regardant, on se montrait Furey ; celui-là aussi était méconnu par ma faute ; les plus

charitables le traitaient de Gêronte et le tournaient en ridicule ! L'instinct, qui à certaines heures d'exaspération faisait de moi une bête fauve, s'était réveillé ; sans souci du lieu où nous étions, j'aurais voulu me venger de cette foule imbécile qui avait gâté mon bonheur en me forçant à le définir.

Depuis l'entretien avec M. de Brenne, je ne me reconnaissais plus. Les précautions, les conseils, les mesures violentes, les obstacles maladroitement suscités, révèlent souvent à eux-mêmes des sentiments qui s'ignoraient. Lorsqu'il m'avait accusé d'être épris de miss Sinclair, j'avais pu nier de bonne foi ; il y avait de cela douze heures à peine, et déjà cette absolue négation eût été un mensonge. Ma conscience, sévèrement interrogée, comprenait enfin que l'amitié peut n'être qu'un

déguisement de l'amour. Jane y avait répondu par charité, par dévouement, et ce n'était plus assez. Ses calmes familiarités, le chaste abandon d'une pudeur négligente à s'armer contre moi, m'eussent torturé après avoir fait mes délices. Il fallait partir.

Le soir, à six heures, la berline attendait, toute chargée, au pied du perron. Furey affairé y empilait encore mille colis supplémentaires, et fatiguait de ses recommandations le domestique qui allait m'accompagner. Dans la bibliothèque, j'écrivais un mot d'adieu pour Jane, que je n'avais pas revue. Cet adieu, dix fois recommencé, ne me satisfaisait pas; j'aurais voulu qu'il se traduisît par un : « A bientôt ! » bref et dégagé, mais ma plume refusait d'obéir. Je venais de déchirer encore l'expression de regrets qu'il fallait gar-

der pour moi seul, et travaillais péniblement je ne sais quelle phrase compassée, lorsque tout à coup un souffle brûla ma joue, et, me retournant, je rencontrai deux yeux rouges et gonflés qui me demandaient à travers leurs pleurs :

— Est-il donc vrai que vous nous quittiez ?

Je détournai les miens comme s'ils eussent dû répondre :

— Oui, nous nous quittons pour toujours.

Aussitôt je sentis sa bouche se coller sur ma main, et la porte s'ouvrant en même temps, livra passage à ma belle-mère.

— Venez-vous ? dit-elle.

Ce baiser de Jane, le premier, le seul qu'elle me donna, ne lui fut jamais rendu.

IX

Le château de Belles-Aigues , où nous devions faire halte, n'est qu'à deux lieues de N***. Durant tout le trajet, je dissimulai de mon mieux le trouble que m'avait causé la singulière effusion des adieux de Jane. La vie montait en moi comme un fleuve qui déborde, ma souffrance avait une âpreté qui me rappelait que j'étais jeune. Je voulais la revoir, ne fût-ce qu'une seconde, la revoir à tout prix ! De peur que cette idée n'éclatât sur mon visage, je le voilais de ma main afin d'échapper à l'inquisition railleuse qui me poursui-

vait, et aussi d'appuyer mes lèvres à la place qu'avaient touchée les siennes.

Nous n'avions pas assez de plaisir à être ensemble pour prolonger beaucoup la veillée à Belles-Aigues; d'ailleurs on repartait de grand matin, et après souper chacun se retira dans son appartement; le mien était au rez-de-chaussée; enjamber la fenêtre, puis une haie basse, ne me fut qu'un jeu; doucement je traversai les allées, en ayant soin d'éviter l'indiscrétion du clair de lune. Ma casquette de voyage à large visière, une blouse trouvée à l'écurie, me rendaient méconnaissable. Arrivé sur la route, je me demandai où j'allais et ce que j'espérais, mais la raison n'a rien à répondre quand la fièvre vous emporte, et sans m'arrêter à compter les impossibilités, je pris ma course dans l'ombre comme un malfaiteur.



Mes jambes devaient dévorer le terrain, car je voyais de chaque côté les arbres fuir comme des spectres; jamais l'aile d'un rêve n'a été plus rapide. Il n'était pas minuit quand j'entrai dans le faubourg Sainte-Anne où demeurait Furey. Tout était paisible, le dernier réverbère éteint; je tirai de ma poche une clef qui ouvrait le jardin et dont je me servais souvent pour surprendre mes amis; en la tournant dans la serrure, la pensée d'un rendez-vous imploré, promis, me fit presque défaillir. Comme autrefois (cet autrefois qui m'apparaissait si lointain et qui pourtant n'était qu'hier), Jane m'attendait; que dis-je? il ne s'agissait plus des entrevues innocentes de ce temps-là; cachée derrière un rideau, elle guettait le signal qui allait m'amener à ses pieds. La lueur de sa lampe devait me guider jusqu'à

elle. Je pénétrais dans le jardin, je me glissais le long du mur tapissé de chèvrefeuille, et... je ne rêvais plus... J'étais sous sa fenêtre. Comme pour me protéger, la lune se voila. Si cette fenêtre entre-bâillée se fût ouverte tout à fait et que Juliette eût tendu la main à Roméo, je n'aurais pas été trop étonné, tant il me restait peu le sentiment des circonstances et de moi-même. Mais la lampe n'était rien moins qu'un fanal d'amour. Du poste d'observation que je m'étais choisi, — l'escalier, ou plutôt l'échelle extérieure, conduisant au premier étage et au grenier, — je vis Jane penchée sous l'abat-jour qui laissait sa chambre dans un faible crépuscule. Tous les rayons se concentraient sur cette tête pensive et sur la Bible placée devant elle. Jane faisait sa méditation du soir qui se termina par un signe de croix.

Ainsi rien n'était changé dans ses habitudes; mon départ n'en avait pas troublé le cours uniforme; je la trouvais déjà résignée, consolée peut-être? Le reproche que je lui adressai mentalement l'atteignit, car elle se leva, courut à la fenêtre et sembla chercher au dehors; mais la nuit était profonde et j'avais ramené sur moi le contrevent. Peu m'importait d'ailleurs d'être aperçu. La seule crainte de ne surprendre chez elle qu'un mouvement de frayeur m'empêchait de me montrer.

Elle respira quelques bouffées d'air avec une sorte de soulagement, tout en détachant de ses cheveux les épingles qui les retenaient. Une à une, ces tresses que j'avais toujours vues tordues en diadème autour de son front, se déroulèrent jusqu'à terre. Elle ne pouvait plus les rassembler, tant leurs ondes étaient

épaisses, et je la regardais avec émotion se débattre dans ce manteau d'ébène. Immobile, égaré, je comprenais que rester plus longtemps deviendrait une profanation, et je ne sais quelle force invincible me retenait cependant. Elle me retint, tandis que Jane, secouant, comme la princesse Peau d'Ane, ses vêtements sombres, apparaissait sous un filet de lumière argentée dans toute la grâce de sa frêle et suave beauté, à peine voilée par un peignoir blanc. Jusque-là, je l'ai dit, les sens n'avaient eu aucune part à l'attachement qu'elle m'inspirait ; dès cette nuit funeste il fut complet et je pus lui donner son vrai nom. Le parfum capiteux du chèvrefeuille m'enivrait, le sang bouillait dans mes artères, j'avais le vertige, je croyais voir — oui, je voyais distinctement, comme si elle eût de-

viné ma présence — s'arrêter sur moi, tout invisible que je fusse, ce regard plein de langueur et de promesses, ce regard profond, énigmatique, ingénu tout ensemble, qui m'avait une fois déjà rendu fou. Je saisis la rampe pour m'élancer vers elle ; rien de plus aisé ; il n'y avait sur le jardin que sa chambre et le salon... Tout à coup je pensai à ce vieillard qui dormait là, tranquille et confiant, si sûr de mon honneur qu'il avait remis le sien, celui de son enfant, à ma merci, et l'idée d'une trahison m'humilia jusqu'au fond de l'âme. — En même temps la lampe s'éteignait ; les élans de tout mon être se perdirent dans un morne accablement ; je me laissai tomber plutôt que je ne descendis à terre et m'enfuis sans me retourner, comme l'homme chassé du Paradis perdu.

De cette expédition téméraire, dont je n'avais pas un instant prévu l'issue, mais d'où je croyais rapporter du moins un peu de courage, je revenais plus à plaindre qu'auparavant, car, dès lors, ce n'était pas seulement l'affection exclusive de Jane que je désirais, mais sa possession. Je m'assis sur un tas de pierres, le long de la route, le front lourdement appuyé sur mes mains. L'aube se leva, me rappelant à moi-même ; je ne devais pas être reconnu, un homme ne devait pas être vu à la porte de miss Sinclair. Lentement je me remis en marche par ce même petit chemin où nous avions, elle et moi, rencontré la noce, où l'arrivée de mon père était venue si cruellement m'arracher du pays des songes.

Comme ce matin-là, un vent frais faisait frissonner les blés ; les vapeurs qui s'élevaient

des champs promettaient un éclatant soleil; les buissons étaient blancs des mêmes fleurs, et les mêmes oiseaux s'y posaient, un brin de mousse au bec; pourtant tout me semblait morne et aride.

Je pressai le pas afin de ne trouver personne debout à Belles-Aigues, et d'y pouvoir rentrer inaperçu comme j'en étais sorti.

Lorsque je franchis la haie de nouveau, tout dormait en effet, hormis une famille de Bohémiens qui ranimait, dans un herbage attenant au parc, le feu de son bivouac, pour préparer le repas du matin. Il y avait là un grand gaillard déguenillé qui berçait son enfant dans ses bras. Ce spectacle m'exaspéra. Je courus me jeter sur mon lit et mordis ma couverture dans un spasme de rage.

X

Six semaines après, j'étais à Hombourg. Mon itinéraire ne devait pas me conduire là ; mais un aimant dont je subis irrésistiblement la puissance aux heures de déception, m'y avait attiré ; il m'y fixa. Entre les passions, celle qui domine surtout les gens frappés de la même disgrâce que moi, c'est la passion du jeu. Absorbante, taciturne, farouche, elle a le vertige irritant de l'imprévu, n'est point communicative, ne demande pas à être partagée. Elle résume en un instant la vie avec ses ambitions, ses pièges, ses brûlantes alterna-

tives, aussi est-elle le refuge naturel de ceux qui ne peuvent aimer, croire, espérer ni agir. L'alcool ne grise et n'étourdit pas mieux; aucun plaisir n'étouffe aussi victorieusement toutes les sensations qui ne se rapportent point à lui. Quelque nom qu'on lui donne : fièvre, ivresse, ruine, cet ennemi bienfaisant m'a souvent ouvert un dernier refuge, lorsque le reste m'abandonnait. Cette fois, cependant, la vertu de ses philtres échoua. J'avais beau passer des nuits accoudé au tapis vert, la perte me laissait aussi indifférent que le gain. Tandis que le sort se prononçait pour ou contre moi, je cherchais parmi la foule un visage ami, et quand j'avais découvert telle mèche de cheveux noirs ondée d'une certaine façon, tel profil indécis encore velouté du duvet de l'adolescence, tel petit signe posé comme une

mouche sur des lèvres rieuses, je m'emparais de ce talisman pour quitter à tire-d'ailes le salon de jeu et m'envoler bien loin. Au bout du voyage apparaissait toujours la maisonnette de N^{***}. Mon âme y était restée dans mille liens imperceptibles, mais qui ne lâchaient pas prise. Comment avais-je pu m'éloigner ? A quoi servirait cet effort ? Le temps était passé pour moi des enthousiasmes qui s'évaporent ou se transforment, des caprices d'imagination dont on guérit. Je le sentais à l'indifférence profonde où me laissaient les artifices de coquetterie d'un escadron volant de belles joueuses, prêtresses du hasard sous toutes ses formes et acharnées à prouver au comte de Brenne, heureux à la roulette, qu'il dépendait de lui d'être heureux en amour.

L'oubli eût-il été possible, je n'en aurais

pas voulu, puisque, dans le passé, étaient toutes mes joies et aussi, oserais-je l'avouer, une vague espérance, qui faisait monter le sang à mes joues lorsque je me rappelais... Vivre comme autrefois auprès de Jane, vivre par Jane, puisque tout m'arriverait empreint d'elle, qu'il lui faudrait penser, parler, entendre pour moi; dépendre de son dévouement, me paraissait un sort si enviable qu'il m'eût fait bénir la cruelle infirmité à laquelle je l'aurais dû. Mais l'opinion n'avait-elle pas flétri le passé, condamné l'avenir? Eh bien, je me sentais presque de force à la braver! De loin tout est facile; les obstacles qui nous faisaient reculer découragés lorsque nous les touchions de la main, s'aplanissent, s'effacent. J'en vins à concevoir l'idée d'enchaîner, par le mariage, les dix-sept ans de Jane à ma

demi-mort. Ce fut Jane elle-même qui me la suggéra. Dans mon sommeil, au milieu de quelque cauchemar qui me montrait les damnés, dont je faisais partie, le cou tendu, hâves, frémissants, sur la rouge ou la noire, je la voyais apparaître, et elle consentait à porter le nom de ma mère, à devenir la gardienne de mon foyer, à être pour moi tout ce qu'on adore. Plus forte que la méfiance de soi, que laisse une première inclination dédaignée, elle revenait toujours; elle revint si bien qu'un matin, au réveil, sans avoir presque conscience de mon audace, j'écrivis ce qu'il doit être si doux de dire, ce que ma bouche, scellée sur mon cœur, ne pourra jamais exprimer que par un muet soupir. Jane m'avait fait croire à l'abnégation; je l'aimais assez pour abjurer devant elle mon orgueil d'homme,

pour lui permettre de m'apporter tous les biens sans lui rendre rien en échange. Mon Dieu ! quelle puissance doit donner aux prières, aux serments, ce verbe magique qui fait de chaque mot une caresse ! et que tout paraît, au contraire, froid et décoloré sur le papier, fût-il brûlé de vos baisers, trempé de vos larmes !

J'écrivis cependant avec une sensation inexplicable de soulagement et de triomphe. Depuis mon départ, je n'avais pas reçu de nouvelles directes de Jane ; à peine son oncle répondait-il aux passages de mes lettres qui la concernaient, qu'elle était bien portante et aussi gaie que jamais. Cette gaieté, cette facile résignation, n'étaient pas faites pour m'encourager. N'importe ! Elle allait savoir mon secret, et l'amour malheureux fait moins

souffrir que l'amour ignoré. D'ailleurs, quelque chose en moi disait : Ose !

Je sonnais mon valet de chambre pour l'envoyer à la poste, lorsqu'il entra lui-même m'apportant mon courrier. Il y avait quelques volumes expédiés par Furey et une épître de mon père qui me contait froidement ses espérances d'avoir sous peu un *petit-fils*. Trop spirituel pour ne pas devancer l'ironie, il raillait le premier sa paternité prochaine.

Un billet parfumé, satiné, de madame de Brenne, m'assurait de l'intérêt qu'elle prenait à mes plaisirs.

Je décachetai sans me presser, après avoir savouré toutes ces hypocrisies, une dernière lettre plus volumineuse sur laquelle se détachait le timbre de Suez. Je ne connaissais personne en Égypte, l'écriture m'était étran-

gère ; néanmoins, en la touchant, un tardif pressentiment me saisit. Il me sembla que l'adresse originale, tremblée au point d'être illisible, avait été rétablie à quelque bureau de poste, de la main d'un commis... Non, cela ne se pouvait... cela *était* pourtant ! D'un regard j'embrassai les quatre pages : je les relus plusieurs fois sans comprendre, oppressé par un ravissement qui le disputait à la stupeur :

« C'est une sorte de testament que vous recevez là, disait Jane.

» Je m'en vais. Pour combien de temps ? Dieu le sait. Mais la distance déjà mise entre nous me permet de vous faire, sans trop de honte, un aveu qui me donnera du courage. D'abord, laissez-moi vous demander pardon des chagrins que, sans le vouloir, je vous ai

causés à vous aussi. J'étais si loin de comprendre que ma présence pût prêter au reproche et au scandale ! Il me paraissait si simple de me laisser traiter en enfant gâté, de vous marquer ma reconnaissance en ne comptant plus vos bienfaits ! Je ne sais rien du monde ; mon oncle ne m'avait pas mise en garde contre cette admiration et cette tendresse qu'il trouve criminelles aujourd'hui. Comment aurais-je eu des scrupules ? Ma conscience ne me dictait qu'un devoir : celui de vous aimer beaucoup, vous qui m'aviez presque consolée d'être orpheline ; et c'était si facile d'obéir ! Je n'avais jamais connu d'homme aussi beau que vous ; je découvris bientôt qu'il n'en existait point de meilleur ni de plus malheureux. Que de raisons pour faire de vous mon ami !

» Vous avez été le premier... vous serez le

seul. Il n'y aura jamais que votre nom d'écrit sur une page blanche à côté de celui de Dieu, qui ne me punira pas de vous avoir aimé autant que lui, puisque toutes ses grâces me sont venues par votre intermédiaire.

» Figurez-vous, Émile (je vous en prie, laissez-moi vous donner tout haut ce nom que si souvent j'ai murmuré à votre oreille, profitant de ce que vous ne pouviez m'entendre ; j'ai tant de plaisir à vous parler une fois comme si j'étais réellement votre sœur !) Figurez-vous que notre belle et tranquille histoire m'avait paru devoir être sans fin. J'aurais été un arbrisseau de mon jardin, une pierre de ma maison, que je ne me serais pas crue mieux fixée à N*** ; j'espérais m'éveiller toujours avec cette assurance délicieuse de vous voir le matin, m'endormir tous les soirs en

vous disant : à demain ! — vieillir en vous servant.

» Quand madame de Brenne, qu'il faut remercier sans doute de m'avoir désabusée, quelque mal que cela ait pu me faire, est venue me parler de ma réputation, de l'honneur de mon oncle, de votre rang, de mille choses auxquelles je n'avais jamais songé, me prouvant avec beaucoup de logique et de douceur qu'une fille de mon âge ne pouvait demeurer auprès d'un jeune homme sans donner lieu à de méchants propos, je me suis étonnée d'abord, et puis... N'allez-vous pas aussi me croire folle, de la plus sotte folie, la présomption ? C'est encore la faute de mon éducation, des mœurs de mon pays, de la simplicité de ma pauvre mère qui, ne prévoyant pas que je lèverais jamais les yeux si haut, avait coutume de me

dire : Quand une femme a rencontré l'homme qu'elle respecte, en qui elle croit, qui, supérieur à elle par son esprit et son caractère, consent à soutenir sa faiblesse, elle met une main dans la sienne, quitte tout pour le suivre, et c'est là le mariage.

» Je me suis vue — j'en rougis comme si nous n'étions pas bien loin l'un de l'autre, mais en se confessant, on expie, — je me suis vue votre femme, liée à vous par un nœud qui rendrait notre union indissoluble, même au delà de la tombe; je me suis vue à votre bras, foulant ces mêmes allées où nous nous promenions tous les jours, à vos côtés, lisant les mêmes livres, sans que rien fût changé entre nous, avec une joie de plus seulement, joie parfaite qui résume toutes les autres, et que donne la certitude de ne se quitter jamais.

» A mes divagations on a opposé des raisonnements que je n'ai pas trop bien compris, mais devant lesquels je m'incline. Mon oncle m'a expliqué que les convenances devaient présider au mariage, et que vous aviez donné un grand exemple, en me fuyant par respect pour elles. Depuis qu'on m'a fait mesurer l'abîme de préjugés qui nous sépare, mon parti est pris irrévocablement. Nous ne nous verrons plus... Il est impossible que mon séjour dans les lieux que vous aimez, continue à vous en tenir éloigné; il ne se peut pas non plus que votre vieil ami renonce à la consolation de vous consacrer ses derniers jours. Je pars donc. Ce sera un moyen de guérir... si l'on guérit, comme l'affirme madame de Brenne, qui a de l'expérience.

» Quant à moi, je n'ose rien présumer de

l'avenir, mais il me semble que certaines blessures ne se ferment pas ; à coup sûr, la mienne ne se fermerait jamais ici où je rencontre à chaque pas quelque chose de vous ; où il me semble que je vous respire, dans l'air où vous avez passé. »

Ma vue se troubla. De ce que j'avais lu, je ne retenais rien, sinon que Jane m'aimait, qu'elle me donnerait de son plein gré, d'entraînement, ce que je demandais à sa pitié, comme un sacrifice. Qu'elle fût maintenant aux antipodes, qu'il me fallût rester des semaines, des mois sans la revoir, je n'y voulais point penser. Elle m'aimait ! Pour la première fois je remerciai Dieu.

.

Tout d'une traite, je courus à N***. J'y trouvai Furey, réveillé en sursaut de sa sécurité,

dévoré de remords, au désespoir du mal qu'il s'accusait d'avoir fait et résolu à le réparer.

Il refusa énergiquement de me dire où se cachait sa nièce; c'était pour lui un cas de conscience et de dignité, un pacte conclu avec M. de Brenne. Je voyais cependant quelle lutte livrait à son orgueil un attendrissement plus fort que tous les sophismes dont il s'était cuirassé.

J'épuisai les supplications, les menaces, je me mis à ses genoux; mais on l'avait accusé de complicité dans une basse intrigue, et il n'eût pas cédé quand l'existence même de sa fille d'adoption eût été en jeu. Toute la grandeur de ce caractère, humble à la surface, éclata dans une résistance vraiment stoïque.

Par mon père, je sus la vérité. Il m'apprit que Jane avait trouvé, grâce aux soins de ma belle-mère, une place de demoiselle de compagnie dans une famille anglaise qui traversait Paris avant de s'en retourner aux Indes. C'était à bord de l'*Astrea*, en partance pour Bombay, qu'elle m'avait écrit.

Le manuscrit du comte Émile de Brenne restait inachevé. Ses héritiers trouvèrent, intercalé dans les derniers feuillets, un numéro du journal le *Times*, où était marqué en rouge un paragraphe ainsi conçu :

« Le steamer l'*Astrea* de la compagnie des Indes, parti de Suez le 20 juillet, — destina-

tion de Bombay, — a été perdu corps et biens, en vue des côtes d'Aden. »

Suivait la liste des passagers échappés au naufrage. Le nom de Jane Sinclair n'y figurait pas.

TROP TARD

I

— Les voyageurs pour la ligne de Tours, en voiture !

Et la foule se pressait dans l'embarcadère au bruit du sifflet de la locomotive. Sur le marchepied du même wagon, deux jeunes gens se reconnurent.

— Félix !

— Toi ici ?

Ils s'embrassèrent comme des amis de collège qu'ils étaient.

— Voilà un bonheur inespéré ! Au bout de six ans de séparation se retrouver ainsi !

— Pourquoi ne m'informais-tu pas de ton retour ?

— Savais-je ton adresse depuis si longtemps que tu ne me donnes plus signe de vie ?

— Les voyageurs pour la ligne de Tours, en voiture ! cria une voix rauque à leur oreille ; en voiture !

La machine fit entendre son souffle saccadé, et, deux secondes après, elle les emportait à toute vitesse.

— Enfin ! as-tu fait suffisamment le tour du monde et vas-tu te borner maintenant,

comme Sindbad le marin, à raconter tes voyages? demanda Gaston de Courvol à son ami.

— On m'a rappelé du fond de l'Afrique en m'annonçant la mort de mon père. Ma sœur est seule maintenant, et je me dois à elle.

Il y avait sur le visage de Félix d'Aubray une expression de profonde tristesse qui trahissait un deuil intime, plus profond encore que le deuil extérieur qu'il portait.

— Je reviens donc de ma vie d'aventures, et je n'aurais peut-être jamais dû la commencer. Courir le monde, c'est fort beau, mais on se reproche son plaisir, en songeant que pour lui, on a délaissé de vieux parents, qui ont entrepris le plus solennel de tous les voyages sans avoir pu vous bénir. Alors on sent quelle place ils tenaient dans votre cœur, et on

regrette d'avoir si souvent oublié de les aimer.

Félix baissait les yeux pour dissimuler une émotion profonde, et il était évident que, malgré sa franche sympathie, Gaston ne parvenait pas à en comprendre l'étendue. C'était un esprit insouciant et léger, encore ignorant de tout chagrin. Jamais plus beau cavalier ne porta plus gaillardement un nom illustre, une grande fortune héréditaire et tout l'ensemble d'une existence privilégiée. Dans ses yeux brillants, sur ses lèvres épanouies, ombragées d'une fine moustache, on lisait la joie de vivre, dans des conditions si complètement heureuses. La sécurité un peu impertinente de son regard, la désinvolture de sa haute taille d'une élégance militaire, eussent pu faire croire, en outre, à quelque fatuité, à un contentement exagéré de soi-même.

Distraît, réservé, d'une politesse froide, Félix formait avec lui un frappant contraste. Son visage amaigri, ses cheveux déjà veinés de blanc et rares sur les tempes, ses épaules un peu voûtées, lui donnaient l'air d'un jeune savant fatigué par des veilles laborieuses. Le climat d'Orient avait bistré son teint mat. Il était vêtu avec une négligence qui indiquait assez combien il avait oublié, dans ses voyages, les traditions de la *tenue* telle qu'on l'entend à Paris.

Entre ces deux amis, pourtant, la différence n'était pas aussi grande qu'on eût pu le croire d'abord ; c'étaient leurs professions et leurs destinées qui étaient opposées plutôt que leurs personnes et leurs caractères ; l'un avait déjà vécu, souffert et lutté, tandis que l'autre entraînait dans le monde par la plus brillante et la

plus frivole de toutes les portes, avec un uniforme qui lui imposait l'air tapageur et délibéré.

Au fond ils s'entendaient et savaient être jeunes tous les deux. Leurs compagnons de voyage s'en aperçurent bientôt.

Félix, qui avait entamé le récit de ses expéditions lointaines, les promena, un peu malgré eux, sous le ciel de Naples, au milieu des glaces de l'Islande, dans les hypogées de Louqsor, ne faisant grâce d'aucun détail, décrivant tout, depuis le cèdre jusqu'à l'hysope. Gaston parlait en même temps avec non moins de volubilité des plaisirs de la garnison de Nancy, de ses ambitions d'avenir, de l'existence joyeuse qu'il menait comme officier d'ordonnance du général P., un homme de cour, que ses fonctions appelaient à Paris plus sou-

vent qu'elles ne le retenaient en Lorraine. Après s'être raconté les péripéties nombreuses qui avaient rempli six ans de séparation, ils s'arrêtèrent tout essoufflés, fumèrent une cigarette pour reprendre haleine, puis Gaston, recouvrant la parole le premier :

— Donc, dit-il, tu reviens plus excentrique que jamais... Tu portes un costume arménien sous ton paletot, un cheval arabe tenu par un nègre t'attend à la station prochaine, et tu as installé dans le compartiment des dames plusieurs almées dont je vais entrevoir tout à l'heure les grands yeux noirs derrière un voile de gaze.

— Mais tu n'as donc pas compris un mot de ce que je te disais à l'instant ? Il y a tout au plus, dans mes bagages, un yatagan rapporté à ton intention ; tu ne me verras ja-

mais lire le Corân, et, quant aux yeux noirs, les seuls que j'aie achetés là-bas, sont ceux d'une cuisinière abyssinienne à qui j'ai accordé généreusement la liberté avant mon départ. Si jamais je prends femme, ce qui est peu probable, car je n'ai guère l'espoir de faire des conquêtes, tel que me voici, ce sera une Française unique et légitime, qui puisse servir de mère à Blanche.

— Te marier !... volontairement... à vingt-huit ans !

— Tu me rajeunis. Tout est vieux en moi : l'esprit, le caractère ; le corps est bien cassé aussi, va ! Il y a des climats qui entassent en quelques mois beaucoup d'années sur votre tête.

— Eh ! mais tu me fais l'effet de porter sur la tienne les quarante siècles contemplés par

les pyramides. Comment ! il te faut déjà une garde-malade, à toi qui as failli planter ta tente au désert.

— Mon Dieu oui ! J'ai rapporté de mes poétiques excursions des goûts très-modestes, des aspirations vulgaires. Le coin du feu me tente, peut-être parce que j'en ai absolument perdu l'habitude. On revient aux instincts primitifs chez les sauvages. Je vais acheter des terres et mener une vie de paysan auprès de ma sœur.

— C'est cela ; je vois d'ici ce que tu rêves : les hautes girouettes d'un petit castel en Touraine, une petite blonde à la fenêtre guettant ton retour, quand tu irais visiter tes champs... Eh bien ! Félix, ton idéal va être mon enfer.

— Que veux-tu dire ; on te marie de force ?

— Allons donc ! tu sais bien que ma mère m'a toujours gâté. Jamais sa volonté n'est venue contrarier la mienne.

— Oui, mais c'est peut-être justement parce qu'elle se garde bien d'ordonner que tu es sans défense ?

Gaston passa ses deux mains sur son front comme pour en chasser une pensée malsade.

— Et où vas-tu ? demanda-t-il à Félix.

— Au château de la Fresnaie, chez une vieille parente, mademoiselle de Lussy, qui, depuis la mort de mon père, garde Blanche auprès d'elle.

— Tant mieux ! mademoiselle de Lussy est voisine et proche parente de la famille de Valombre, chez laquelle je vais faire un long séjour.

— Quel soupir ! Tu me l'expliqueras tout à l'heure. Le train s'arrête et je meurs de faim.

Ils descendirent et se dirigèrent vers le buffet.

Le seuil était entièrement obstrué par une colossale crinoline, recouverte d'un nombre considérable de volants, cachés eux-mêmes sous des flots de dentelle. Cet amas d'étoffe était surmonté d'une toute petite toque, dont la longue plume rouge flottait au vent.

— Pardon, madame, dit courtoisement Gaston, en attendant qu'on se dérangeât.

La plume rouge fit volte-face et laissa entrevoir un minois de blanc de perle et de rouge végétal.

— Claudia ! s'écria l'officier ; mais c'est donc le jour des surprises ! Je viens de rencontrer

un vieil ami que je croyais perdu, et mon bon génie jette sur la ligne de Tours...

— Votre plus joli souvenir, interrompit effrontément la Claudia en lorgnant Félix et son habit par trop scientifique, avec un sourire dédaigneux. Pour le moment, votre bon génie ne vous octroie pas grande faveur, car je file sur Bordeaux avec un lord qui me conduit aux bains des Pyrénées. Vous le voyez là-bas avaler un verre de sherry. Vrai ! il me plairait assez de le planter là pour vous suivre, car j'aime à m'instruire, et monsieur doit avoir des choses amusantes à raconter ; il me fait l'effet d'arriver de bien loin. Mais mon médecin m'a recommandé les Eaux-Bonnes. Il faut faire provision de beauté et de bonne santé pour cet hiver, pour le temps où tu seras des nôtres, dit-elle à l'oreille de Gas-

ton. Adieu ! et ne vas pas me trahir avec quelque héritière tourangeotte ; tu sais si je suis jalouse ! — Monsieur.....

Elle fit à Félix une révérence moqueuse, envoya de loin un petit signe amical à Gaston, et alla reprendre le bras d'un Anglais, beau comme Antinoüs, qui, tandis qu'elle parlait, avait entièrement vidé la bouteille de sherry.

On remonta en voiture.

Les deux jeunes gens se trouvèrent seuls, les bons bourgeois qu'ils avaient étourdis et scandalisés s'étant réfugiés ailleurs.

— Cette Claudia est charmante, dit Gaston ; si tu la voyais à cheval avec son habit couleur tourterelle ! Ah ! c'est son triomphe ! Tu en tomberais amoureux si tu la voyais à cheval, je te jure. Est-ce que tu n'as jamais été amoureux, Félix ?

— Je n'en ai point encore eu le temps. Mais ce n'est pas sérieux, j'espère, ce que tu me disais tout à l'heure ? Tu ne vas pas aller offrir ce cœur qui reste accroché au char de Claudia et autres demoiselles de la même famille.

— Eh ! que veux-tu ? On me somme de tenir des engagements pris en mon nom vers l'époque de mon baptême et ratifiés par moi à l'âge de quinze ans. Je suis esclave de ma parole, et j'enrage.

— Voyons, tu ne te sens pas capable de rompre avec tes folies de jeunesse, de t'attacher uniquement à cette pauvre fille qu'on te destine ?

— Si encore on ne me demandait que de rompre avec mes folies ! c'est avec mon état qu'il faut rompre aussi. Mademoiselle de Vallombre exige que je donne ma démission, conçois-tu ? J'aurai senti pendant deux ans

le sabre me battre les jambes, et au moment où il s'agit de le tirer du fourreau, où tous mes camarades partent ou sont déjà partis pour la Crimée, on me dit : Endossez un habit noir et marchez à l'autel, victime obéissante ! Si je l'aimais, encore ! Mais, pour moi, cette enfant maigre et délicate, blonde comme les épis, blanche comme un cierge, n'est et ne sera jamais une femme.

— Et cette poupée si artistement badigeonnée, est-ce une femme ?

Ici un voyageur s'introduisit dans le compartiment où ils se trouvaient, et ce ne fut qu'à voix basse que Gaston put énumérer les raisons qui rendaient mademoiselle Claudia adorable à ses yeux.

Nous n'avons pu rien entendre de ce panegyrique fougueux, qui amena sur le visage

placide du jeune d'Aubray une expression d'ébahissement impossible à rendre.

— Tu commettras une mauvaise action si tu te maries dans des dispositions semblables, dit Félix.

— C'est ce que je tâcherai de faire entendre à ma mère, mais la pauvre chère aveugle croit Suzanne capable d'opérer des miracles.

— Enfin, quelle personne est-ce donc que mademoiselle de Vallombre ?

— Je te l'ai dit : Point jolie, gauche et timide. Une bonne petite créature, d'ailleurs, qui passe ses matinées à visiter les pauvres, ses journées à parcourir les environs un carton à dessin sous le bras, car elle a un grand talent de peinture. Encore un grief. Je déteste le génie chez les femmes ; c'est toujours un prétexte pour n'avoir pas d'esprit.

— Vouvray ! cria un employé en ouvrant la portière.

Deux voitures stationnaient à quelques pas de là ; l'une, un poney-chaise vide, attendait Gaston pour le conduire à Vallombre ; de l'autre, une lourde et massive calèche, s'élança une petite fille, qui tomba dans les bras de Félix avec des cris de joie.

— Ma sœur ! dit ce dernier, et presque étouffé par son étreinte, il put à peine prendre congé de Gaston, en lui promettant de le revoir.

II

Il tint parole et huit jours ne s'étaient pas écoulés, qu'il suivait le chemin qui conduit de la Fresnaie à Vallombre. Ces châteaux sont situés à trois kilomètres l'un de l'autre, sur le coteau qui domine à la fois la délicieuse vallée de la Cisse et celle de la Loire. D'un côté s'étendent des campagnes toutes vertes, entrecoupées de bois et de prairies qui se déroulent jusqu'au Cher; de l'autre, les bourgs et villages de Saint-Ouen, de Pocé, de Vouvray s'étagent au-dessus du fleuve que surplombe en cet endroit une chaîne

de rochers. Chaque roche est une maisonnette où niche une famille de vignerons, et la fumée des cheminées tournoie au milieu des gènets en fleurs, dont la belle couleur d'or pâle égaye le sol pierreux.

• Rien de plus étrange que ces caves superposées dans lesquelles s'agite toute une population laborieuse et active, que ces clos aériens parfaitement cultivés néanmoins et où la vigne croît en abondance, sur une pente creusée par de perpétuels éboulements. Des saules touffus bordent la Loire, et leur feuillage chargé de vapeur dessine à perte de vue, une ligne mollement ondulée sur laquelle se découpent les grands bancs de sable, mornes et mélancoliques. — Dans le lointain, on distingue la majestueuse silhouette de la cathédrale de Saint-Martin; à l'ouest, les ruines de la Roche-

Corbon viennent jeter leur ombre sévère sur les villas qui se succèdent de Vernou aux portes de Tours.

Au sein de cette nature capricieuse et coquette, près de l'embouchure de la Cisse, Vallombre montre ses tourelles sculptées à jour dans la blanche pierre de Bourré, son perron à double rampe contournée, sa longue terrasse bordée d'arbustes exotiques, qu'on peut apercevoir de cette levée qui suit la route de Paris à Bordeaux.

C'est un petit château tout moderne, dont l'architecture n'a aucun caractère distinct ni correct, mais si mignon, si élégant d'ailleurs, qu'il fait l'effet d'un bijou enchâssé avec art dans ces escarpements, qui, vus d'en bas, donnent le vertige. Un grand parc l'entoure de silence, de verdure, de cette fraîcheur

embaumée, inconnue d'ordinaire sur les cimes.

Il était trois heures de l'après-midi ; Félix arrivait fatigué d'une longue course. Voulant reprendre haleine avant de se présenter au château, il évita d'entrer par la grille principale ; une petite porte entre-bâillée lui fit apercevoir la triple avenue d'acacias qui borde la terrasse ; il s'y enfonça à pas lents, en essuyant le front. De cette allée, la vue est ravissante. Félix allait s'approcher de la balustrade pour mieux admirer, lorsque soudain il recula étonné par l'apparition d'une robe de mousseline et d'une ombrelle ouverte, sous laquelle ondoyaient des boucles de cheveux blonds.

— C'est mademoiselle de Vallombre, se dit-il.

Sa sœur lui avait parlé et parlé avec enthousiasme de la fiancée de Gaston. La curiosité

le saisit ; en même temps son insurmontable timidité l'arrêtait ; il passa dans la contre-allée et regarda entre les branches , sans oser avancer.

Une petite brise venant de la Loire ébranlait les acacias, dont les fleurs tombaient autour de Suzanne comme une pluie de neige. Elle était assise ; ses yeux, fixés sur la route qui serpente au bas du coteau, semblaient interroger attentivement l'horizon ou le ciel ; à quoi pensait-elle ? Qui pouvait-elle attendre ?

Félix ne se le demanda pas longtemps.

Le pas d'un cheval avait retenti ; elle prêta l'oreille ; puis il la vit bondir, ses traits s'éclairèrent subitement et elle courut vers le château, effleurant à peine la pelouse, avec des mouvements d'oiseau. Une des barrières donnant sur l'avenue s'ouvrit alors. Gaston parut,

un bras passé dans la bride de son cheval, une rose entre les dents. Elle était venue à sa rencontre évidemment. Pourquoi donc demeura-t-elle tout à coup hésitante ?

En passant la grille, Gaston avait laissé tomber, sans y prendre garde, la fleur qu'il tenait. Cette singulière fille attendit qu'il fût loin, puis, elle jeta autour d'elle un regard rapide pour s'assurer que personne ne la voyait, ramassa la petite rose à demi effeuillée et la mit dans son sein. Au même instant, elle fut rejointe par Félix, qui, sorti de sa cachette, l'avait suivie en longeant le rideau d'acacias. Mademoiselle de Vallombre poussa un léger cri et prit la fuite, comme une gazelle effrayée. Aussi troublé qu'elle, Félix ralentit le pas et s'arrangea pour lui laisser le temps d'arriver longtemps avant lui.

La scène dont il venait d'être témoin nuisit un peu à cette jeune fille dans son esprit, car il était médiocrement romanesque et peu indulgent pour les petites hypocrisies qui jouent la pudeur.

— La femme que j'épouserai, se dit-il, viendra gaiement me tendre la main avec une bonne parole; elle ne baissera pas les yeux en ma présence pour ramasser derrière moi une fleurette échappée de ma boutonnière. Vous êtes trop passionnée et pas assez franche à mon goût, mademoiselle Suzanne.

Et il fouettait l'herbe du bout de sa canne avec cette irritation involontaire qu'éprouve tout homme, fût-il un sage, quand il voit une femme, même indifférente, presque inconnue, accorder à un autre un témoignage de préférence.

Sous cette impression, il arriva devant le perron, où fumaient monsieur de Vallombre et Gaston, tous deux en vestes de chasse et plongés dans de grands fauteuils rustiques. Le comte fit le meilleur accueil à l'ami de son futur gendre et de mademoiselle de Lussy. Il était de ces gens qui se livrent en une minute au premier venu; la bonté était peinte sur ses traits, une bonté banale, un peu niaise, bien qu'avec cela il eût grand air et la mine fière, la tournure martiale particulière aux gardes du corps de S. M. Charles X. Ce vieux beau de la Restauration n'avait pas longtemps porté l'épée, et son épée n'avait dû être qu'une des lames de balaine inoffensives qu'au temps de Louis XV les petits seigneurs poudrés et musqués appelaient une *excuse*. Ses fonctions d'aide

de camp du duc de Mouchy n'eurent jamais de caractère belliqueux et ressemblaient fort à celles de chambellan.

Il avait placé les dames dans la chapelle royale et promené sa magnifique personne dans les salons et les antichambres des Tuileries, jusqu'à ce que son nom fût devenu synonyme d'élégance, de politesse et de galanterie; il avait fait, sans y mettre de malice, la conquête de toutes les beautés à la mode; il avait rempli en conscience son rôle de courtisan, qui s'était terminé par un baiser respectueux déposé sur la main du roi à Cherbourg, où il fit partie de la dernière poignée de fidèles. Puis, toujours avec le même flegme, la même dignité, la même grâce exquise, il avait brisé cette épée qui, pendant des années, avait traîné orgueilleuse sur les dalles du palais ou

discrète sur le tapis des boudoirs. La patrie, en perdant ses services, perdit peu ; mais le comte se figura toujours qu'il avait cruellement puni l'usurpateur en lui refusant son serment ; il renonça à toute carrière publique, et prit le chemin de ses terres avec cette fierté dédaigneuse dont Achille, en se retirant sous sa tente, a légué la tradition aux mécontents de tous les partis.

L'ennui vint vite le chercher dans sa nouvelle existence. Pour le conjurer, il s'avisa d'un remède héroïque, vu ses cinquante ans ! Il se maria... il se maria par amour, à ce que tout le monde dit, car comment expliquer autrement le choix qu'il s'avisa de faire d'une très-jeune fille aussi jolie que pauvre ? Elle accepta de grand cœur, cela va sans dire. A peine avait-elle regardé l'époux. Elle eut un esclave

en la personne de M. de Vallombre, qui poussa la complaisance pour les goûts bourgeois de sa femme, jusqu'à leur sacrifier son vieux manoir héréditaire. Sur ses ruines s'éleva bientôt le château actuel de Vallombre, qui devint le rendez-vous des plaisirs bruyants, des réunions fastueuses, de tout ce qui gâte la vie de campagne, en la rendant semblable à la vie parisienne.

La jeune comtesse avait beaucoup désiré d'abord briller à Paris; sur ce chapitre comme sur tous les autres, ses vœux furent réalisés; mais son minois chiffonné n'y ayant pas produit toute la sensation qu'elle espérait, il lui sembla plus glorieux de tenir le sceptre dans sa province. Ses journées se passaient à Vallombre dans une oisiveté superbe. Elle était coquette à l'excès; pourtant sa réputation souff-

frit peu des escarmouches qu'on lui livra. Non qu'elle fût attachée à ses devoirs. Elle ne s'en connaissait aucun, n'ayant jamais pris le temps d'y songer; non qu'elle fût très-surveillée par son mari, qui professait en pareille matière une confiance aveugle et du meilleur goût, mais elle n'avait pas assez de suite dans les idées pour conduire une intrigue ou même pour ébaucher simplement un roman. La seule affection vive qu'elle éprouva jamais fut pour une amie de pension, qui habitait non loin d'elle par suite de son mariage avec un riche propriétaire tourangeot. Moins jolie que sa compagne d'enfance, madame de Courvol avait plus d'esprit et plus de cœur, et son intimité avec une personne aussi inférieure moralement, ne s'expliquait guère que par un certain besoin de domination qui était

en elle, et auquel cette nature faible se pliait.

Restée veuve de bonne heure, madame de Courvol fut défendue contre la tentation d'un second mariage par son dévouement maternel; les deuils douloureux qui se succédèrent dans sa vie, la laissèrent en proie à une tristesse profonde. Un seul de ses fils vécut jusqu'à l'âge d'homme, et ce fils, Gaston, fut dès ses premières années choisi pour gendre par les Vallombre, dans la prévision de la naissance d'une petite fille qu'attendait impatiemment la comtesse, car une petite fille est un charmant prétexte à pompons, à broderies et à dentelles.

Lorsque Suzanne vint au monde, on la montra donc au bambin ébahi, en disant :

— Voilà ta femme.

Et cette phrase fut si souvent répétée, tantôt sérieusement, tantôt par plaisanterie, qu'elle suffit pour lui faire prendre en horreur le nom seul du mariage.

— Quel esprit, quel cœur, quelle éducation ces deux automates peuvent-ils avoir donnés à leur enfant? se demandait Félix, alternativement impatienté par les poses maniérées de madame de Vallombre et par les phrases creuses de son mari.

Et de minute en minute, il s'attendait à voir paraître mademoiselle Suzanne.

Mais il attendit en vain. La jeune fille ne descendit de sa chambre qu'à six heures, lorsque tout le monde était déjà dans la salle à manger.

Elle fit une révérence timide, puis alla droit à son père, lui prit le front dans ses

deux mains et l'embrassa avec tendresse avant de s'asseoir entre lui et Gaston. Ses yeux ayant rencontré ensuite ceux de M. d'Aubray, elle se troubla visiblement, et, durant tout le dîner, n'ouvrit pas la bouche, examinant les fleurs de son assiette avec une singulière obstination.

Félix put l'étudier à son aise. Au repos, cette figure étroite, au teint pâle, aux cheveux fauves, était loin de séduire ; pour la trouver jolie, il fallait la voir lorsque Gaston lui parlait ou lorsqu'il lui témoignait quelque affection en s'occupant d'elle, en lui rendant de ces menus services qui n'ont de prix que par la grâce qu'on y met. Alors ses joues se coloraient légèrement, un éclair jaillissait de sa prunelle limpide et verdâtre comme une aigue-marine.

— Qu'as-tu fait aujourd'hui, mignonne ? lui demanda son père. Personne ne t'a vue.

— Elle a passé toute la matinée dans son atelier, répondit pour elle madame de Valombre.

— Ah ! voilà un point sur lequel vous pourrez vous entendre, s'écria Gaston. La peinture ! c'est le début de toutes les graves folies de Félix. Figurez-vous qu'il voulait être artiste... le premier pas était franchi. Il avait obtenu un prix de Rome et du succès à deux expositions successives. Pour mûrir son talent, il a voulu l'exposer au soleil d'Orient, et là le découragement l'a pris. Il a jeté ses pinceaux qui ne traduisaient pas assez éloquemment ses enthousiasmes et il a passé des arts à la science.

— Il n'y a que le vrai mérite qui se laisse aller à ces découragements-là, dit Suzanne. Moi, quand j'ai reproduit tant bien que mal la fleur que j'aime ou un site qui me plaît,

je suis ravie de moi-même... Vous jugerez s'il y a de quoi, monsieur, dit-elle à Félix avec une bonne humeur d'où toute prétention était absente.

— Faisons donc une visite à votre atelier avant que la nuit ne tombe, mademoiselle.

On s'était levé de table. En ouvrant la porte qui séparait la salle à manger de son atelier, Suzanne vit Félix et Gaston qui se rapprochaient l'un de l'autre pour causer tout bas. Une crainte vague parut la saisir, la crainte sans doute qu'on ne divulguât l'histoire de la rose et du baiser. Alors, surmontant l'embarras qui l'avait paralysée d'abord, elle s'avança vers les jeunes gens et regarda M. d'Aubray d'un air suppliant en joignant les mains. Ce geste ne fut remarqué que de lui ; il y répondit par un sourire qui promettait le secret.

Cette muette prière, ce sourire plein de bienveillance et de respect, cette innocente complicité dès le premier instant de leur rencontre, fit tout à coup deux amis de ces deux êtres qui se connaissaient à peine, et la soirée se ressentit de leur entente tacite ; elle fut joyeuse, intime. Bien qu'il se moquât de lui-même en se traitant de pédant, et pour cela même, Félix, loin d'être affecté ou sérieux à l'excès, avait tout l'entrain de son âge. Sa bonhomie fit la conquête de toute la maison, à l'exception peut-être de madame de Vallombre, qui ne le trouva pas suffisamment *homme du monde*, c'est-à-dire empressé auprès d'elle.

Suzanne observa qu'il s'effaçait toujours devant Gaston, provoquant pour lui les occasions de briller, de déployer sa verve ; elle lui en sut gré, de même qu'elle lui sut gré

des éloges accordés aux albums qu'elle fit passer sous ses yeux. Ce n'était pas vanité de sa part ; les compliments la touchaient peu d'ordinaire et elle n'attribuait aucune valeur aux compositions ingénieuses que trouvait facilement son crayon ; mais ces éloges lui étaient prodigués devant Gaston , et elle les savourait avec délices en songeant qu'il les entendait.

Madame de Vallombre étouffa cependant un léger bâillement.

— Vous aimez les dessins de Suzanne, dit-elle. Moi je maudis cette idée fixe qui l'absorbe. Il n'y a pas de talent plus égoïste que celui-là, d'occupation qui puisse isoler davantage. L'humeur sauvage de ma fille est-elle la cause ou l'effet de cette passion dominante ?

Suzanne répondit par un regard froid et un

peu railleur, que Félix comprit et qui l'attrista. Personne jusque-là n'avait été assez perspicace pour sonder les profondeurs de ce cœur d'enfant. Rien n'échappait à Suzanne, ni la nullité de son père, ni les allures évaporées de sa mère, qu'elle jugeait sévèrement, ayant surpris et enseveli dans le silence de sa pensée beaucoup de ces secrets qui ne comptent pas dans la vie d'une coquette, mais que repousse une imagination de vingt ans. Les aimables travers qu'elle avait eus sous les yeux l'avaient toujours choquée au point de la faire tomber dans l'excès contraire. Abandonnée à une institutrice inepte, elle s'était élevée seule, pour ainsi dire, sans que la direction maternelle intervint en rien dans son éducation. Grave et studieuse, elle avait lu, réfléchi, tandis que la comtesse ne s'occupait d'elle que pour

veiller à ce qu'on l'affublât le plus longtemps possible de robes courtes, dont l'aspect enfantin empêchait de compter ses années et les siennes par la même occasion. — Le père, malgré sa sollicitude, ne s'était jamais demandé si c'était une souffrance physique ou une préoccupation morale qui assombrissait le front de sa fille. Suzanne l'aimait beaucoup, mais comme on aime un être d'une nature essentiellement différente de la vôtre, qui n'a ni la même langue ni les mêmes sensations, et ne peut, par conséquent, vous comprendre. Elle avait donc grandi, solitaire, mettant toute l'exaltation dont elle était capable dans son art, sa religion et la tendresse exaltée que lui inspirait Gaston. Cette tendresse, que la timidité l'empêchait de témoigner d'aucune façon, se répandait sur madame de Courvol,

qu'elle idolâtrait par idolâtrie pour son fils.

Félix sentit tout cela en un instant, et aussitôt l'élan involontaire qu'on nomme sympathie, jeta son cœur aux pieds de Suzanne.

A partir de ce jour, des relations de voisinage presque quotidiennes s'établirent entre lui et les Vallombre, soit que ceux-ci vinsent chez mademoiselle de Lussy, soit que Félix se rendît chez eux.

Suzanne avait pris en vive amitié la petite Blanche, qui, sous prétexte d'apprendre quelque ouvrage de femme, passait souvent plusieurs jours à Vallombre. Elle était le lien entre son frère et Suzanne, parlant sans cesse de l'un à l'autre, vantant à sa grande amie la bonté de Félix, s'extasiant avec celui-ci sur les perfections de sa grande amie. Le ré-

sultat du babillage et des gentilles indiscretions de Blanche fut d'abord de fortifier chez Félix l'intérêt éclos à première vue, puis d'inspirer à Suzanne une confiance et une estime singulières, qu'elle n'avait jamais ressenties pour personne.

Gaston, souvent absent, sous prétexte de chasse dans les environs, ne faisait que passer de temps en temps quelques heures au logis. Il rentrait fatigué d'une longue chevauchée, ayant grand'faim ou grand sommeil, et ne songeait guère à remarquer tels petits frais de toilette qu'on avait faits pour lui. Félix voyait mieux, et ne manquait jamais de lui signaler ces manifestations, bien timides, sans doute, quoiqu'on se les reprochât comme trop audacieuses. Avec la fine intuition de son sexe, la pauvre petite devinait qu'elle avait un allié

et le récompensait par une gratitude qui, pour n'être point exprimée, n'en était pas moins vive. Tout l'attirait vers M. d'Aubray, sa douceur toujours égale, presque féminine, sa gravité même qui le vieillissait un peu et lui seyait mal, au dire de la plupart des gens.

Gaston l'avait accoutumée à des allures enjouées, badines, à cette galanterie élégante qui coûte si peu quand on a le cœur libre et qui assure l'éternelle supériorité de ceux qui n'aiment pas sur ceux qui aiment. Les indifférents l'eussent jugé très-amoureux, d'après son langage et ses manières, qui charmaient et inquiétaient Suzanne tout à la fois.

Elle rougissait sous son regard et était près de défaillir toutes les fois qu'il lui adressait un compliment. Le ton amical et sérieux de Félix la reposait et la rassurait au contraire.

Grâce à ses fiançailles , elle jouissait d'une certaine liberté, et lorsque Gaston courait les champs, ils restaient souvent seuls tous deux dans l'atelier, à travailler ensemble.

Rien de plus recueilli que ce réduit, de plus propice à la causerie. Pourtant on y parlait peu. Assis chacun devant un chevalet, Suzanne et Félix semblaient absorbés au point de s'oublier l'un l'autre. A peine le silence était-il rompu par l'écolière qui demandait un conseil , ou par le maître qui développait quelque théorie d'art.

On l'écoutait attentivement, on répondait par monosyllabes, puis, une seconde après, s'il arrivait à Félix de jeter un regard du côté de Suzanne, il l'apercevait songeuse, les mains pendantes, sa palette sur les genoux. Là voix de Gaston retentissant dans l'escalier, elle re-

venait à elle, se remettait à peindre avec une activité fébrile et gâtait en deux coups de pinceau son travail de la journée.

Mademoiselle de Lussy, prudente et soupçonneuse comme une vieille fille, entreprit d'éclairer la famille sur les dangers de pareils tête à tête.

— M. d'Aubray rival de Gaston ! s'écria madame de Courvol. Mais regardez-les donc ! est-ce possible ?

Et l'idée qu'on pût préférer, quelqu'un à son fils, la fit rire aux éclats pour la première fois depuis longtemps.

— D'ailleurs, reprit M. de Vallombre, c'est à Gaston plutôt qu'à nous de se tourmenter de ces dangers-là. Il a confiance en son ami, et pour se montrer confiant, un amoureux exige plus de garanties qu'un mari.

Il se rengorgea sur cette belle parole.

— Et puis, dit la comtesse, que peut-on craindre avec notre pauvre fille ? Elle est possédée tout entière par un de ces sentiments exclusifs qui ne viennent qu'aux organisations froides et qui les occupent assez pour les empêcher de s'apercevoir qu'il existe des hommes au monde, hormis un seul.

Sur ce dernier point, elle avait raison ; la meilleure sauvegarde pour une femme est un grand amour.

A deux mois de là, le 15 août, on célébrait la fête de madame de Vallombre. Il y eut gala, spectacle, bal et feu d'artifice, car la grande affaire était d'éblouir et de faire mourir d'envie tous les châtelains du voisinage. La comtesse sortait, comme une rose épanouie, d'un flot de dentelles d'argent ; elle éclipsa toutes

les femmes, elle désespéra toutes ses amies, elle reçut dans la soirée cent madrigaux débités par des petits jeunes gens adorables de dix-huit à vingt-cinq ans.

M. de Vallombre triomphait, rayonnait; Gaston polkait, mazurkait comme un fou, en serrant contre les broderies de son uniforme les épaules les plus satinées, les tailles les plus fines, qui, toutes, se laissaient faire sans se plaindre. Les œillades formaient autour de lui un véritable incendie, les anecdotes circulaient à voix basse sur cet irrésistible, que les petites demoiselles enviaient à Suzanne, et que les mères défendaient aux jeunes filles de regarder, comme elles l'eussent fait pour Lovelace. Et il riait sous cape de ces avances, de ces terreurs provinciales, pressait indistinctement la main de toutes les danseuses, satis-

faisait à toutes les jalousies, et de temps en temps, par acquit de conscience, allait inviter mademoiselle de Vallombre.

C'était peine perdue, car, à toutes les invitations, elle avait déjà répondu par un refus et paraissait décidée à refuser toujours. Assise dans un coin de la serre qui faisait suite aux salons, à l'écart comme un enfant boudeur, elle cachait derrière son éventail ses yeux, qui, par moments, se gonflaient de larmes.

Félix, qui ne dansait jamais, vint s'asseoir auprès d'elle.

— Qu'avez-vous? lui dit-il.

Gaston n'avait pas su lui demander cela.

— Rien, répliqua-t-elle d'une voix brève.

Puis, après un silence :

— Est-ce que vous aimez, vous, M. d'Au-

bray, ce bruit d'orchestre et de parquets foulés, ces pirouettes de robes de gaze, ce va-et-vient de diamants et de révérences, ces parfums chauds, ces lustres qui aveuglent ? Regardez les paysans, là-bas, sur la pelouse... à la bonne heure ! c'est du plaisir ! Votre bras, ajouta-t-elle en jetant sur ses épaules une mante de cachemire blanc.

Félix poussa une porte-fenêtre et l'air tiède du dehors entra avec l'odeur des orangers. Le ciel était bleu, bleu partout, d'un bleu noir. Dans les bosquets, aux branches des arbres, sous la feuillée sombre, les lanternes vénitiennes et les verres de couleur étincelaient comme des lucioles.

Ils descendirent le perron et marchèrent quelques minutes, sans échanger un mot, dans la grande allée qui s'étend devant le château. Les

paysans s'y livraient à une contredanse animée.

— Il y a encore trop de bruit ici, dit Suzanne en se dirigeant vers la terrasse.

Les girandoles de feu courant d'un arbre à l'autre commençaient à s'éteindre et cédaient la place à un crépuscule voilé. La musique n'arrivait plus que faiblement, par lambeaux ; on ne voyait du château qu'une lueur rouge qui se reflétait dans le fleuve.

Suzanne s'assit sur un banc, à l'endroit même où Félix l'avait aperçue pour la première fois, et il se tint debout auprès d'elle, n'osant interrompre sa rêverie.

— Mon père assurait ce matin que vous vouliez bientôt quitter le pays. Il se trompait, n'est-ce pas ?

— Non, malheureusement, mademoiselle ; malgré la charmante hospitalité que j'ai trou-

vée ici, il me faut retourner à Paris. Je vais choisir un pensionnat pour y placer ma sœur.

— Et quand nous quittez-vous ?

— A la fin du mois.

Elle sembla chercher quelque moyen de lui présenter adroitement une audacieuse requête, puis n'en trouvant pas sans doute, lui prit la main tout à coup.

— M. d'Aubray... je vous en supplie... restez !

Jamais prière ne fut prononcée d'un accent plus touchant et avec un pareil désir d'être exaucée. Il tressaillit et la regarda fixement, ne sachant que penser et presque aussi surpris de l'émotion qu'il sentait s'élever en lui que de ces singulières paroles.

— Restez ! reprit-elle. Ne comprenez-vous pas que votre présence surtout contribue à le

fixer ici ? que son congé va finir bientôt, et que seules, sa mère et moi, nous ne parviendrons peut-être pas à le retenir ? Écoutez, je n'ai jamais dit à qui que ce soit ce que je redoute, ce que je souffre, mais vous pourrez me conseiller, et avec vous, je n'ai pas peur. Il est question, vous le savez, de notre mariage, comme d'un événement prochain. J'y ai pensé quelquefois avec bonheur, mais bien plus souvent encore avec angoisse, car Gaston est dominé, à mesure que l'époque fixée approche, par quelque peine secrète ; il y a bien longtemps que je crois m'en apercevoir ; cet hiver, à Paris, le doute ne m'a plus été permis. Il parlait sans cesse de sa carrière, et avec quel enthousiasme ! Comme le mariage doit l'arracher à cet état qu'il adore, il en repousse l'idée ; c'est trop clairement prouvé.

Jamais elle n'avait parlé avec autant de chaleur. Félix ne la reconnaissait plus.

— S'il s'agit de vous servir, je resterai, mademoiselle, mais je crois que vous exagérez mon utilité et les soucis de Gaston.

Elle secoua la tête.

— Comment ne lui feriez-vous pas tout oublier ? En admettant même qu'il soit assez fou pour regretter quelque chose, ses regrets ne dureront pas auprès de vous.

— Ah ! dites-moi cela encore ! J'ai tant besoin d'être rassurée. Il m'aime, n'est-ce pas ? et je me forge des chimères quand il m'arrive de trembler pour l'avenir ? Si vous saviez les terreurs qui s'emparent de moi ! comme il me semble que je ne suis pas la femme qui lui convient ! Il a le droit d'être exigeant ! Le monde l'a traité en enfant gâté.., cela de-

vait être... et quand je pense à tout ce qui a dû enchanter son passé, succès, satisfactions d'orgueil, et au peu que je lui offre en échange, l'épouvante me prend.

Il n'y a rien de plus beau sur la terre que la candide ignorance d'une jeune fille, possédant sans le savoir, la grâce, les séductions qu'elle envie, et confessant qu'elle voudrait avoir tout cela, éternel et inaltérable, pour le donner à l'homme aimé.

Félix l'enveloppa d'un regard d'admiration qui eût dû calmer ses craintes.

— Je vous étonne? Mais vous êtes si indulgent! je ne vous reconnais pas la compétence voulue pour juger ces choses. J'ai malheureusement trop de clairvoyance et je devine la femme qu'il faudrait à M. de Courvol; une femme vive, ingénieuse, spirituelle, habile

à se renouveler. Seule, elle pourrait lutter contre ces deux adversaires tout-puissants, le monde et l'épée. Suis-je ainsi ? Tandis que les désirs, les aspirations de Gaston s'éparpilleraient dans l'infini, je ne saurais, moi, que m'attacher de plus en plus... je l'ennuierais... et l'ennui est bien près de la haine...

— D'où vous viennent ces idées, à vingt ans, à l'âge où l'on croit et où l'on espère ? demanda Félix effrayé de l'entendre résumer ainsi tout ce qu'il avait cru jusque-là que sa simplicité n'avait pu ni sentir ni deviner.

Elle frappa sur son cœur.

J'ai beaucoup souffert, j'ai beaucoup observé, et puis les moindres détails éclairaient...

— Mademoiselle, interrompit Félix, tout ce que je viens d'entendre me prouve que vous

cherchez, que vous creusez sans cesse des sujets de chagrin, tout à fait illusoires ; sur un seul point, vous avez raison, et puisque vous daignez aujourd'hui me prendre pour confident, permettez-moi d'être sincère et de vous parler comme un ami. — Les femmes ne nous pardonnent jamais d'avoir auprès d'elles une pensée qui ne les concerne pas ; elles veulent être l'affaire unique, essentielle, et considèrent comme des rivales, les mille préoccupations qui entraînent le mari loin d'elles : sa carrière, son travail, ce qui doit être au fond l'aliment et le but de la vie. Elles ont grand tort, croyez-moi, car le foyer qui leur suffit, est comme vous le disiez tout à l'heure, trop étroit pour la plupart des hommes, qu'il faut laisser s'ébattre dans le cercle de leur activité, de leurs projets, de leurs ambitions. Résignez-

vous à épouser un officier; et cette concession faite, vous verrez s'évanouir, je vous le jure...

— C'est impossible, interrompit vivement Suzanne. La pensée d'une séparation, la prévision d'une guerre, la possibilité d'un péril pour lui me tuerait. Vous avez beaucoup d'influence sur Gaston... dites-lui tout ce que je n'oserais dire, aidez-nous à triompher et je vous aimerai comme un frère !

C'était une nuit sombre et sans lune ; quelques étoiles scintillaient faiblement au sein des nuages épais tout gonflés d'électricité ; à de longs intervalles, un éclair pâle glissait parmi les arbres ou traçait un sillon d'or mouvant sur la surface immobile de la Loire. Suzanne attribuait son accablement et sa tristesse, Félix le frémissement intime qui l'agitait, à cette

langueur, à cette souffrance cérébrale qu'apporte l'orage.

Elle ne comprenait pas qu'une inquiétude, longtemps subie dans le silence du cœur, prend de nouvelles et violentes proportions lorsque l'aveu en est monté aux lèvres et que c'était le secret sentiment de l'indifférence de Gaston qui l'oppressait. Lui comprenait peut-être mieux qu'il est dangereux de se faire le confident, le conseiller d'une femme qui, après s'être montrée tendre et passionnée en parlant d'un autre, vous promet, à vous, l'affection d'une sœur.

Il lui sembla que ce qu'elle exprimait pour Gaston, il le ressentait pour elle ; leurs larmes se mêlèrent et peut-être les larmes de Félix furent cette fois comme celles de Suzanne, des larmes d'amour.

— Mais de quoi pouvez-vous donc causer depuis une heure ? — dit Blanche qui accourait vers eux. — On vous cherche de tous côtés. Les voilà ! cria la petite, en les entraînant vers Gaston.

— Félix est bien heureux et jamais vous ne m'avez accordé un si long entretien, dit M. de Courvol avec son malin sourire.

Il était un peu étourdi de valse et de champagne et parvint à jouer, sans trop de peine, son rôle d'amoureux, témoignant une jalousie que, malgré toute la clairvoyance dont elle se vantait, Suzanne ne crut pas feinte et qui la ravit de plaisir.

Le résultat de tout ceci fut qu'elle rentra souriante, avec un éclat inaccoutumé de teint et de regard, qu'elle dansa jusqu'au matin, presque constamment avec Gaston, et qu'elle

se coucha joyeuse, rassurée, en se disant qu'il l'aimait et qu'elle était une ingrate.

Tandis qu'elle remerciait Dieu, en s'accusant d'avoir méconnu son bonheur, Gaston dormait comme dort un hussard à la suite d'un souper, et rêvait aux épaules de madame X, aux bras blancs de mademoiselle Y, qu'il avait oubliés le lendemain au réveil.

Quant à la situation de Félix, elle eût été plus difficile à analyser; lui-même ne l'envisageait pas bien nettement. La petite fille dont la froideur paisible lui avait paru jusque-là repousser tout autre sentiment que l'amitié, s'était transformée à ses yeux. Il devait se la rappeler toujours, telle qu'il l'avait vue, sortant de son immobilité de marbre, par cette nuit d'orage, et il souhaitait que Gaston eût son cœur

pour pouvoir comprendre Suzanne et la rendre heureuse.

Il lui raconta fidèlement la promenade, l'entretien dans le parc. Gaston partit d'un éclat de rire.

— Elle te confie ses secrets ! Elle, l'impénétrable ! Les sept sceaux posés sur ses lèvres se brisent pour toi ! Et tu ne comprends pas?... tu ne vois pas tout de suite le parti que tu peux tirer de ce personnage de confident ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh mais ! que l'occasion serait merveilleuse pour enlever un cœur d'assaut...

— Tu sais trop bien qu'elle n'aime en moi que ton ami.

— De quel ton tu dis cela ! Ne te décourage pas, mon Dieu ! Souvent femme varie,

et cette fois, elle aurait raison de varier. Si tu voulais t'en donner la peine, tu parviendrais aisément à lui prouver ta supériorité.

Félix haussa les épaules avec impatience.

— Parle donc moins haut, elle a failli t'entendre, dit-il en voyant mademoiselle de Valombre pousser la porte de la salle de billard où cette conversation avait lieu le surlendemain du bal.

Suzanne, qui était devenue coquette en se croyant aimée, descendait de sa chambre dans une fraîche toilette. Gaston changea aussitôt de langage et l'accabla de compliments.

— N'est-ce pas que je suis belle? dit-elle en se dressant sur la pointe de ses petits pieds pour se regarder dans la glace. — Vous ne dites rien, monsieur d'Aubray?

Mademoiselle, je suis accessible plus que

personne aux fatalités de l'habitude. Depuis trois mois je vous vois vêtue de blanc et je vous trouve si bien ainsi, que le moindre changement dans votre personne m'attriste au lieu de me plaire.

— Voilà qui est d'un sentimental achevé, s'écria Gaston. Moi, j'aime la variété en toutes choses.

— Hélas ! on sait le bien, dit Suzanne en rougissant. Il faut se déguiser pour être à votre goût. On se déguisera, Monsieur. Mais nous parlons de futilités, ajouta-t-elle, quand nous avons à nous entretenir d'affaires très-graves.

— Suis-je de trop ? dit Félix.

— Non.... au contraire. Votre mère, Gaston, vient de me montrer une lettre du général P., qui m'a fait à la fois peine et plaisir. Vous l'aviez chargé de présenter votre démission au

ministre. Je vous sais gré de ce sacrifice.

Gaston mordit sa moustache et se mit à marcher dans la chambre. Il songeait à toutes les ruses, à toutes les supplications que sa mère avait employées pour obtenir qu'il fit cette démarche dont il se repentait amèrement.

Suzanne l'observait.

— Mais j'ai vu aussi, continua-t-elle, que vous aviez demandé des conseils au général, plutôt qu'exprimé une volonté formelle, car il ne tarit pas en exhortations, en appels à votre honneur, en prières de réfléchir mûrement avant de briser votre avenir sans retour. Et puis il vous annonce, pour achever de vous ébranler, le départ prochain de votre régiment.... Que pensez-vous des conseils du général P. ?

Elle parlait avec le sourire malin d'une

femme qui croit maintenant à son influence et qui est sûre de triompher. Madame de Courvol lui avait donné confiance, avant de la lancer dans cette ambassade de séduction.

Pourtant, lorsque Gaston releva la tête, elle fut effrayée de voir un pli soucieux creuser son front.

— Je pense que ma place est à vos pieds, mais que mon général n'a pas tout à fait tort de dire qu'il y a une grande honte à désertier ainsi son drapeau.

— Et cette honte, vous la bravez, dit Suzanne dont les yeux se mouillèrent de reconnaissance.

— Il le faut bien !

Ce mot, dit avec un accent de tristesse et de révolte, la blessa horriblement :

— Il le faut ! mais n'êtes-vous pas libre encore ? ne le serez-vous pas toujours ?

— Suzanne !

— Ah ! ne vous effrayez pas... je comprends les scrupules de dignité qui vous font hésiter à quitter l'armée dans un pareil moment. — Quoi que vous décidiez, rien ne sera changé entre nous...

— Vous consentiriez...

— Non pas à vous épouser...

Elle s'arrêta, soit pour recueillir sa pensée, soit pour étouffer un sanglot qui commençait à lui briser la voix.

— Non pas à vous épouser avec la perspective d'une séparation longue très-certainement, éternelle peut-être... mais le mariage pourrait avoir lieu à la fin de la guerre aussi bien qu'au commencement.

Elle n'entendit pas ce qu'il répondit; elle ne vit que la joie qui se peignit instantanément

sur ses traits, elle ne sentit que le baiser qu'il déposa avec transport sur sa main brûlante.

— C'est moi qui vais dire à mes parents ce dont nous sommes convenus et vous épargner des remontrances, dit Suzanne.

Elle s'arrêta sur le seuil.

— Je ne me serais pas crue d'humeur aussi héroïque avant-hier, murmura-t-elle avec un sourire navré.

III

Dès que cette résolution fut connue, la famille tout entière éclata en reproches : madame de Courvol surtout était inconsolable. Elle n'avait pas retrouvé sans terreur chez son fils,

un instinct belliqueux inné chez tous les hommes de sa race et dont le résultat avait été déjà le veuvage pour elle. Autrefois M. de Vallombre l'avait rassurée, en lui disant que l'uniforme était l'unique objet de ces désirs de jeune homme, qu'il fallait l'accorder à Gaston comme un hochet dont il se dégoûterait bien vite, grâce aux ennuis de la vie d'école et à la monotonie des garnisons. Et voilà que toutes les précautions devenaient vaines, que toutes les espérances s'écroulaient ! Déjà malade, tourmentée de pressentiments sinistres, elle se sépara de son fils en pensant qu'elle ne le reverrait jamais. Quant aux parents de Suzanne, ils se résignèrent plus aisément au retard du mariage, et madame de Vallombre ayant déclaré de sa voix flûtée, que sa fille était vraiment trop jeune, qu'elle pouvait attendre long-

temps encore, le comte, bien entendu, n'eut garde d'exprimer un autre avis.

Félix ne s'éloigna pas. Il resta tout l'été l'hôte habituel du château, puis vint s'installer à Tours, où Blanche avait été mise en pension.

A Tours comme à Vouvray, il vit souvent la mère de Gaston et les Vallombre qui habitaient ensemble, pendant la saison d'hiver, un vieil hôtel sur le Mail; cette année-là on mena une existence assez retirée à cause de la santé chancelante de madame de Courvol.

La pauvre femme passait sa vie dans des transes mortelles, que Suzanne l'aidait à traverser, oubliant absolument sa propre peine pour celle qu'elle avait à consoler.

Rien ne trahissait en elle l'inquiétude ni la mélancolie; les occupations quotidiennes, les devoirs domestiques, les bonnes œuvres, la

peinture , rien n'était négligé. Félix se demandait parfois, si c'était bien cette fille impassible qui lui était apparue naguère si belle et si touchante, et qui lui avait dit : « Restez ! » d'un accent dont le souvenir remuait encore toutes les fibres de son cœur.

Très-peu de temps après son arrivée en Crimée, Gaston reçut une blessure à la tête et durant quelques jours on ne sut à quoi s'en tenir sur la gravité de son état. Cette nouvelle dut être cachée à sa mère qui serait devenue folle d'épouvante, et Suzanne aida avec beaucoup de sang-froid à la tenir secrète. Elle n'eût pas d'attaque de nerfs, ne témoigna que fort peu d'agitation, seulement on remarqua qu'elle était un peu plus pâle et un peu plus silencieuse encore qu'à l'ordinaire, dans l'intervalle des deux courriers. Lorsqu'elle apprit que la

blessure en question n'était qu'une superbe balafre du caractère le moins sérieux, elle poussa un grand soupir de soulagement et s'évanouit; cet excès de joie prouva seul quel avait été l'excès de son angoisse. Du reste elle prononçait rarement le nom de Gaston mais employait pour qu'on lui parlât de lui mille ruses, auxquelles M. d'Aubray se prêtait mieux qu'un autre. C'est pourquoi elle se plaisait dans sa société, et prolongeait une situation qui ne pouvait être dangereuse pour elle mais qui l'était beaucoup pour Félix.

Ce qui est l'écueil des tempéraments amoureux d'imprévu, l'intimité de tous les jours, l'enveloppait au contraire de mille liens si doux et si forts qu'il ne concevait pas sans un trouble inexprimable que l'avenir dût les briser. Il s'était défendu contre le périlleux attendris-

sement où l'avait plongé les révélations de Suzanne; il était devenu avec elle plus réservé qu'auparavant, il s'était promis, malgré l'autorisation cavalière de son ami, de ne jamais l'aimer, et ses serments furent peut-être justement ce qui fit qu'il aima. Le premier symptôme d'amour, il l'avait ressenti la veille du départ de Gaston, lorsque Suzanne, par dépit sans doute et aussi pour éprouver une fois encore son volage fiancé, s'était livrée avec lui à un petit manège de coquetterie bien innocent en apparence mais dont souffrit ce pauvre cœur timide, attentif à cacher ses impressions. Personne n'en sut rien et il laissa saigner sa blessure, en la dérochant soigneusement à la pitié de celle qui l'avait faite. Depuis, Félix s'attacha de plus en plus, et il fallut qu'il s'exaltât singulièrement dans le devoir des privations,

dans l'amère jouissance du dévouement, pour ne jamais céder à la séduction qui l'entraînait. Ce qui le retenait aussi, il faut bien le dire, c'était la familiarité même de mademoiselle de Vallombre, cette liberté d'esprit, qu'elle conservait toujours avec lui.

Cependant les lettres de Gaston arrivaient tantôt pour sa mère, tantôt pour Suzanne, qui prenaient l'une contre l'autre une jalousie violente, selon que l'une ou l'autre recevait la faveur enviée. Ces lettres rayonnaient d'abord d'enthousiasme et de joie; c'étaient de vrais poèmes descriptifs, d'ardentes épopées; la poésie du danger couru, l'ivresse de la première blessure, ce côté romanesque de la carrière des armes qui vous fait croire qu'on vit comme les héros d'Homère, tout cela y débordait et fascinait ces pauvres femmes qui

n'osaient plus se plaindre et admiraient de toutes leurs forces.

Félix, sans les contredire, se méfiait de cette *furia* d'un officier de vingt-cinq ans, trop ardente pour être de longue durée. Il avait raison ; peu à peu l'engouement de Gaston se calma.

La campagne se prolongeait ; les nouvelles qu'il recevait de France augmentaient à chaque instant ses inquiétudes au sujet de madame de Courvol, qui se mourait d'une maladie que le chagrin avait rapidement développée. Gaston était bon fils avant d'être soldat ; il le sentait maintenant aux élans de son âme vers cette mère dont il avait méconnu la tendresse et la volonté. D'autre part une mauvaise chance semblait le poursuivre ; son régiment, décimé dès le commencement de la campagne,

ne figura pas dans les affaires principales. M. de Courvol resta longtemps à Constantinople, oisif et impatient, n'ayant pas pour s'étourdir ce tumulte des batailles dont le rêve l'avait si souvent poursuivi et dont l'écho seul arrivait maintenant jusqu'à lui. Réduit au rôle de spectateur, lui qui aurait voulu agir, ne trouvant pas les événements aussi grands que son imagination les avait créés, il tomba d'abord dans le découragement, puis il s'arma d'une nouvelle sorte de vaillance plus noble et plus rare que celle qu'il avait connue jusque-là : il se jeta dans l'étude, il se mit à penser pour la première fois de sa vie, et ces longs mois de dégoût, d'inaction, stériles au point de vue de son avancement, portèrent des fruits bien autrement précieux que ceux qu'il avait ambitionnés, trempèrent le caractère mâle

qu'on lui connut plus tard et qui l'a placé au rang des officiers les plus distingués de la génération actuelle. Sa mère s'apercevait, par sa correspondance, de cet heureux changement; souvent, en lisant à Suzanne le journal dont il traçait chaque soir quelques pages :

— Tout est bien, disait-elle, il a eu raison de partir, car tu le verras revenir digne de toi. Et moi le reverrai-je?

Ses yeux alors se remplissaient de pleurs; elle pensait que plusieurs fois déjà le retour du régiment de son fils avait été annoncé comme prochain, que toujours la bonne nouvelle avait été démentie, que le second automne approchait et que cette saison-là est funeste aux malades.

C'était vers la fin de septembre. Madame de Courvol était plus faible; elle avait été privée

longtemps, contre l'ordinaire, de ces dépêches quotidiennes qui seules la soutenaient; couchée sur un canapé près de la fenêtre, elle tournait du côté de l'orient ce regard des gens qui s'en vont, ce regard éclairci par l'approche de l'autre vie et qui, avant de se fermer sur celle-ci, voudrait dévorer l'espace et percer la nuit des distances. — Suzanne entra tout animée, tenant quelque chose qu'elle faisait sauter en l'air.

— Une lettre ! s'écria-t-elle en venant s'abattre sur un tabouret aux pieds de madame de Courvol, — une lettre de lui !

Elle l'embrassa avec un sorte de violence, car son cœur débordait :

— Chère bonne mère ! murmura-t-elle.

— Il n'y a pas de mère aimée, soignée, gâtée par sa fille, comme je le suis par toi,

mon ange ; on ne pourra jamais te rendre assez heureuse pour acquitter ma dette. Allons, donne !

Et sa main se tendait , tremblante d'anxiété.

— C'est peut-être son arrivée qu'il annonce enfin ! c'est peut-être...

— Il fait presque nuit et il a une bien mauvaise écriture , vous savez ? Placée comme vous êtes là , il vous sera impossible de lire.

— C'est-à-dire que tu veux te réserver le plaisir de jeter le premier coup d'œil , petite rusée... soit ! tu me sers assez souvent de secrétaire pour que je te permette d'être une fois ma lectrice.

Suzanne avait déjà fait sauter le cachet et s'approchait de la fenêtre pour mieux voir. Il faut croire que l'écriture de Gaston était, en

effet, indéchiffrable, car pendant cinq minutes elle promena sur les premières pages un regard rapide, effaré, sans paraître se souvenir que madame de Vallombre attendait.

— Eh bien, Suzette?

— Un instant encore, madame, je ne peux lire, je ne vois pas... je...

Elle se redressa tout à coup, blême, un cri sur les lèvres :

— Oh ! ce n'est pas possible ! il n'a pas écrit cela ! ce papier ment ! mon Dieu !

Tandis qu'elle cachait en sanglotant sa tête entre ses mains, madame de Courvol, comme galvanisée par l'émotion dont elle ressentait le contre-coup, s'était levée brusquement :

— Oh ! ma pauvre amie ! ne lisez pas !

Elle n'eut pas la force de lui disputer la fatale lettre :

« Il est inouï, mon cher Félix, qu'après ce qui s'est passé entre nous, tu t'obstines à me traiter en rival; permets-moi de rire des mauvaises querelles que tu me cherches, sans grande raison, et apprends que j'ai failli te laisser le champ tout à fait libre, en rendant veuve ta belle Suzanne.

» Je reviens de loin, à ne te rien céler et je ne suis pas trop bien encore. On nous a enfin rappelés devant Sébastopol. A peine arrivé j'ai été pris par le typhus; c'est une misère dont il ne faut pas parler à ma mère; j'invente, pour lui expliquer mon silence, la fable la plus vraisemblable. Ne lui enlève pas non plus l'espoir de me revoir bientôt, quoique pour moi (et j'en ai le cœur serré) cet espoir ait cessé d'exister.

» C'est une guerre monotone que celle qui se

fait ici dans les tranchées, et ce sera une longue guerre. J'en prends mon parti aujourd'hui, que je cours risque d'être tué par autre chose que par la maladie ; mais il a eu raison pourtant, celui qui a dit que pour mourir sous l'uniforme, il ne fallait avoir ni père, ni mère, ni femme, ni amie à faire mourir dans les larmes. Moi je n'ai qu'une mère, mais j'ai reporté sur elle toutes les affections dont je suis capable, et en ce moment je sacrifierais volontiers au sentiment filial si longtemps languissant, mon fétiche d'autrefois, si je le pouvais sans déshonneur... je lui sacrifierais tout... et mon épaulette, et les aventures, et ma rage d'indépendance, mes folles amours des temps lointains, cela va sans dire, ma haine du mariage même... J'irais, je crois, jusqu'à épouser mademoiselle de Vallombre ! — Sais-tu, à

propos de Suzanne que tu es bien maladroit et imprudent. Comment ! tu me parles d'elle sans cesse, avec une vivacité dont je ne t'aurais jamais cru capable, et tu ne crains pas d'enflammer mon imagination par l'attrait de la seule chose qu'on aime en ce monde, l'impossible ! Car enfin, j'ai placé un obstacle insurmontable entre elle et moi, le jour où je t'ai permis de me supplanter auprès de cette femme qui devait être mienne. Eh bien ! le cœur humain est si étrange, que je me répète depuis ce jour-là : — Puisqu'elle peut inspirer de l'amour à un homme tel que Félix, c'est qu'il y a réellement quelque charme en elle, un charme que je n'ai pas su trouver, mais qu'il me semblerait assez piquant de chercher et de connaître. Cette tentation du fruit que je me suis défendu, te donnera une

assez misérable idée de ma loyauté : rassure-toi. Je suis plus fort que tu ne peux le penser, car avec le poison tu m'envoies l'antidote, en m'offrant de renoncer à elle. Belles phrases héroïques, qu'on écrit sur le sable et que le vent emporte ! Tu es pétri de l'argile commune, et un jour viendra où tu oseras lui faire ta cour, où elle comprendra que toi seul es digne d'elle, où elle n'aura pour moi que de la haine, de l'indifférence peut-être, ce qui serait plus humiliant. Persévère et crois en toi. Un peu d'audace, de vanité, de foi dans ton étoile, voilà ce qui te manque. — Hélas ! que ne puis-je t'envoyer le superflu de mes vices ! »

.

Madame de Courvol en resta là ; elle essuya son front baigné d'une sueur froide et se tourna vers Suzanne ; mais celle-ci avait

disparu, et sa femme de chambre vint bientôt après dire au salon qu'une migraine empêcherait mademoiselle de descendre dîner.

Le comte et la comtesse recevaient ce soir-là; ils s'inquiétèrent peu de ce qu'ils croyaient être une indisposition passagère, et le supplice de répondre à leurs questions fut du moins épargné à Suzanne.

Dans la soirée, M. d'Aubray se présenta chez madame de Courvol, qu'il trouva au lit.

— Eh bien ? lui dit-elle d'un air égaré.

— Eh bien ! madame, répondit Félix en riant, nous parlions l'autre jour des bonnes qualités que Gaston avait acquises... Grâce au ciel, il a conservé un défaut à notre intention... Il est toujours distrait; figurez-vous que j'ai reçu de lui ce matin, une longue épître des plus respectueuses et des plus sou-

mises, dans laquelle, il m'appelle sa mère, d'un bout à l'autre. J'ai pensé que le mot de cette énigme, pouvait être un chassé-croisé d'enveloppes et que vous aviez quelque chose à me remettre en échange de ceci, dit Félix en posant sur le lit un volumineux paquet.

L'entretien qui suivit fut long et pénible. M. d'Aubray sortit très-ému de la chambre de la malade, et pendant plus de deux mois il ne reparut pas à Vallombre. Le bruit courut dans le pays qu'il avait repris la vie voyageuse, mais quelques personnes bien informées, prétendirent l'avoir rencontré dans les rues de Tours.

A la chute des feuilles, il reçut un billet bordé de noir, lui annonçant la mort de madame de Courvol.

Lorsqu'ils se revirent, M. de Vallombre,

fit subir à Félix, au sujet de son absence, un interrogatoire dont il se tira à grand'peine ; la comtesse témoigna au jeune homme cet intérêt tout plein de distractions et de banalités qui suffisait dans le monde pour lui assurer la réputation d'une femme aimable. La broderie de son mouchoir avait essuyé les larmes versées au lit de mort de sa meilleure amie, et elle ne comprenait rien à la douleur persistante qui accablait Suzanne. En effet, Suzanne avait dû regretter madame de Courvol, si c'était à ce malheur seul qu'il fallait attribuer l'altération de ses traits.

Elle ne parla guère à Félix durant toute cette visite. Au moment où il prenait congé d'elle, se trouvant seule avec lui dans le petit salon :

— Quels projets d'avenir avez-vous ? lui dit-elle tout à coup.

— Je n'en ai plus.

— En faisiez-vous donc autrefois ?

— J'avais fait tout au plus un rêve, dit Félix d'une voix qu'il cherchait à rendre calme.

— Et ce rêve, vous n'ignorez pas que le hasard m'en a instruite ?

— Non, mademoiselle, c'est pourquoi, le sachant, j'ai voulu m'éloigner. Nous ne nous reverrons probablement plus.

Il faisait bonne contenance pour un homme dont le cœur était près d'éclater.

— Ne plus nous voir ? Et la raison, monsieur, de ce parti que vous prenez ?

— Oh ! tenez, ma pauvre enfant... il faut qu'on vous devine bien à plaindre, pour vous pardonner d'être cruelle à ce point !

Elle se recueillit une seconde.

— M. d'Aubray... que pourrait répondre

un homme très-sérieusement épris d'une femme, et à qui cette femme dirait : — Je ne me sens plus capable d'avoir d'amour pour personne, mais j'ai pour vous les meilleurs sentiments d'estime, d'amitié. Si vous voulez vous en contenter, je suis prête à vous confier le soin de mon bonheur?

— S'il aimait comme j'aime, il donnerait sa vie pour entendre ce mot-là.

— Eh bien ! ne partez donc plus ; je ne vous ai pas défendu de m'aimer.

— Et ce ne sera jamais que de l'amitié?

— Je vous promets de lutter avec vous contre mes douleurs passées, dit-elle avec un sourire doux et triste. Je ne vous défends pas de vous faire aimer.

.

Félix avait toutes les délicatesses, il resta

envers Suzanne ce qu'il avait toujours été, craintif, respectueux, esclave de ses moindres fantaisies. Il vécut auprès d'elle comme si elle ne lui avait fait aucune promesse ni même donné aucune espérance, et ne sut qu'elle se souvenait de tout cela, que lorsqu'elle l'autorisa formellement à demander sa main.

Le comte, à qui l'on avait toujours caché l'épisode de la lettre, déclara d'abord ne pouvoir rompre ses engagements vis-à-vis de Gaston ; mais sa fille suppliait, Félix d'Aubray lui paraissait devoir être le modèle des maris ; il appartenait à une excellente famille ; sa fortune, moins considérable que celle des Courvol, satisfaisait cependant ses ambitions ; il se laissa fléchir.

Quant à la comtesse, l'idée que Suzanne fût inconstante et eût des caprices, lui fit lever les

bras au ciel avec stupeur ; cette protestation fut la seule qu'elle se permit contre une résolution qui lui était au fond fort indifférente.

IV

Plus d'un an après, tandis que le comte de Vallombre débitait mille galantes fadeurs à la reine d'un des salons de Tours, qui a passé longtemps, dans la province, pour une succursale de l'hôtel Rambouillet, on annonça M. de Courvol. La bienvenue qui lui fut faite parut le laisser assez indifférent. À son tour, il était en grand deuil.

Les compliments de condoléance, accompa-

gnés de poignées de mains attendries, se mêlèrent un instant aux félicitations qu'appelaient la rosette rouge, épanouie sur sa poitrine.

— Je l'ai payée bien cher, dit-il avec une mélancolie où perçait un peu de dédain ; elle m'a été remise là-bas, le jour même où ma mère mourait ici.

Sa physionomie avait pris une expression sévère, qu'accentuait la belle cicatrice qui lui traversait le front, et son langage, ses manières étaient changés plus encore que ses traits. Les femmes qu'il avait quittées jeunes filles, et qui s'empressaient autour de lui pour en faire le *lion* de la soirée, le questionnant à l'envi, prêtes à s'émerveiller de tout ce qu'il dirait, furent surprises et choquées de sa froideur. Qu'était devenu le brillant hussard qui, trois

ans auparavant, partait le sabre au poing, sur le coursier ailé de ses illusions, comme un héros de chevalerie? Qu'était devenu l' amoureux étourdi dans la personne duquel toutes, au sortir d'une lecture de roman, avaient reconnu leur idéal? Où s'en étaient allés ses vivacités, sa fougue, son entrain d'autrefois et sa délicieuse impertinence? Les gens sérieux comprirent seuls que tout ce qui n'était qu'ébauché dans ce temps-là, s'était formé, fortifié à une rude école.

Les saluts d'usage, quelques politesses à la maîtresse de la maison, deux ou trois réponses modestes à ceux qui s'efforçaient de le rendre communicatif sur le chapitre de ses services, dont il faisait bon marché avec infiniment d'esprit, puis Gaston s'absorba dans une longue causerie avec M. de Vallombre; et chacun,

devinant à leur contenance ce qu'ils avaient à se dire, s'éloigna d'eux discrètement.

Le capitaine était revenu en Touraine pour mettre ordre à ses affaires et vendre ses propriétés, décidé qu'il était à ne plus faire d'autre séjour dans ce pays, que celui qu'exigerait le pèlerinage annuel à un tombeau.

— Et votre première pensée n'a pas été de vous rendre à Vallombre? lui dit le comte d'un ton de reproche amical.

— C'est à Vallombre que j'ai quitté ma mère pour la dernière fois, et je ne me suis pas senti la force d'affronter une nouvelle émotion. Voilà mon excuse.

— Je ne la comprends ni ne l'accepte. Il ne pourra que vous être très-doux, au contraire, de parler avec nous de celle que vous pleurez, et Suzanne, qui n'a pas quitté son chevet,

doit avoir à vous donner ces mille détails, précieux aux gens abîmés, comme vous l'êtes, dans un profond chagrin. A propos, il faudra secouer cela, entendez-vous ? Il n'est pas permis de porter ainsi un crêpe éternel au moral et au physique. Vous avez perdu... beaucoup perdu... Je ne retrouve plus mon élève. Raison de plus pour vous emmener à Vallombre sucer le lait des bonnes traditions.

Il interrompit pendant une heure, par des phrases du même genre, les mauvaises raisons que lui donnait Gaston pour lui prouver qu'il était essentiel qu'il retournât le lendemain à Paris.

— Allons donc ! Je vous enlèverai, vous dis-je !

— C'est impossible.

— Et pourquoi ?

Le comte parut chercher un instant dans sa cervelle vide, puis, enchanté d'avoir trouvé, sourit finement :

— Pourquoi ? Je vais vous le dire. Le fait est que votre situation vis-à-vis de ma fille paraît au premier aspect assez délicate. Sans doute, il est désagréable pour un soupirant éconduit de rentrer dans la maison de celle qui l'a repoussé, surtout quand il doit la retrouver au bras d'un rival heureux. Mais à quoi servirait d'être homme du monde, si l'on devait se laisser déconcerter par des bagatelles ? Que diable ! un joli cavalier se console aisément de ces sortes d'échecs, et je gage que vous êtes complètement, supérieure-ment guéri. Vous riez, fat que vous êtes ! Eh bien ! donc, que redoutez-vous ? Le spectacle d'une lune de miel qui raviverait votre bles-

sure? Le fait est que mon gendre est amoureux comme ni vous ni moi n'avons jamais eu l'idée d'être amoureux... amoureux comme les savants, comme les sages peuvent l'être, quand ils s'y mettent!

—Eh bien! convenez qu'un garçon égaré dans un ménage de tourtereaux fait une sotte figure.

— Vous ferez, au contraire, la plus charmante figure du monde, mon fils. D'abord, les tourtereaux sont pour le moment désunis. L'un des pigeons a quitté le foyer, comme dans la fable. Félix est encore aux bains de mer, où il a été conduire sa sœur, et Suzanne nous est restée. C'est donc presque la jeune fille que vous retrouverez. L'aimeriez-vous toujours, par hasard?

— Non, répondit Gaston dans toute la sincérité de son âme. Mais...

— Encore de l'hésitation ? Ah ça ! voilà un dépit qui n'a aucune raison d'être et qui, en se prolongeant , deviendrait du plus mauvais goût. Suzanne m'a donné un gendre qui n'était pas précisément celui que je souhaitais. C'est, après tout, un si brave garçon, que je suis bien forcé de lui pardonner d'avoir pris votre place. Mais si ma fille s'est mariée contre mon gré, ce n'est pas une raison pour que vous cessiez de regarder mon toit comme le vôtre.

— Vous m'assurez que madame d'Aubray n'a aucun sentiment malveillant contre moi ?

— Suzanne ! un sentiment malveillant contre quelqu'un ? et contre vous ?... Mais décidément vous êtes fou, mon cher. Comment voulez-vous qu'elle vous garde rancune de son propre caprice, qu'elle vous haïsse pour cette

seule raison qu'il lui a plu de vous préférer votre ami ?

— Et Félix ?

— Félix est trop heureux pour en vouloir à personne et trop sûr de l'affection de sa femme pour s'aviser de la plus stupide des jalousies, celle du passé.

Et Gaston se laissa convaincre ; résister eût été inutile, car le comte était entêté comme seuls les sots ont le privilège de l'être.

Du reste, son arrivée au château de Vallombre fut moins embarrassante qu'il ne l'avait redouté ; le savoir-vivre aplanit bien des difficultés, et puis madame de Vallombre crut revoir son amie en embrassant Gaston ; Suzanne vint à lui, les larmes aux yeux, avec l'effusion d'une sœur. A certaines heures, sous l'empire d'un chagrin commun, les ressentiments s'effacent,

les cœurs désunis se rapprochent, saisis du même attendrissement qui les enchaîne. Un instant, Suzanne et Gaston oublièrent tout leur passé, à l'exception de la tendresse filiale qu'ils avaient éprouvée pour celle qui n'était plus, et dans les bras de laquelle ils s'étaient si souvent jetés ensemble ; l'âme de madame de Courvol était entre eux.

L'entretien de la première journée roula tout entier sur ce souvenir si cher et si navrant. Il fallut un peu de temps avant que l'on songeât à parler d'autre chose, ou seulement à se regarder.

Madame de Vallombre avait rétrogradé de dix ans dans la vie depuis qu'elle était menacée de devenir grand'mère ; ce n'était plus à la jeunesse qu'elle aspirait, mais à l'adolescence. Ses grâces avaient pris un caractère presque

enfantin, et vraiment, dans le demi-jour de son boudoir, elle semblait être la cadette de sa fille.

Quant à madame d'Aubray, Gaston eût pu la rencontrer sans la reconnaître. Hormis le son de voix argentin, son unique prestige autrefois, rien ne restait de la Suzanne qu'il avait dédaignée. Le teint avait pris une transparence veloutée; les grands yeux bleus, toujours rêveurs, brillaient d'intelligence; la bouche s'entr'ouvrait pour sourire, d'un sourire indéfinissable qu'on ne pouvait sentir rayonner sur soi sans être conquis. Sa taille était souple, ses mouvements harmonieux; plus de traces de cette roideur, de cette contrainte, sous lesquelles s'étaient cachées des facultés et des beautés latentes, qu'une étincelle avait suffi pour développer.

Ces transfigurations sont un des jeux souverains et fréquents de l'amour et du bonheur; M. de Courvol leur attribua tout naturellement celle de Suzanne et sentit, en observant la jeune femme, en pensant à la reconnaissance qu'elle avait sans doute pour l'époux à qui elle devait sa beauté, je ne sais quelle colère âpre et violente lui monter au cerveau. Il avait fallu des mois à Félix pour découvrir le feu sacré qui couvait sous cette jeunesse languissante et triste et pour s'attacher sans retour. Il ne fallut qu'un instant à Gaston pour s'enivrer involontairement au flot de vie, de poésie et de bonté qui jaillissait des yeux de Suzanne devenue femme. — A la fin de la seconde journée, il s'était dit : Rester ici est impossible. Au bout d'une semaine, il était encore à Vallombre, formant tous les matins

le projet de s'enfuir, y renonçant lâchement tous les soirs.

Il fût parti sans doute, si la présence de Félix était venue lui rappeler l'obstacle éternel qui le séparait de cette femme; mais Félix absent, rien n'empêchait son imagination de reprendre l'idylle d'autrefois, dans laquelle il avait alors joué de bien mauvaise grâce un rôle imposé, tandis qu'à présent il y eût mis toute son âme.

Qui peut dire jusqu'où allèrent les rêves de Gaston? Qui osera juger coupables ces rêves presque aussitôt refoulés que conçus, cet entraînement vague et irréfléchi auquel sa volonté ne céda jamais? Qui peut dire ce qui se passa dans la pensée de Suzanne? si elle avait entièrement oublié un autre temps, comme semblait le prouver son attitude et son langage?

Puisqu'elle avait oublié, puisqu'elle était forte puisque la vue de Gaston ne réveillait aucun trouble secret en elle, pourquoi évitait-elle les occasions d'être seule avec lui? pourquoi parlait-elle sans cesse de M. d'Aubray? pourquoi ne joignit-elle jamais un mot de simple politesse aux efforts de ses parents pour retenir leur hôte, lorsqu'il parla de s'éloigner?

Il vint un jour pourtant où Suzanne reprit tout à coup ses vieilles habitudes de familiarité, en y ajoutant même une sorte d'audace, de gaieté nerveuse, qui ne lui était pas habituelle. Elle annonça au déjeuner, d'un air de triomphe, le retour de son mari.

N'était-ce pas la joie d'être bientôt protégée et défendue contre elle-même qui l'enfiévrerait ainsi? M. de Courvol avait encore de grandes naïvetés, car cette idée ne lui vint pas.

Ce matin-là, le comte était allé visiter une ferme lointaine. Madame d'Aubray demanda tout naturellement à Gaston s'il lui plairait d'aller avec elle, à la rencontre de son père :

— Les chevaux nous seront amenés vers midi, lui dit-elle.

Plusieurs fois, depuis son arrivée, il lui avait proposé des promenades dans les environs, et elle avait toujours trouvé quelque prétexte de refus. En l'entendant faire elle-même cette offre à brûle-pourpoint et d'un air délibéré où ne perçait nulle crainte d'un tête-à-tête avec lui, il se sentit plus humilié qu'heureux et consentit d'assez mauvaise grâce, non sans lui faire observer que la chaleur était accablante, l'heure mal choisie ; mais il semblait que Suzanne eût en elle un besoin d'agitation insurmontable.

— Si les capitaines de hussards craignent les petits inconvénients de l'été, j'irai seule, s'écria-t-elle en prenant sa cravache.

Gaston l'aïda à se mettre en selle et la suivit.

La ferme des Roches, où ils devaient retrouver M. de Vallombre, est située à l'extrémité du canton, dans la commune de Vernon. Une route délicieusement accidentée y conduit; tantôt elle longe la Loire qui, par cette belle journée brûlante, étincelait d'azur et d'or; tantôt elle s'enfonce sinueuse au milieu de gorges agrestes encombrées de rocs qui rappellent les grès siliceux de Fontainebleau. Le soleil perçait les masses de verdure, inondait la vallée toujours humide et, par conséquent, diaprée de fleurs, qui s'étendait à leurs pieds; on n'entendait que des gazouillements d'oi-

seaux dans les hauts peupliers, les grillons jasaient sous la mousse; un murmure de vie semblable à quelque chant étouffé, emplissait l'air. Tout palpitait sous les chauds baisers du midi, et le pas des chevaux troublait seul ces mélodies de la création, car Suzanne et Gaston n'échangeaient pas un mot. Peut-être laissaient-ils le silence éloquent et passionné de la nature parler pour eux.

Un ruisseau aboutissant à un petit lac caché sous les roseaux et ombragé de peupliers, cet arbre de la Touraine, marque l'entrée du domaine des Roches. Les libellules, les éphémères, les insectes qui se posent sur les plantes aquatiques y tournoient comme autant d'émeraudes et d'opales vivantes, effleurant de leurs ailes le filet argenté qui coule, bruyant et rapide, sur son lit de sable. Un

moulin est mis en mouvement par ce ruisseau, auquel des fragments de rocher servent de pont naturel. On est là tout au fond de la vallée, profondément encaissée à cet endroit, et la ferme montre sa façade proprette derrière un rempart de roses.

La fermière, qui avait été la nourrice de Suzanne, accourut aussitôt, prit elle-même la bride des chevaux et les conduisit à l'écurie. Ce ne fut qu'après s'être acquittée de ce soin qu'elle expliqua comment M. de Vallombre, ne se doutant guère de la surprise que lui ménageait sa fille, était parti une demi-heure auparavant pour aller rendre visite au curé de la Roche-Corbon.

Suzanne parut vivement contrariée, mais que faire? — Les chevaux étaient las et en sueur; elle-même avait besoin de se reposer

un peu. Elle entra dans la maison, fit appeler les enfants, causa avec sa nourrice de l'étable et de la basse-cour, puis, se sentant grand appétit, demanda si un *lunch* de lait et de pain bis serait agréable à Gaston. Il accepta.

La fermière, au lieu d'un goûter, leur prépara un repas complet, qu'elle servit avec une grande exubérance d'attentions et de bonne volonté, dans la plus jolie salle à manger du monde. Car il faut vous dire que les Roches ont dégénéré; c'est tout ce qui reste d'une châtelainie; dans le potager semé de choux et autres légumes des plus humbles, les quinconces rappellent encore l'existence d'un beau parc. A l'extrémité de l'un d'eux s'élève certain monument en forme de rotonde, que quelque aïeule de M. de Vallombre, possédée des goûts champêtres de madame du Barry,

avait baptisé du nom de laiterie. Ce pavillon, qu'on n'ouvrait que dans les grandes circonstances, quand Suzanne honorait la ferme de sa visite, par exemple, ce pavillon n'est à l'extérieur qu'une mesure délabrée qu'éclairent deux portes-fenêtres. Intérieurement, c'est un petit palais féerique. Des coquillages font tous les frais d'ornementation. Le plafond, arrondi en coupole, paraît être formé de stalactites, tant les plaques de nacre sont posées avec art; la glace qui surmonte la cheminée est simulée de la même façon. Des pilastres, couronnés de chapiteaux de mille couleurs, séparent les vastes panneaux surchargés d'arabesques et dessinant une salle octogone. Colonne en tire-bouchon, corniches, table, banquettes, tout est en mosaïque de couleur rose, bleuâtre ou d'une blancheur de perle, et

lorsqu'un rayon de soleil les frappe, l'arc-en-ciel y flamboie. C'est d'un goût détestable, sans doute, mais c'était de mode au dix-huitième siècle.

Enfants, Gaston et Suzanne avaient eu en grande admiration la laiterie des Roches. Ils y avaient passé des journées à jouer, à parader, comme des princes de contes de fées, sous ces voûtes scintillantes qu'ils n'avaient jamais cru l'œuvre d'une main humaine. Quelque esprit, elfe ou ondin, avait seul pu créer pareille merveille d'un coup de sa baguette ; on n'y entrait qu'avec recueillement ; on y parlait tout bas avec une sorte de crainte superstitieuse. En grandissant, Suzanne s'était de plus en plus attachée à ce réduit, qui lui rappelait les jours écoulés ; elle s'enfermait souvent dans le pavillon pour lire, pour dessiner, pour

penser à Gaston ; après leur rupture, elle s'était défendu d'y rentrer jamais. Toutes ses illusions, tous ses premiers rêves, toutes les chimères si vite évanouies étaient donc restés là ; peut-être était-il dangereux de leur ouvrir la porte, et le petit génie moqueur dont l'imagination de Suzette avait fait jadis le dieu de ce temple rococo, dut éclater de rire en voyant ces deux amoureux de la veille braver imprudemment la magie du souvenir. Il faut si peu de chose, à certaines heures, pour ébranler des forces et des vertus dont on se croit bien sûr !

Lorsque la mère Bourgouin vint annoncer à ses hôtes que tout était prêt dans la laiterie, Gaston leva les yeux sur madame d'Aubray, et madame d'Aubray devint pourpre. Elle avait pensé tout simplement qu'on servirait le

goûter à la ferme et ouvrit la bouche pour prier qu'on le lui apportât, puis elle se dit que cela pourrait blesser sa nourrice, qui se donnait grand'peine afin de les bien recevoir ; elle s'effraya surtout des conséquences que son compagnon pourrait tirer de cette petite lâcheté, — les consciences inquiètes ont aisément de ces terreurs-là, — et, avec une affectation d'assurance, elle prit le bras de Gaston, en maudissant les malencontreuses inspirations de la Bourgouin.

Elle n'avait plus faim, et M. de Courvol seul fit honneur aux merveilles culinaires improvisées à leur intention. Encore paraissait-il manger pour avoir un prétexte de se taire.

Suzanne avait gardé près d'elle un des enfants, et la bonne femme s'agitait, s'empressait d'ailleurs constamment autour d'eux. La pré-

sence d'un témoin ne suffisait pas à dissiper l'émotion qui les oppressait tous les deux ; mais ni l'un ni l'autre n'avait suffisamment de présence d'esprit pour s'en apercevoir, occupé que chacun était à dissimuler ce qui se passait en soi.

Le soleil commençait à baisser ; le bleu du ciel devenait sombre ; la lumière n'entraît plus que discrète et voilée.

— Partons ! dit brusquement Suzanne.

En ce moment, la fermière était allée chercher un dernier plat de fruits ; sa fille, prenant le mot de madame d'Aubray pour un ordre, courut dire qu'on sellât les chevaux, et ils restèrent seuls, aussi troublés l'un que l'autre de cette solitude.

Suzanne s'était approchée de la fenêtre et tournait le dos à Gaston, qui la contemplait de

loin. Au soubresaut convulsif de ses épaules, il crut deviner qu'elle pleurait.

— Suzanne ! s'écria-t-il en courant à elle et en lui saisissant les mains.

Elle se tourna vers lui, pâle, mais les yeux secs, l'air étonné.

— Qu'avez-vous donc ? dit-elle d'une voix brève.

Ce fut dans les yeux de Gaston que brilla alors une de ces larmes d'homme, larmes rares que peut seule arracher une agonie intime ; elle s'arrêta au bord de la paupière et se sécha dans le feu du regard.

— Qu'avez-vous ? demanda une seconde fois Suzanne, avec un sang-froid auquel tout le monde se serait trompé.

— Rien... une vision seulement de ce que ce pavillon a été autrefois.

— Est-il donc changé ?

— Non, la scène n'a pas varié... ce sont les acteurs qui ne sont plus les mêmes...

Il se pencha sur le banc où elle s'était assise ; sa bouche effleurait presque le front de la jeune femme.

— Vous en aimez un autre aujourd'hui... et moi...

— Monsieur ! fit Suzanne, si faiblement qu'on eût dit que sa vie s'en allait dans ce cri.

— Que vous importe que je vous aime, puisque vous ne m'aimez plus ?

Les chevaux piaffaient à la porte. Suzanne se leva, sortit en chancelant, s'appuya une seconde sur le cou de son poney, puis, comme Gaston s'avancait pour la soulever dans ses bras, s'élança sur la bête impatiente qui partit à fond de train.

Ce fut une course folle jusqu'à Vallombre. Gaston avait peine à la suivre. Son souffle arrivait jusqu'à lui, haletant, saccadé, et elle allait toujours, immobile, muette, comme l'héroïne de la ballade allemande, enlevée par le galop de son cheval, dont les naseaux lançaient des tourbillons d'écume et de fumée.

— As-tu donc fait la gageure de tuer ton pauvre *Fox* ? lui dit son père en la voyant sauter à terre devant le perron du château. Voilà un animal fourbu.

La soirée s'écoula languissante, M. de Vallombre se lamentait sur le sort de *Fox* ; la comtesse sommeillait nonchalamment étendue, Suzanne faisait semblant de lire un roman nouveau dont elle avait oublié de couper les feuillets. De temps en temps, son regard distrait se levait du livre pour se porter furtive-

ment sur Gaston, qui, de son côté, l'observait avec une anxiété mal déguisée, et lorsqu'il arrivait à leurs yeux de se rencontrer, tous deux tressaillaient. Ce leur fut un soulagement infini, lorsque le signal de la retraite étant donné, chacun rentra dans sa chambre.

Celle de Gaston était au rez-de-chaussée, immédiatement au-dessous de l'appartement de madame d'Aubray. Toute la nuit il crut entendre marcher dans cet appartement; le petit pas léger que ce profond silence même n'aurait pu rendre perceptible, et que son imagination surexcitée créait sans doute, avait en lui un étrange écho. Il écoutait palpitant, comme si le bruit vague et indécis qui frappait son oreille avait eu un sens, comme s'il eût pu lui révéler la préoccupation qui causait cette insomnie.

Bien qu'on assure le contraire, la nuit est mauvaise conseillère ; du soir au matin, une passion à peine éclosée peut s'exalter singulièrement. Le sommeil ne lui apporta ni repos ni trêve, rien que des visions enivrantes. Lorsqu'il s'éveilla, une teinte grise éclairait faiblement sa chambre. Il courut à la fenêtre et appuya sur la vitre, baignée d'une fraîche vapeur, son front qui brûlait.

Le parc était encore noyé dans le crépuscule de l'aube ; les étoiles blanchissaient, cédant la place aux premiers rayons du soleil qui semblait sortir du sein empourpré de la Loire. Les fils de la Vierge se balançaient aux branches ; les oiseaux berçaient mélodieusement leur couvée encore endormie ; une cloche grêle tintait l'*Angelus* ; tous les cantiques de la première heure vibraient dans l'atmosphère.

Le matin a un caractère d'austérité solennelle ; c'est l'instant où se calment les orages de l'âme, qui se sent effleurée par je ne sais quel souffle limpide et pur. — Alors, le nom de Félix revint tout à coup à la pensée de M. de Courvol, avec une insistance poignante ; il descendit au fond de lui-même et se dit qu'aucune préméditation n'avait amené son aveu à madame d'Aubray, mais qu'en faisant un pas de plus, il se rendait coupable d'une odieuse trahison : La femme de son ami ne devait-elle point lui être sacrée ? — D'ailleurs Suzanne ne l'aimait plus. Son émotion n'avait été que de la surprise et du dédain. Il était mortellement triste en réfléchissant ainsi ; mais la résolution de fuir le danger dominait tout le reste.

En ce moment il aperçut dans les sinuosités de l'avenue, une forme féminine dont

les vêtements ondoyaient au vent; sa sagesse matinale s'évanouit comme par enchantement dès qu'il eut reconnu Suzanne, et, sautant par la fenêtre, il courut à elle sans savoir comment il l'aborderait, ni ce qu'il allait lui dire.

Elle marchait absorbée en elle-même comme une somnambule ; mais elle devina d'intuition la présence de Gaston, car avant qu'il l'eût rejointe, elle s'arrêta et tourna la tête de son côté. — Ils se regardèrent, sans mot dire, effrayés du changement que cette brûlante veille avait produit en eux.

— Pourquoi êtes-vous ici? demanda Suzanne.

— Et vous? répliqua Gaston.

Elle était enveloppée d'un peignoir qui la garantissait mal du froid extérieur et d'un frisson nerveux. Ses dents claquaient.

— Rentrez ! vous vous rendrez malade.

— Qu'importe ?

Gaston ramena les plis de son châle autour d'elle, et elle se laissa faire comme un enfant.

— Pardonnez-moi, Suzanne. Pardonnez-moi mes torts passés et ma démence d'hier. Voilà ce que je voulais vous dire. Votre cœur est fermé pour moi, ajouta-t-il à voix basse, et je vois trop que mon désespoir n'y peut rien.

— L'amour ne se recommence pas et rien ne se répare, dit-elle. Tous deux nous sommes punis... vous d'avoir aimé trop tard...

Il attendit en vain qu'elle achevât.

— Un peu de pitié seulement, Suzanne, dites-moi que vous ne me haïssez pas. C'est tout ce que je vous demande, et je serai à genoux toute ma vie pour vous remercier.

Si vous aviez une idée de cette souffrance que j'endure, je vous jure que vous me tendriez la main, dût-il vous en coûter beaucoup.

— Vous parlez de souffrir ? C'est que vous ne savez pas alors ce que j'ai éprouvé, quand il a fallu vous rendre la liberté d'être heureux. Quant à vous haïr aujourd'hui, rassurez-vous. N'avez-vous pas prévu autrefois l'indifférence pire que la haine ? Elle est venue. Je ne vous reproche rien, continua-t-elle en l'interrompant, du geste. Vous ne m'aviez fait aucune de ces promesses qui engagent. Votre tort a été de jeter à un autre le cœur dont vous ne vouliez plus, et encore ne puis-je me plaindre, puisque c'est à l'excès de votre mépris que j'ai dû le courage de vivre.

Elle évoquait avec force le souvenir de l'abandon de Gaston pour conjurer l'attrait

fatal de l'heure présente. Mais M. de Courvöl fut souverainement habile. Loïn de chercher à se disculper, il insista encore sur l'indignité de sa conduite passée, s'accusant avec véhémence afin de pouvoir dire ensuite :

— Nous étions dans ce temps-là deux enfants qui jouaient avec ce qu'ils ne pouvaient comprendre : c'est d'aujourd'hui que je me connais moi-même. Je n'ai pas su vous sacrifier alors une chimère de gloire. Me voici prêt à jeter à vos pieds toutes les brillantes réalités de la vie. Je ne crois plus à rien, pas même à l'honneur, auquel j'ai failli en vous faisant connaître tout ce qui devait rester enseveli à jamais. Il n'y a plus au monde que nous. Avez-vous le droit, aurez-vous la force de dire à un homme qui vous adore : « Je ne veux pas que vous m'aimiez ? »

— Et vous, s'écria-t-elle avec une explosion de colère contre sa propre faiblesse, quel droit avez-vous de venir ainsi m'enlever mon repos ? Qui suis-je moi-même pour que votre voix ait gardé le secret d'égarer ma pensée ?

C'était là un aveu. Gaston en profita. Tout ce que la jeunesse, l'enthousiasme, la fièvre, peuvent dicter de persuasif et de délirant, il le trouva pour lui démontrer que la liberté du cœur est inaliénable, que la passion a ses immuables franchises, qu'elle peut se rire éternellement des jougs factices qu'on cherche à lui imposer, que le crime serait de repousser le bonheur qui vient à vous.

Et elle l'écoutait incrédule et fascinée ; les instants s'écoulaient. Le soleil dissipait les petits nuages floconneux qui l'avaient enveloppé jusque-là ; les pelouses, les arbres, se

paraient d'un vert étincelant ; les abeilles commençaient leur tâche bourdonnante ; des voiles semblaient se déchirer et tomber de toutes parts à l'horizon. Et une honte inexprimable s'empara de Suzanne lorsqu'elle se sentit surprise par ce réveil de toutes les choses de Dieu.

— Vous partirez, dit-elle comme en sortant d'un songe.

— Pas avant de vous avoir revue.

— Écoutez, dit Suzanne, il y a au monde un homme que je choisirais encore si, jeune fille aujourd'hui, je pouvais disposer librement de mes affections. Je l'outrage en restant ici.

— Osez dire que vous êtes heureuse avec cet homme ? s'écria Gaston hors de lui.

— Oui ! fit-elle en lui jetant ce mensonge avec énergie.

— Vous avez raison, je partirai... Demain, je serai devenu un étranger pour vous.

Il espérait une dernière parole de compassion :

— Suzanne, m'avez-vous aimé ?

Son regard fut plus éloquent que toutes les réponses.

— Que Dieu me pardonne de m'en être trop souvenue. Je puis bien vous le dire, puisque nous ne devons nous revoir jamais.

Aurait-elle parlé de la sorte si elle eût désiré sincèrement qu'il s'éloignât ? Gaston ne le crut pas. D'un mouvement rapide comme l'éclair, il la saisit dans ses bras et la serra contre sa poitrine.

Cette étreinte résumait toutes les sensations tumultueuses contre lesquelles il se débattait depuis vingt-quatre heures.

— Vous me tuez !

Un cri d'angoisse le rappela à lui-même ; il la laissa retomber à terre et recula de deux pas.

— Vous reverrai-je ?

Il restait devant elle si suppliant et si résolu tout à la fois, qu'elle n'osa refuser.

— Ce soir... dans votre atelier... Viendrez-vous ?... Dites que vous viendrez !

Ce ne fut qu'un signe de tête imperceptible qu'elle fit en s'enfuyant.

Dans quelle alternative de joie, de tourment, d'impatience, Gaston passa cette journée ! Ceux-là seuls le comprendront qui ont aimé d'un de ces amours que l'inquiétude irrite, que la raison combat, d'un amour d'autant plus impétueux et plus irrésistible qu'il est coupable et défendu. La revoir devant sa famille, lui parler froidement, se reprendre

vis-à-vis d'elle aux banalités de tous les jours, lui parut au-dessus de ses forces. Il alla passer la journée aux Roches, dans le cadre poétique où s'était renoué d'une façon si inespérée le roman fermé jadis. Il revit lentement, avec la dévotion qu'on apporte à un pèlerinage, tous les lieux qu'ils avaient la veille traversés ensemble. Elle avait laissé sur une table de la laiterie rocaille un gros bouquet de fleurs des champs, cueillies, en se promenant avec lui. Dans l'air imprégné de leur parfum léger, des paroles d'amour semblaient flotter encore.

Gaston resta une heure les lèvres collées sur ce bouquet, évoquant mille souvenirs et mille espérances pour se distraire du malaise moral qui envahissait par moment la meilleure et la plus loyale partie de lui-même. Ce malaise se secouait sans grand'peine ; il n'est pas dans

la nature humaine d'avoir des remords au moment même de la faute. C'est lorsque la réaction se fait, lorsque l'illusion qui nous berçait est réduite à néant, que l'on regrette !

Le jour baissait ; quelques heures le sépareraient encore de celle du rendez-vous ; il reprit le chemin de Vallombre presque épouvanté de son bonheur, et n'osant plus y croire à mesure qu'approchait le temps où il devait se réaliser.

Ses pressentiments ne le trompaient pas : à l'entrée du parc, il rencontra madame de Vallombre.

— Eh bien ! lui dit-elle, vous nous trouvez dans un grand émoi.

— Qu'est-il est arrivé ?

— Oh ! un accident qui n'aura pas de suites graves, j'espère, mais qui survient bien mal à propos...

— Madame d'Aubray...

Gaston prononça malgré lui le seul nom qui fût dans sa pensée, car tout le reste du genre humain eût péri sous ses yeux, qu'il s'en serait médiocrement soucié d'ailleurs.

— Il vient d'arriver une dépêche d'Étretat, où est M. d'Aubray, comme vous savez. Sa sœur a fait une chute de voiture. Elle a je ne sais quoi de rompu ou de contusionné. Suzanne n'a pas pris le temps de me donner les détails. Leur retour est indéfiniment retardé.

— Ah ! fit M. de Courvol avec un soupir de soulagement.

— Croiriez-vous qu'au reçu de cette dépêche ma fille a déclaré vouloir partir sur l'heure ? Sa belle-sœur sera remise quand elle arrivera. Mais j'ai eu beau le lui répéter, elle m'a opposé

cette obstination calme qui est dans son caractère, et la voici en route pour la Normandie, seule, avec sa femme de chambre, car elle n'a pas même permis que M. de Vallombre l'accompagnât. Que dites-vous de cette folie ? pour ma part, j'en suis exaspérée !

Dans sa volubilité et son étourderie, elle ne songea pas à remarquer la physionomie bouleversée de Gaston et parla longtemps encore, quoiqu'il n'entendît plus rien.

Sans avoir conscience de ce qu'il faisait, M. de Courvol entra dans sa chambre. Là ses idées, un instant suspendues, sortirent peu à peu du chaos où les avait plongées la nouvelle qu'on venait de lui apprendre. Le premier objet qui le frappa fut un petit billet plié en triangle et cacheté au chiffre de madame d'Aubray. Ce billet, posé sur la cheminée, semblait

lui promettre la solution d'une énigme : il le prit et le tint longtemps, sans oser l'ouvrir, sentant bien que tout était fini.

D'abord il ne vit rien... les lignes fourmillaient confuses, tremblotées, illisibles ; on devinait qu'elles avaient été tracées en hâte. Ça et là, l'encre pâlie, délayée, attestait une tache de larme :

« Je trompe tout le monde ici. Vous seul comprendrez pourquoi je pars. [Personne ne m'appelle... personne ne m'attend... mais je ne peux plus vous revoir...

» Mon refuge contre moi-même, je dois aller le chercher auprès de celui qui patiemment et à force de tendresse a créé la femme que vous prétendez aimer ; Vous n'auriez jamais aimé Suzanne. Eh bien ! Suzanne est morte, emportant avec elle ce culte qu'elle

avait voué à un être idéal et votre présence à le pouvoir de la faire tressaillir dans son tombeau. Mais il faut renoncer à l'impossible, à l'inconnu, à l'inaccessible, à tout ce que représentait pour vous madame d'Aubray ! »

V

Un des penseurs de notre époque a écrit :
« Du moment que l'amour furtif est avoué, il est compromis. Il peut brûler, mais pour s'éteindre ; cette profanation lui porte malheur. Le rêve perd ses ailes, on se retrouve dans le vrai. » Suzanne avait donc cédé à la plus courageuse et à la plus sage des inspirations, en

allant rejoindre son mari et mettre en commun ce secret dont elle eût voulu mourir.

En la voyant arriver si près de l'époque qu'il avait marquée pour aller la rejoindre, M. d'Aubray éprouva d'abord une extrême surprise; mais dans ses premières paroles, dans l'effusion désespérée de son premier baiser, il entrevit la douloureuse histoire qu'on venait lui avouer.

Ce fut une brève confession faite avec la plus héroïque loyauté, écoutée avec un calme que démentaient les battements du cœur sur lequel s'appuyait la tête éplorée de Suzanne. Il fallait qu'elle eût de son mari une opinion bien haute pour lui imposer cette épreuve. Quel homme l'eût traversée comme il le fit? quel homme eût trouvé au milieu de la plus vive souffrance, la force de prononcer des

paroles de compassion ? Comme elle s'humiliait devant lui :

— Je suis seul coupable, ma pauvre enfant, dit-il en la tenant toujours embrassée, puisque je n'ai pas su garder le trésor qui m'était donné.

Félix était-il donc un héros de stoïcisme ?

Non ! mais il avait cet orgueil élevé qui ignore l'égoïsme dont émane toute cruauté, toute injustice humaine. Il avait une volonté ferme et le mépris du ridicule ; aucun froissement mesquin d'amour-propre ne se mêla donc à l'extrême chagrin qu'il ressentait, aussi ce chagrin le laissa-t-il généreux. Avec un sourire et un accent sublimes, il dit ce mot qui dut récompenser Suzanne de l'effort qu'elle avait fait, en triomphant de la honte par la franchise :

— Tu ne m'avais rien promis, rien que d'accepter un dévouement qui n'a pu se manifester jusqu'ici, car tu ne m'as donné que du bonheur. Laisse-moi te prouver aujourd'hui que j'étais digne d'être choisi pour te consoler et t'aider à vivre. N'ai-je pas été d'abord et avant tout, ton confident, ton ami, ton frère ? Ne puis-je l'être toujours, quand tu voudras et tant qu'il le faudra ? Tu es venue librement te jeter dans mes bras et me demander de te guérir. Ne me donnes-tu pas là un témoignage de tendresse dont je dois être fier à jamais ?

Il fallut bien qu'elle se rendît, car Félix était vraiment grand, et la comparaison devenait accablante pour son rival. Quelque chose de plus noble et de plus rare que la passion, l'abnégation entière de soi, l'amour désinté-

ressé, invincible, *fort comme la mort*, apparaissait à Suzanne attendrie.

Elle demeura écrasée sous le poids de son infériorité, ne sentant plus en elle qu'un regret dévorant qui dominait tout le reste : celui d'avoir failli aux yeux de Félix et d'être obligée de reconnaître qu'elle se fût perdue sans lui.

Il l'entoura de tant de respect, il lui marqua si bien qu'elle n'était nullement déchue de sa dignité, il affecta si noblement l'ignorance de ce qu'il savait, que l'estime d'elle-même revint à Suzanne, avec toute la force nécessaire à la lutte. On ne peut se le dissimuler, elle dut lutter encore et longtemps contre ses souvenirs, mais elle effleura l'écueil sans s'y briser, appuyée sur un bras robuste qui l'aidait à tout surmonter.

Ils restèrent quelque temps encore à Étretat, dans une intimité bien autrement profonde que celle qu'ils avaient connue jusque-là, puisqu'il y avait entre eux maintenant un lien indissoluble : l'affliction partagée et l'infini de la confiance.

Qui sait? Félix caressait peut-être comme Gaston, la chimère de l'*impossible*, car il se jeta avec toute l'énergie de son âme dans cette tâche délicate de sauver et de reconquérir sa femme. Conquête plus rare et plus glorieuse mille fois que celle qu'un séducteur émérite peut faire de la femme d'autrui. Et il y réussit. A quelques mois de là, M. de Courvol serait revenu à Vallombre sans mettre en péril l'honneur de Suzanne. Mais il ne revint pas. Gardait-il donc une blessure incurable au fond de lui-même?

Nous ne croyons guère à ces blessures-là.

Peut-être...

« Pour changer d'amour.

» Il lui fallut six mois à voyager. »

LA
DAME D'ALLIGNY

— SOUVENIR DU MORVÂND —

J'avais lu la description d'un château quasi-royal, armé de quatre grosses tours rondes et de deux pentagones, environné de fossés qui mesureraient cent pieds de long sur quinze de profondeur ; je m'étais représenté les sveltes ogives de l'ancienne chapelle castrale dédiée à saint Louis, et les ruines immenses de la tour d'Ocle, et les armes des d'Alligny et des Fontette, des Mazaucle et des Andrault de Lan-

geron sculptées partout sur le marbre des portes, et ces vieux barons à la mine austère, *hauts et bas justiciers*, tels que Jean IV, qui étonna sa province par une pénitence plus extraordinaire encore que ses crimes. J'avais mêlé les annales de cette forteresse seigneuriale à celles des duchés de Bourgogne et de Nevers, dont elle releva successivement, et ma fantaisie, aidée de ma mémoire, avait fait de tous ces événements, de tous ces tableaux, de toutes ces figures, un ensemble si imposant, que je m'en approchais pour la première fois avec je ne sais quel respect religieux qui ressemblait à de la crainte.

Je l'avais rêvé le château d'Alligny, haut perché sur les confins de cette vallée que le Tarnin arrose, dominant les mamelons boisés de Moux et des alentours, et les antiques retran-

chements de *Castrum romanum*, sinistre et impérieux au milieu des sites sauvages du plus beau canton du Morvand, comme un tyran féodal, écrasant de son pied de fer les souvenirs partout visibles de l'ère celtique et de l'époque gallo-romaine.

Devant l'étang qui touche à la prairie de la Maladière, et dont la nappe immense va se perdre sous les iris, au pied d'une colline sablonneuse à la base, ceinte au sommet d'une couronne de sapins, sur laquelle de rares bouleaux se détachent argentés, comme des rayons de lune dans un pan d'ombre, — je m'étais dit : Il doit être là, au sein de cette grande solitude, de ce grand silence ; il doit s'endormir au chuchotement du vent dans les joncs fleuris, embaumé par la vague senteur des plantes aquatiques, sans autres

témoins de sa décrépitude que les canards et les martins-pêcheurs qui courent sur cet azur limpide et la belle Viviane de ce lac enchanté qui lui parle en soupirant des splendeurs passées, dont elle a été le témoin éternellement jeune.

Je me trompais... Nos pères ne se souciaient guère de ce que nous appelons le pittoresque ; ils mettaient leur poésie ailleurs, ou plutôt ils s'occupaient dans le choix d'un site, pour y fixer leur vie, de mille autres choses que du plaisir des yeux. Ce qu'il leur fallait, c'était un vallon plantureux bien abrité contre les vents et les neiges, des murs de dix pieds d'épaisseur, des sources abondantes et claires, de beaux jardins bien plats, de belles cours régulières, beaucoup d'espace pour les dépendances ; du reste, peu leur

importait l'horizon plus ou moins étendu, la physionomie plus ou moins riante du paysage. Ils aimaient, au contraire, s'enfermer chez eux, cacher leur foyer comme l'oiseau cache son nid, s'abriter derrière les roches au lieu de se planter fièrement dessus, estimant qu'un peu d'ombre et d'humidité sont moins à craindre que l'œil des curieux, et quittes à avoir pour tout point de vue un grand mur ou une grenouillère.

Pas plus que ses contemporains, le sire d'Alligny, fondateur de ce manoir, n'avait le sentiment de la nature à la façon de Rousseau et de ses imitateurs; il ne se douta jamais probablement que le mouvement du terrain, la perspective, le voisinage d'un torrent ou d'une masse granitique pouvaient faire partie essentielle de la magnificence d'un monument;

la situation de sa vieille demeure, tout au fond d'un bassin resserré, en fait foi. On la cherche en vain du village et de la route. A deux pas de la porte principale, on la cherche encore, et quand on l'aperçoit la déception est amère, pour qui s'attend aux aspects grandioses et saisissants d'un castel moyen âge.

Henri IV a fait raser les tours gigantesques qui en étaient la force et la gloire ; deux seulement ont été épargnées et attestent de la singulière beauté des autres. Les pieds dans l'eau vive des fossés, elles semblent contempler mélancoliquement leur image noircie et mutilée à la surface de ce miroir.

L'herbe pousse courte, drue et serrée dans l'immense cour plantée d'épine noire. Connaissez-vous l'aubépine morvandelle parvenue à l'état de gros arbre, noueuse et touffue.

comme un chêne centenaire, étendant capricieusement ses rameaux chargés au printemps de flocons d'un blanc rosé, à l'automne d'un feuillage pourpre, l'hiver de fruits vermeils que les gelées mûrissent et que les enfants viennent disputer aux moineaux, en les appelant du joli nom de *fruits du bon Dieu* ? — Des festons de chèvrefeuille que personne ne songe à cueillir, courent d'un arbre à l'autre, souriant à la grande façade grise percée d'étroites fenêtres. Ces fossés, ces tours lézardées, ce clapotement de l'eau, cette cour muette comme un désert, tout cela paraît triste au premier abord ; restez-y un instant.... regardez bien... ce n'est point de la tristesse, ou plutôt, c'est une tristesse si poétique et si sereine qu'elle vous épanouit le cœur au lieu de le serrer. Le soleil danse partout. A droite,

sur le bord d'une pièce d'eau, qui scintille dans les intervalles que laisse le branchage pressé d'une avenue de tilleuls, les petites grenouilles d'été jasant de leur douce voix ; à gauche, la grande montagne bleue regarde curieusement par-dessus le mur qui n'est que fleurs et mousse. L'air vif des alentours n'arrive qu'adouci, tamisé par les forêts voisines. Des troupes escaladent les prés dont sont recouverts les escarpements qui encaissent Alligny, de trop près peut-être, mais c'est encore là un de ces défauts qu'on aime. Toutes les cimes pressées les unes contre les autres semblent s'être réunies, comme des sentinelles vigilantes, pour protéger et faire respecter le tombeau de la vieille seigneurie morte de sa belle mort.

Une admirable journée d'été s'éteignait.

dans le lointain, de cette couleur orangée qui prédit un lendemain plus admirable encore, et l'ombre large du couchant tombait sur le pont qui conduit à la route, comme je le traversais pour passer dans la cour intérieure. Là je rencontrai le concierge, un brave homme de figure avenante, et je lui remis la lettre du possesseur actuel d'Alligny, qui recommandait à ses gens de me faire bon accueil et de me donner gîte au château, pour le temps qu'il me plairait d'y rester. C'était une faveur obtenue à mon intention par un ami, qui présentait sans doute quel enchantement m'attendait dans ces ruines.

— Bon accueil, — monsieur peut y compter, dit le concierge après avoir parcouru des yeux mon billet d'introduction ; quant au gîte, nous n'avons guère que notre chambre qui

soit habitable; du reste, monsieur verra et jugera par lui-même.

D'après ce langage, on a déjà compris que mon interlocuteur n'était pas un paysan, mais un domestique de bonne maison, fort empressé, fort poli et presque trop civilisé pour le poste qu'il occupait. Il m'introduisit dans la cour intérieure, moins vaste que la première et qui sépare deux corps de logis en pierre de taille, d'un style très-simple et un peu lourd.

— Voilà tout ce qui reste.

Il reste en effet fort peu de chose; aucun ornement ne relève la sévère nudité de ces façades parallèles, surmontées de frontons brisés dont les armoiries ont été sans doute effacées par la Révolution; —privées des tours saillantes, des ailes, des galeries qui les reliaient autrefois,

elles font une figure assez gauche et on se demande, en les regardant, si elles sont inachevées ou détruites, ce qu'elles attendent ou ce qu'elles ont perdu ?

— Le château est ainsi depuis Henri IV, me dit mon guide.

Il ne tiendrait qu'à moi de raconter que j'ai visité l'intérieur du château dans ses moindres détails, depuis les souterrains qui parlent de vengeances secrètes et d'atroces captivités, jusqu'à la chambre où Jean IV étranglait de ses mains les gens qui avaient eu le malheur de l'offenser ou de lui déplaire ; mais j'aime bien mieux confesser la vérité : on m'avait parlé de charpentes peu solides, d'échelles en mauvais état, et comme je ne suis pas de ceux à qui la curiosité fait affronter une entorse, je crus sur parole le concierge

quand il m'assura qu'il n'y avait rien à voir.

Tout à coup cependant il parut se raviser :

— Nous avons bien un portrait là-haut, dit-il, mais si gâté par l'humidité qu'il ne vaut pas la peine d'être montré à monsieur.

— Une ancienne peinture ?

— On dit que cela date de Louis XV.

J'étais trop fatigué d'avoir marché tout le jour, pour retourner me promener sous l'avenue ou ailleurs, et l'existence d'un portrait dans cette demeure abandonnée me parut bizarre.

— Je le verrai volontiers, répliquai-je.

Et ce fut ainsi qu'il m'arriva de monter dans la tour de l'ouest.

Quelques faux pas sur les degrés ébréchés de l'escalier tournant, avant d'atteindre un corridor voûté sur lequel ouvrent trois ou quatre

portes : beaucoup de noix, de haricots secs meublant ce corridor, un rat qui me passe entre les jambes, voilà mes impressions de voyage pendant mon ascension. La chambre dans laquelle on me fit entrer était de forme ronde, avec un plafond très-élevé, où s'entre-croisaient de grosses poutres. — Sur la cheminée reste encore une immense glace brisée en deux morceaux, et un petit reliquaire en bois peint, dont les couleurs s'écaillent de tous côtés. A droite de la cheminée, un meuble vieux chêne, de bon style, mais aux moulures presque effacées ; en face un grand lit sculpté et doré sur fond blanc mat, qui avait dû être autrefois ce qu'on appelait un lit à l'Ange et auquel manquait un pied ou deux ; il apparaissait à demi-caché sous des rideaux de toile de coton rouge, dont la vulgarité toute moderne contrastait

péniblement avec son élégance d'un autre siècle.

— Et le portrait? demandai-je.

Le jour qui baissait n'arrivait plus aux noires profondeurs de cette grande pièce; je n'avais donc pas remarqué en entrant une porte masquée que surmontait dans son cadre aux dorures ternies, le portrait mystérieux.

J'ouvris les fenêtres, et un rayon de soleil qui vint le frapper en plein, me permit d'examiner à mon aise.

C'est une femme triomphalement assise, avec le grand air de ce temps-là, sur un fauteuil que dissimule la flottante draperie bleue agrafée à son épaule et qui forme autour d'elle des plis dignes de draper Diane chasseresse, Vénus couronnée, ou toute autre déesse. Un long corsage de brocart rose à ramages, un peu pâlis,

un peu écaillés, comme les fleurs du reliqua^eire, serre son corps frêle et laisse nue la poitrine dont un cordon de perles suit et dessine les contours. Le petit collier de velours noir garni de perles, fait ressortir la blancheur du cou; et sur ce joli cou long et flexible se balance une de ces têtes qui ont encore plus *d'agrément* que de beauté, qui pensent et qui raisonnent, qui veulent et qui gouvernent, une tête fine, au sourire un peu moqueur, aux beaux cheveux si négligemment poudrés qu'on devine, sous la neige d'emprunt, leur ton d'ébène naturel.

Je ne sais pas si la peinture est bonne; le temps a certainement enlevé la fraîcheur du coloris, le dessin laisse peut-être à désirer, mais l'expression à la fois enjouée, intelligente et résolue, a été saisie avec un rare bonheur,

et l'artiste, qu'il eût ou non du talent, a touché son œuvre du flambeau de Prométhée qui donne la vie. L'âme palpite dans ces jolis yeux un peu saillants, mais qui caressent et qui petillent, le sang coule dans les veines de ce bras délicat qui sort d'un flot de dentelle ; il semble que la main froisse en badinant le lourd taffetas qu'elle tient du bout de ses petits doigts couleur de rose.

Ce bras tout entier est une merveille, et on le contemple avec d'autant plus de plaisir qu'il est le seul qui reste. L'autre a été impitoyablement grignotté par les souris, les pires de tous les Vandales.

Je demandai sur le portrait des renseignements qu'on ne put me donner, et en même temps, l'idée de dormir dans cette chambre d'une beauté contemporaine ou à peu près

des Sabran et des Parabère sourit à mon imagination.

— J'aime décidément mieux passer la nuit au château qu'au village, dis-je à mon guide, et je vous serai très-obligé, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, de mettre des draps dans le lit que voici.

— Je ne vois d'autres inconvénients, monsieur, que l'humidité et les souris.

— Eh bien ! vous ferez un bon feu pour conjurer l'humidité, et quant aux souris.... je suis brave. A propos, ajoutai-je, il n'y a pas de revenants ?

— Monsieur veut plaisanter, dit le concierge, qui avait dû être un Frontin fort agréable dans sa jeunesse. Au surplus, il me semble que le seul revenant dont on parle ici, ne serait pas trop à redouter pour monsieur.

Et il sourit facétieusement en désignant la dame poudrée.

Je lui fis entendre qu'il avait de l'esprit, et descendis manger le dîner que m'avait préparé sa femme. Après quoi, je sentis mes paupières se fermer malgré elles sur le livre que j'essayais de lire, et jugeai qu'il serait sage d'aller me coucher.

J'avais posé ma chandelle sur une tablette au pied de mon lit, immédiatement au-dessous du portrait, de sorte qu'il était le seul point éclairé de la chambre et que mes yeux allaient involontairement s'y fixer.

Sort étrange que celui de cette jeune femme ! — Ne dormant pas, je ne pouvais mieux faire que réfléchir à ce qu'elle avait dû être, et aux raisons qui la retenaient en effigie dans ce vieux château désert, qu'elle

avait sans doute rempli autrefois de ses grâces.

— Tout me fait présumer qu'elle habitait cette chambre, me dis-je à moi-même, sa tête s'est appuyée ici, où s'appuie la mienne ; seulement c'étaient des rideaux de satin qui enveloppaient la jolie couchette de ses plis discrets. Et je repoussais avec dégoût l'étoffe commune qui les avait remplacés. Au lieu de cette odeur de moisi, un tiède parfum d'iris flottait dans l'air et une petite mule garnie de cygne gisait là-bas, où j'aperçois mes bottes jetées négligemment sur le froid carreau fendillé.

Le reliquaire, seul ornement de la cheminée, à combien de profanes bagatelles a-t-il survécu ? Flacons, cassolettes, miroirs, éventails, boîtes à mouches et à épingles, bras de bronze doré tout chargés de bougie (et je regardais

dédaigneusement mon unique chandelle), — bonbonnière d'émail, groupes de vieux sèvres, petit déjeuner pâte tendre, — qu'êtes-vous devenus ? Que sont devenus les amours qui se jouaient sur les médaillons des boiseries, et les petits meubles voluptueusement capitonnés, et la bibliothèque miniature qui recélait les romans à la mode, et le cabinet d'Allemagne aux mille tiroirs-cachettes, où dormaient pêle-mêle les billets à l'ambre ?

Qu'elle devait être attrayante à cette heure du sommeil, enveloppée dans son manteau de nuit, tendant à Marton, pour qu'elle le déchaussât, son pied moulé dans un bas de soie, livrant à Lisette ses longs cheveux à enfermer dans une coiffe de linon !

Je me retournai impatienté, ramené tout à coup à la réalité par la dureté du matelas et

l'absence d'oreiller; puis mes yeux rencontrant de nouveau ceux de la dame :

— Elle semble vraiment stupéfaite et courroucée de ma présence, reprenait l'imagination, sans souci du malaise de mon pauvre corps que meurtrissaient des draps de toile à voiles tendus sur des planches.

Seriez-vous donc prude, madame?

Non, ce n'est pas là un défaut de votre époque, et votre physionomie n'a d'ailleurs rien de sévère. Mais après tout, la vertu la moins revêche peut bien se scandaliser de voir un homme couché dans son lit, sans permission. M'auriez-vous seulement permis de figurer au dernier rang des courtisans qui venaient saluer votre grand lever? Étiez-vous coquette? Étiez-vous tendre? Il y a plus de tendresse que de coquetterie dans toute votre personne.

Avez-vous aimé? Je crois que vous souriez de la naïveté de ma question. — On aimait souvent... sinon beaucoup au dix-huitième siècle.

Pardonnez! Trop de fierté rayonne sur ce beau front, pour que vous soyez la créature frivole, au cerveau vide, au cœur éventé, que les chroniques scandaleuses nous désignent sous le nom de *Caillette*. Vous n'avez pas perdu votre temps dans le papillotage, et si votre bouche pouvait s'ouvrir ce serait pour laisser échapper l'aveu de quelque passion haute et noble dont vous n'auriez pas à rougir. Laissez-moi croire cependant que vous n'avez pas mordu à l'idéal de la *Nouvelle Héloïse*; que vous n'avez jamais compté parmi ces femmes sensibles auxquelles je préfère encore les fringantes évaporées qui se plantaient bravement

l'assassine au coin de l'œil et la friponne auprès des lèvres ! — Dites-moi que vous n'étiez ni mélancolique, ni sentimentale, ni folle du champêtre. Non, n'est-ce pas ? — Vous étiez tout cœur, tout agrément et tout esprit. C'est encore l'esprit qui domine en vous. A quelle catégorie appartenait-il ? A la plus exquise sans doute, mais encore ?... — Étiez-vous philosophe comme mademoiselle de l'Espinasse ? Teniez-vous une *ménagerie* comme madame de Tencin ? Écriviez-vous d'un style collet-monté comme madame de Lambert ? Vous avez un sourire qui annonce grande facilité à lancer l'épigramme. Mais vos malignités mêmes devaient être pleines de gentillesse, et je jurerais que le fiel leur était inconnu.

Viviez-vous à la cour ? Votre habit l'indique... Cependant je ne sais pourquoi il me

semble que les fards, les philtres de toutes sortes sont restés étrangers à votre beauté, qui, toute délicate qu'elle soit, a dû s'épanouir au grand air et que la chaude atmosphère des salons n'a pas eu le temps d'altérer. Hélas, à la cour ou dans votre retraite d'Alligny, les années se seront chargées assez vite de l'œuvre de destruction ! Mais non... j'aime mieux croire que la mort vous a prise telle que vous voici, toute fraîche, toute gaie, au milieu des jeux, des spectacles et des conversations, avant que l'ombre d'une souffrance vous eût effleurée... Souffrir ! on ne connaissait guère ce mot-là sous Louis le Bien-Aimé, dans votre monde musqué, badin, accoutumé à pirouetter, de toute la hauteur de ses talons rouges, sur le côté sérieux de l'existence.

Comme je me demandais si elle avait fait

exception à la règle, si un nuage avait jamais obscurci ce riant visage, si une larme avait jamais tremblé au bord de ces longs cils, mon regard s'arrêta une seconde fois sur le bras qui avait dû être une des grandes perfections de la dame, et en même temps les théories du chevalier d'Arpentigny me revinrent à l'esprit. Je me rappelai ses observations sur la main humaine, plus curieuses que celles de Gall sur les protubérances du crâne ou de Lavater sur les traits de la physionomie, et ce qu'il disait de « cet instrument principal de notre intelligence, dans la sphère des choses », et ce qu'il m'avait appris de cette science chi-rognomonique dont il a le premier entrevu les plages. Je me mis à étudier avec une singulière persistance la main fine aux doigts effilés complaisamment étendue vers moi; peu à

peu j'y retrouvai tous les signes que mon vieil ami prétendait avoir appartenus aux mains de Charlotte Corday, de Sophie de Condorcet, de Lucile Desmoulins, et qui lui faisaient dire : — Si les autres femmes se dévouent jusqu'au travail, celles-là se dévouent jusqu'à la mort.

Plusieurs fois durant ce monologue il m'avait semblé voir le sein de ma belle marquise se soulever précipitamment, ses paupières se baisser avec tristesse ou se relever sur une œillade étincelante, la draperie bleue s'agiter, mais je n'en avais pris aucun émoi, — la clarté vacillante d'une chandelle que les mouchettes ont trop longtemps respectée, explique bien des fantasmagories.

En ce moment, je ne sais si minuit sonna comme dans les romans d'Anne Radcliffe; — je n'avais point de montre pour m'en assurer,

et il n'existait à Alligny d'autre horloge qu'un vieux coq, — mais, tout à coup, j'entendis sur le carreau un frou-frou de falbalas et, levant les yeux, je vis le cadre vide. Mon premier sentiment ne fut pas, je l'avoue, le sentiment d'orgueil qui eût dû venir à un émule de Pygmalion ; je ne me félicitai que fort médiocrement d'avoir évoqué, par la magie de ma pensée, cette marquise Régence ; si mon cœur battit, ce fut de surprise et aussi de l'effroi qu'inspirent toujours les faits surnaturels. Cependant ma frayeur ridicule dura peu et fit place bien vite au ravissement ; on ne pouvait éprouver que cela en présence de l'apparition qui se tenait debout à mes côtés, non pas à l'état de spectre solennel et pâli, mais vivante, et rose, et potelée, jouant d'une main avec les perles de son cou, de l'autre, secouant, avec

une grâce infinie, les plis solides et superbes de sa jupe ornementée de gros nœuds à paillettes. Sous ses dentelles, ses parements bouillonnés, ses pompons, ses échelles de rubans et de fleurs, on eût dit un modèle de Lancret partant en conquête, et j'eus besoin de réfléchir à mon costume moins apprêté pour ne pas tomber à ses pieds et baiser le petit soulier au *venez-y-voir* doré qui s'avavançait vers moi.

Elle s'aperçut de mon extase, me tint à distance par un geste imperceptible et cependant très-majestueux, puis sans façon et de l'air le plus délibéré du monde, elle s'assit au bord de mon lit et me toisa non sans dédain en relevant l'arc de ses sourcils qu'on eût dit tracés au pinceau.

— Or ça ! dit-elle, que faites-vous chez moi ?

— J'essaye de dormir... Mais le moyen en vous regardant?

On l'avait habituée à des compliments plus quintessenciés que celui-là; aussi m'interrompit-elle au premier mot :

— Vous n'êtes pas en position d'être galant sans ridicule, mon cher. Ainsi, trêve de politesses; sur ce chapitre, tenez-vous coi.

— Laissez-moi du moins implorer une grâce, madame. La hardiesse dont vous voulez me punir...

Elle éclata d'un rire cristallin.

— Vous punir? d'où vous vient cette présomption? Je ne viens pas plus vous punir qu'écouter vos phrases à l'eau de rose.

Et comme je méditais, quoi qu'elle en dît, un madrigal.

— Taisez-vous, reprit-elle. Tout ce fatras

est renouvelé de M. Dorat de Cubières, qui eût parlé mieux que vous.

— Alors, m'écriai-je, un peu piqué d'être remis à ma place avant de l'avoir mérité, quel est le but de votre visite, belle dame, si vous ne projetez ni vengeance, ni séduction?

— Voilà un fat plaisant, dit-elle en se croisant les bras d'un air ébahi, et les hommes ont fait du chemin depuis nous, dans les régions de l'impertinence.

Je suis descendue dans ma chambre, monsieur, parce que vos réflexions à mon sujet me grinçaient sur les nerfs, parce que je prétendais vous prier d'y mettre bon ordre. Je ne sais si vous vous êtes aperçu que vous étiez distrait comme il n'est pas permis à honnête homme de l'être, et que vous jasiez tout seul...

Sa colère était si charmante, que je joignis les mains dans un transport de repentir et d'adoration qui la désarma.

L'éloquence de ce discours muet racheta la sottise de mes paroles ; il voulait si bien dire : — Ayez pitié d'un pauvre enfant du siècle vulgaire, qui n'a jamais porté ni manchettes, ni jabot, ni poudre, ni talons rouges, — qui n'a jamais été initié aux coquetteries de votre âge d'or, le seul qui ait mérité d'exister, — qui ne sait ni s'habiller ni vivre, — mais qui vous idolâtre en tremblant. Oubliez les divagations d'un cerveau que la fièvre envahissait avant même que votre beauté se fût complétée par l'apparence d'une âme. Ne me raillez pas trop de ma timidité, de ma gaucherie, de ce que vous appelez mon impertinence. Je perds la tête et ne sais plus si c'est de respect pour la

marquise, ou d'amour pour la jolie femme.

Oui, mon geste et mon regard voulaient si bien dire tout cela et d'autres choses encore, qu'elle sourit avec l'indulgence des femmes de tous les temps, pour les folies de tous les genres, pourvu qu'elles en soient l'objet.

— C'est vrai, fit-elle, que vous êtes un enfant et que personne ne vous apprend à vivre.

Elle me regardait avec une ténacité singulière, comme si elle eût voulu s'assurer que j'étais digne de confiance.

— Vous me demandiez tout à l'heure assez lestement le motif de ma visite, dit-elle enfin, en insistant sur ce mot *lestement*, par un reste de rancune. Je veux bien vous l'avouer : ce n'est rien qu'une fantaisie... et non pas une fantaisie amoureuse (elle retira sa main dont j'essayais de m'emparer.) Une fantaisie de bavarder

condamnée au silence. Il y a tantôt cent ans que je m'ennuie. Pour la première fois, il passe dans cette chambre un esprit curieux...

— Et plein de sympathie...

— Eh bien ! oui... je le crois. Vous êtes jeune et vous avez longtemps rêvé devant un portrait, vous lui avez créé dans votre imagination toute une histoire, parfois devinant juste, vous trompant plus souvent. Je viens donc rétablir les faits. Mes confidences ne peuvent plus faire de mal à personne et elles me feront grand bien à moi, qui ai su toute ma vie garder mon cœur fermé. Comprenez-vous ?

— Je comprends que vous aimerez à faire défiler une fois devant vous le cortège de vos jeunes années, à respirer le parfum d'un secret inhumé en vous-même, et que vous avez besoin de voir un auditeur pleurer, s'émer-

veiller et sourire, vos émotions se refléter sur un autre visage, tandis que vous vous conterez à vous-même les plaisirs et les douleurs passés. Est-ce cela ?

— Vous n'êtes pas aussi avantageux ni aussi sot que je l'avais cru d'abord, dit mon interlocutrice tout à fait apaisée.

Et sans autre préambule, elle commença :

« J'étais veuve et j'avais vingt-cinq ans. A quoi bon vous parler de ce qui précède ce temps-là ? Que vous importe qu'un fort grand seigneur ait cru faire beaucoup d'honneur à une très-petite bourgeoise, en se l'attachant par un contrat dans lequel il n'apportait que ses cinquante ans, embellis par la goutte, en échange d'une figure qu'on disait charmante, d'une jeunesse printanière qui ressemblait encore à l'enfance, et d'un cœur neuf, formé à

tous les sentiments honnêtes par une de ces mères comme il n'en existait plus que dans la classe moyenne, nourrie de principes jansénistes qui se retrouvaient nécessairement dans l'éducation des enfants ?

» Mon vieil époux ne sut que faire de ce cœur si ingénu, lui qui avait usé le sien en même temps que sa santé, chez les comédiennes, les duchesses et les filles du monde, le gâtant au contact de toutes « les jolies horreurs » des fêtes de la Guimard, aux orgies des Duclos, des Létorière, des Richelieu, aux après-soupers de mademoiselle Quinault, partout où régnait la débauche polie et le libertinage spirituel. Ayant mené à bien tant d'aventures coquines et grivoises, il ne croyait plus à la modestie ni à la vertu. Il ne vit donc en moi qu'une petite ignorante, assez drôle le premier jour, fort en-

nuyeuse ensuite, tout aussi susceptible qu'une autre de caprices et de passades, si jamais on s'avisait de lui ouvrir la porte. C'est pourquoi il la ferma soigneusement sur moi, se souciant peu d'être ridicule à la façon dont tant d'autres l'avaient été, grâce à lui, et me relégua pour toute l'année dans sa terre d'Alligny, moitié par méfiance, comme je l'ai dit, moitié par mesure d'économie, ma dot ayant à peine suffi à payer les plus criardes de ses dettes; un peu aussi parce qu'en acteur de bon sens, il avait jugé l'heure de ses succès évanouie, et craignait d'essuyer des échecs de Cassandre, sur cette scène de la cour où il avait si longtemps régné eu vainqueur. Je crois de plus, et surtout, qu'il eût été fort embarrassé de présenter au roi mademoiselle Michot, dont le grand-père avait vendu des clous.

» Il n'y a pas de gardien plus austère qu'un roué. Ma jeunesse se courba donc sous une règle inexorable comme celle du cloître. Si je n'avais guère d'affection pour mon mari, j'avais en ses lumières une confiance sans bornes. Il me répéta si souvent que rien ne réussissait moins à une femme que d'être romanesque, il me peignit les hommes sous un jour si odieux et me sépara si bien de toutes les bonnes amies, à commencer par sa sœur, qui était une femme de cour, que je me persuadai qu'il n'y avait pas d'existence plus enviable que la mienne, auprès d'un podagre, dans une province éloignée où mes yeux avaient, pour uniques récréations, les beautés d'une nature sauvage. J'employai à les contempler toute la poésie dont j'étais capable, de même que je mis toute la chaleur de mon âme dans

la seule amitié que me permit mon mari.

» Il avait une fille d'un premier lit. Jusqu'à mon arrivée dans la maison, elle avait grandi tristement sous l'aigre tutelle d'une gouvernante, ne voyant son père qu'à de rares intervalles. La timidité avait glacé jusqu'à sa physionomie. Je la trouvais sombre, farouche, sans expansion.... Malgré son peu de charme, comme c'était un enfant et que j'avais le travers bourgeois, dont on riait beaucoup, d'adorer et de désirer ces petits êtres-là, je mis tous mes efforts à l'apprivoiser. J'y réussis. La pauvre petite m'accorda tout ce qui avait été si longtemps refoulé en elle. Ce fut comme un débordement de reconnaissance, de tendresse passionnée. Moi, qui avais une vivacité égale à la sienne et quelques années de plus, qui sollicitaient des attachements d'une

autre sorte, je donnai le change aux aspirations dont j'étais tourmentée, en me consacrant tout à elle, et je me jurai de faire servir à éloigner la moindre épine de sa route, tous les instants d'une vie qui, par elle-même, ne pouvait être heureuse. Grâce à cette tâche que je m'imposai, je trouvai la résignation et le contentement dans ce froid mariage, qui pour beaucoup d'autres eût été un enfer. Et ma foi ! devenue libre, je ne me proclamai point heureuse veuve comme madame de Coligny. Mes crêpes noirs furent de bon aloi. Faute d'autre motif, je les aurais portés de regret d'avoir perdu ma chère Lucienne. A peine orpheline, elle me fut enlevée par sa tante, qui la mit au couvent, et je restai seule, sentant ma jeunesse me peser lourdement sur les bras et ne sachant qu'en faire,

» Je pleurai bien six mois. Après, le besoin de revoir ma fille m'étreignit le cœur si violemment, que je partis pour Paris un matin, sans avoir prévenu personne de mon projet.

» Lucienne vint se jeter dans mes bras, avec des transports qui me consolèrent d'abord de tout ce que j'avais souffert loin d'elle. Je la trouvai un peu pâlie sous sa robe noire de pensionnaire, mais belle comme je ne l'avais jamais vue. — Je soupçonnai qu'un grand bonheur avait pu seul opérer cette métamorphose ; interrogée par moi, elle se troubla beaucoup et finit par m'avouer qu'elle était fiancée depuis huit jours à M. de Langeac, mais que, la solennité ne devant être officielle qu'au retour du jeune homme, qui avait été rejoindre son régiment en Flandre, on l'avait fait rentrer provisoirement au couvent.

» Elle s'excusa avec chaleur de ne m'avoir pas consultée en cette affaire, la plus importante de sa vie ; mais sa tante, pour des motifs qu'elle ignorait, lui avait recommandé un secret absolu ; et, quant à elle, la séduction avait été si subite, si irrésistible, qu'elle n'avait pas même essayé de se défendre.

Le portrait qu'elle me fit de son fiancé me parut trop beau pour n'être pas flatté. Mais ce qui me parut plus évident encore, ce fut que ma pauvre Lucienne était éperdument amoureuse. Ainsi, je n'occupais déjà plus que la seconde place dans son cœur ! J'en pris un chagrin amer et ne pus m'empêcher de haïr, de toute la haine de la jalousie, cet étranger qui était venu me voler mon bien.

» La guerre se prolongeait dans les Flandres, et le retour de M. de Langeac fut indéfiniment

retardé. Lucienne restait plongée dans un accablement contre lequel mes caresses devenaient impuissantes, et dont quelques lettres qu'elle me cachait à moi-même, parvenaient seules à la tirer. En attendant toujours mon rival, je m'ennuyais à Paris, dans la retraite où j'avais d'abord essayé de vivre. Ce n'était point la peine vraiment d'avoir quitté Alligny !

» Peu à peu je m'abandonnai aux conseils de ma belle-sœur qui m'engageait à me dissiper, je me laissai présenter à Versailles, entraîner dans le monde, et il faut bien convenir que j'y eus des succès. L'enivrement fut complet pour moi ; il me fit oublier toutes mes tristesses, même l'ingratitude de Lucienne ; je ne rêvai plus que plaisirs et passe-temps. Les leçons d'autrefois me restant dans l'esprit, aucun de

mes adorateurs n'eut le pouvoir de troubler mon repos.... Non, pas même le roi, qui daigna me remarquer tout un jour. En conservant ma liberté d'esprit, mon calme provocant, ma belle impertinence, je faisais d'autant plus tourner les têtes, que la mienne, avec une apparence de folie, raisonnait toutes choses et appréciait chacun à sa valeur, sans se monter jamais.

» Je piquais plus encore par mon indifférence que par la mine chiffonnée, la mutinerie, qui me composaient un visage de goût dans toute l'acception de ce mot du temps. On m'avait appliqué la devise que le comte de Bussy-Rabutin fit pour sa cousine : « *Froide, — elle enflamme,* » et cette qualité ou ce défaut de la froideur, était si rare parmi mes pareilles, qu'il eût suffi tout seul pour me mettre à la mode,

» Les finances me firent défaut avant que ma rage de plaisir ne s'éteignît. Il fallut compter, et, comme la princesse Cendrillon, m'enfuir à Alligny avant que mon carosse fût redevenu citrouille.

» J'avais décidé que ce départ serait accompagné de quelque superbe extravagance.

» La fête par excellence du dix-huitième siècle, c'était, comme vous savez, le bal de l'Opéra, et souvent je m'étais donné, pendant une nuit, l'amusement d'encourager, à l'abri d'un voile impénétrable, des romans que je savais fermer à la première page, — d'accepter des médianoches, où les mots plaisants tombaient dru comme grêle avec une verve qu'ils n'auraient osé avoir dans aucun salon. Mais ces incartades, je ne les avais faites jusque-là qu'en bonne force, entourée d'un

rempart d'amis qui m'obligeait à certaine réserve, au milieu même de ma gaieté.

» Cette fois, je pris un grand parti : — Qui sait, me dis-je, si je sortirai jamais de mon tombeau d'Alligny ? (Hélas ! je ne croyais pas dire si vrai !) — Que ma dernière heure soit de celles qui se couronnent de roses et qu'on n'oublie plus !

» Là-dessus, je jetai sur mes épaules et sur mon front le domino le plus simple que je pus trouver, je me masquai jusqu'aux dents, et suivie seulement de ma femme de chambre, qui portait le même costume, je me rendis en voiture de louage à l'Opéra, tandis que mes attentifs de tous les soirs, ma belle-sœur et même mes gens, me plaignaient d'être retenue au lit par des vapeurs.

.

» Comment je rencontrai au milieu de la grosse turbulence des arlequins, des polichinelles, des chauves-souris, des poissardes, des colombines qui se bousculaient dans une ronde infernale, un domino aussi hermétiquement encapuchonné que moi-même, qui m'aborda, me prenant pour une autre ; — comment cette méprise fut mise à profit ; — comment le tutoiement banal, cessant d'un commun accord, ce badinage de l'intrigue fit place entre nous à une causerie presque sérieuse, dans laquelle nous nous découvrimés tant d'affinités de goûts et de sentiments, qu'au bout d'une heure nous étions des amis de toute la vie ; je renonce à l'expliquer. Vous savez que l'intimité marche à pas de géant au bal masqué. Qu'il vous suffise de savoir encore que, chez mon compagnon, l'émotion empêcha

la hardiesse ; qu'après avoir commencé par répondre vivement à des malices, je finis par écouter, non sans rougir, des aveux qu'à visage découvert je n'eusse pu tolérer aussi tendres ; qu'il laissa tomber son masque ; que le son de cette voix, la vue de cette tête expressive me firent comprendre tout ce que je n'avais pas même pressenti jusque-là. Au milieu d'une vulgaire saturnale, deux cœurs s'entendirent, et l'échange en fut fait avant même qu'ils y eussent songé. Ce fut une nuit d'extase, une de ces nuits dans lesquelles on épuise tout ce que la vie a de joies profondes et cachées. En se démasquant, mon nouvel ami m'avait dit :

« — Je me remets à votre merci ; ne me trahissez pas. Je suis presque un déserteur. L'ivresse du carnaval s'est emparée de mon

cerveau dans une garnison maussade, où j'ai végété tout l'hiver, et m'a enlevé à mon service. Si l'on me soupçonnait ici, ma disgrâce serait certaine.

» — Afin d'être bien sûre de ne pas commettre d'indiscrétion, je veux savoir votre nom, avais-je répondu.

» Il parut étonné de n'être pas reconnu, et répondit en hésitant.

» — Fernand d'Artigues. En retour de ma confiance, laissez-moi voir autre chose que vos yeux. Ce sera charité. Le reste de votre visage ne peut les égaler, et je demande un désenchantement.

» J'avais refusé, résisté obstinément à toutes ses prières, et il s'était soumis ; mais vers la fin de la nuit, lorsque je le vis éperdu, au désespoir de me quitter, me demander à

genoux un souvenir, le courage me manqua. Je me laissai voir dans le désordre de tant de sensations nouvelles. Tout en causant, nous nous étions fait notre confession réciproque ; il savait que je partais le lendemain pour mes terres. Lorsqu'il me conjura de les lui nommer, je cédaï encore.

» — M'y recevrez-vous ? me demanda-t-il.

» — Avant que ces fleurs soient fanées vous en aurez oublié le chemin, répliquai-je en lui jetant mon bouquet.

» Je ne puis vous dire quel ravissement le fit pâlir et chanceler ; j'avais pris la fuite ; mais en me retournant, je l'aperçus qui pressait sur ses lèvres ce gage que je lui laissais et qui m'attachait sans retour.

» A peine l'avais-je quitté que mon imprudence m'épouvanta. Je me demandai si c'était

bien moi qui avais pu succomber ainsi en un moment, après tant de victoires remportées sans peine. J'accusai le délire du bal, et la contagion de l'exemple, et je ne sais quelle fièvre éphémère dont je n'avais pas été maîtresse. Mais de retour à Alligny, dans la tranquillité de ma retraite, loin de toutes ces surexcitations factices auxquelles j'avais reproché ma défaite, son image me poursuivait. Qu'en conclure? — Que je l'aimais. — En même temps j'étais forcé de reconnaître avec désespoir qu'il m'oubliait et que ce qui avait fixé ma destinée avait dû à peine marquer dans la sienne.

» C'était presque au lendemain de Fontenoy. Je parfilais mélancoliquement dans la chambre où nous sommes, quand soudain le galop d'un cheval m'appela à la fenêtre. Il avait tenu

parole ; il arrivait à peine remis d'une blessure grave, ayant couru trente lieues bride abattue néanmoins, pour tomber à mes pieds quelques heures plus tôt ! »

.

Elle me regardait muette, et ses yeux semblaient dire : « Qu'en pensez-vous ? » Moi, je me demande aujourd'hui quelle misérable chose est la parole humaine, qui traduit si faiblement des regards comme celui-là.

« Huit jours d'une félicité inouïe ! Cet amour qui avait éclaté avec la rapidité et la violence de la foudre, au bruit des grelots de la folie, s'exalta dans la solitude et le mystère.

» Par égard pour ma réputation, que je lui aurais volontiers sacrifiée, Fernand n'habitait pas le château. Il avait trouvé aux environs un abri, dont il sortait chaque jour pour venir

me retrouver dans l'ermitage que vous avez dû voir près de la pièce d'eau. Mais non... vous ne l'avez point vu... il est détruit, il a disparu comme tout le reste.

» Sur ces entrefaites, une lettre m'annonça la prochaine arrivée de Lucienne. J'en fus plus surprise que joyeuse. Notre tête-à-tête allait être interrompu, ou du moins forcé à des précautions singulièrement gênantes.

» Je ne pouvais faire connaître M. d'Artigues à ma belle-fille, car, bien que résolu à être l'un à l'autre, nous n'avions jamais encore prononcé le mot de mariage.

» Il fut convenu que chaque matin Fernand recevrait de moi un mot lui indiquant à quelle heure du jour il me trouverait à l'ermitage, et cela jusqu'au départ de Lucienne. Mais la pauvre enfant revenait pour ne me plus quit-

ter. Cette fois encore, j'eus peine à la reconnaître... et c'était le chagrin qui l'avait changée, — changée à ce point qu'en me disant : « Je viens vivre avec vous, » elle semblait plutôt me parler de mourir ! — Son avenir était brisé... M. de Langeac la délaissait pour une autre ; il lui avait déclaré qu'en se croyant engagé d'honneur à lui donner son nom, il n'était plus libre du don de son cœur, et elle lui avait fièrement rendu sa parole, sentant bien que tout était fini pour elle et qu'elle ne se relèverait pas de ce cruel abandon.

» J'eus honte de mon bonheur en présence de son angoisse ; j'accablai l'infidèle qu'elle défendit avec une générosité qui trahissait l'excès de sa passion. La première journée se passa ainsi ; les peines de ma pauvre Lucienne

m'étaient si violemment retombées sur le cœur, qu'elles me firent oublier, un instant, tout ce qui me concernait personnellement et Fernand lui-même.

» Le lendemain, dans la soirée, Lucienne, au retour d'une promenade, accourut effarée dans mon appartement.

» — Ma mère, me dit-elle, je l'ai vu !

» — Qui donc ?

» Une effroyable attaque de nerfs l'empêcha de me répondre. Lorsqu'elle eut repris ses sens, je l'interrogeai et n'obtins que des réponses entrecoupées, incohérentes, comme celles qu'on arrache à la folie. Cependant je compris qu'elle l'avait aperçu dans le parc, et pensant que la frayeur de voir un homme s'introduire ainsi chez moi était la seule cause de cette crise :

» — Rassure-toi, lui dis-je, j'ai eu tort de te rien cacher... Tu sauras la vérité, et tu me pardonneras, j'espère, quand tu connaîtras Fernand.

» — Fernand ? répéta-t-elle en cherchant à comprendre. Quel est-il ?

» — Celui que tu viens de rencontrer.

» — Mais c'est M. de Langeac ! s'écria-t-elle avec une véhémence incroyable. Que me veut-il ? comment se trouve-t-il ici ?

» Elle eut un nouvel évanouissement plus long encore que le premier, et durant lequel je demeurai incapable de lui porter secours, sentant qu'un immense malheur se préparait pour moi, et ne souhaitant que de reculer l'instant où se ferait la lumière.

» Cependant il fallait bien que cet instant arrivât. Avec tout le calme que je pus affecter,

je lui demandai de me faire le portrait exact de M. de Langeac. Lorsqu'elle eut achevé et que le doute ne me fut plus permis :

» — Allez à l'ermitage, dis-je à un laquais, et priez la personne qui s'y trouve de monter ici.

» Cinq minutes après Fernand entra, ne sachant que penser, tremblant que quelque accident ne me fût arrivé, tout inquiet et hors de lui.

» Il poussa un soupir de soulagement, en me voyant saine et sauve ; je l'arrêtai comme il s'élançait vers moi, et lui montrai Lucienne étendue sur des coussins.

» Le masque de Méduse n'a jamais produit d'effet plus terrible : il devint livide, un cri se figea sur ses lèvres, et, comme pétrifié, il s'adossa au mur.

» — Eh bien ! lui dis-je en rassemblant toutes mes forces, eh bien ! voilà nos ruses déjouées. Le sort vous a servi, et vous n'avez plus besoin d'interprète auprès de ma fille. C'est à vous d'implorer vous-même....

» Je ne pus achever.

» Lucienne m'interrogeait des yeux.

» — Ne comprenez-vous pas, lui dis-je, qu'un caprice passager l'éloignait de vous, que l'accès de démence auquel il a failli vous sacrifier a cessé pour toujours, qu'il est venu me trouver pour obtenir que je l'aïdasse à vous fléchir, et qu'il serait trop dur, après tout ce que ce grand coupable a enduré de remords, de ne point lui tendre la main ?

» Je ne sais comment je débitai cette fable. Fernand était loin de me venir en aide ; mais

elle ne demandait qu'à être trompée. Elle crut et pardonna. »

— Mais lui ?

— Il avait lu dans mes yeux que je serais inflexible. Pourtant il voulut me voir, écrire, se justifier. Je tins ma porte impitoyablement close, je lui renvoyai ses lettres. Si je m'étais retrouvée en face de lui, si j'avais seulement consenti à lire un mot de sa main, j'étais perdue.

— Il a dû souffrir autant que vous !

Elle sourit d'un sourire navré cette fois.

— Lucienne était aussi jolie que moi, plus jeune ! Elle avait failli mourir d'amour pour lui ; il n'en faut pas tant pour consoler un homme.

— Et vous vous êtes consolée aussi ?

— Je ne sais si j'y serais parvenue.... Les

cinq années qui ont suivi, je les ai passées enfermée à Alligny. Lucienne est venue deux fois, et sa vue ne m'a fait que du mal. Lui, a eu la générosité de comprendre que nous ne devions jamais nous rencontrer en ce monde.

Comme une larme roulait sur ses doigts, que je baisai avec un respect douloureux :

— Ne me plaignez pas, ajouta-t-elle. J'ai aimé. Toute ma vie s'est résumée dans les huit jours qu'il m'a donnés, et je ne la changerais pas pour d'autres plus longues et moins troublées. Le bonheur ne se mesure point au temps. Une minute peut en contenir tout une éternité....

J'entendis à peine ces derniers mots que couvrit le chant discordant du coq qui s'égosillait dans la cour.

Le soleil entrait à flots pressés par les fenê-

tres sans rideaux ni contrevents, et le concierge sur le seuil de la porte me saluait d'un bonjour matinal.

Quant à ma belle châtelaine, elle était lestement remontée dans son cadre, d'où il ne semblait pas qu'elle eût jamais bougé.

Le désappointement qui s'empare de vous, lorsque après un beau rêve on est forcé de s'apercevoir qu'on a dormi, me fit accueillir assez mal mon valet de chambre improvisé. Il s'enquit de mon sommeil sans se douter qu'il avivait une blessure cruelle, et, déposant sur le lit un in-folio relié en parchemin :

— Voilà qui vous intéressera, dit-il ; j'ai trouvé ce bouquin dans le grenier : c'est l'histoire de tous les seigneurs successifs d'Alligny, avec leurs généalogies.

— Donnez ! m'écriai-je avidement.

Mais le bonhomme sorti, je refermai le livre :

— A quoi bon, pensai-je, compléter ma déception ? A quoi bon lui chercher un nom qui ne sera pas le sien ? A quoi bon me prouver à moi-même qu'il n'y a rien de vrai dans le récit que je viens d'entendre ? Tel qu'il est, avec ses lacunes, ses invraisemblances, j'y croirai.

Et me tournant vers la marquise anonyme.
— Quant à toi, charmant fantôme de ce qu'elle fut, de ce qu'elle était tout à l'heure encore, ta captivité dans ce donjon touche à son terme. Quelque prix qu'on mette à ta possession, tu m'appartiendras ! Je pourrai t'évoquer chaque jour et continuer mon rôle de confident, puisque la destinée, en me faisant naître un

siècle trop tard, m'a défendu d'aspirer à celui de consolateur.

Ai-je encore rêvé, ou ai-je réellement vu cet éclair irrité qui passa dans ses yeux et cette expression de douleur infinie qui semblait dire :

— Laisse-moi tomber en poussière avec les lieux qui ont été le temple et le calvaire de mes amours ?

Quoi qu'il en fût, je rougis de ma pensée coupable, et après un dernier regard à la dame d'Alligny, un dernier pèlerinage dans les longues allées qu'elle avait foulées avant moi, je partis emportant en moi-même un étrange sentiment de tendresse, d'enthousiasme et de regret.

— Quoi ! pour un portrait ? dira-t-on. Pour un rêve ?

Et pourquoi non ?

Les ai-je moins vécus ces attendrissements, ces surprises, toutes ces sensations étranges, qu'elles soient sorties par la porte de corne ou par celle d'ivoire ? — Qui osera dire que mes aventures de cette nuit-là appartiennent au domaine de l'illusion plus que tous les amours et tous les bonheurs de ce monde ?



TABLE

	Pages.
LE ROMAN D'UN MUET.	1
TROP TARD.	123
LA DAME D'ALLIGNY.	261

CATALOGUE

DE

MICHEL LÉVY

FRÈRES
LIBRAIRES ÉDITEURS



LA LIBRAIRIE NOUVELLE

PREMIÈRE PARTIE¹

Nouveaux ouvrages en vente. — Ouvrages divers, format in-8.
Bibliothèque contemporaine, format gr. in-18. — Bibliothèque nouvelle.
Ouvrages complètes de Balzac. — Collection Michel Lévy, form. gr. in-18.
Collection format in-32. — Collection à 50 centimes.
Musée littéraire contemporain, in-4o. — Brochures diverses.
Ouvrages divers illustrés.

Tous les ouvrages portés sur ce Catalogue sont expédiés *franco* (contre mandats ou timbres-poste), sans augmentation de prix, excepté les volumes à 4 fr. de la Collection Michel Lévy, auxquels il faut ajouter 25 cent. par volume.

RUE VIVIENNE, 2 BIS
ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT
PARIS

AVRIL — 1868

¹ Les 2^e et 3^e parties seront envoyées *franco* à toute personne qui en fera la demande par lettre affranchie.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8

- M. GUIZOT** 1. c.
MÉLANGES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉ-
RAIRES. 1 vol. 7 50
MÉDITATIONS SUR L'ÉTAT ACTUEL DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE. 1 vol. . . . 6 »
MÉMOIRES POUR SERVIR A L'HISTOIRE
DE MON TEMPS. T. VIII et dern. 1 v. 7 50
LA JEUNESSE DU PRINCE ALBERT. —
Traduction publiée sous la direction
de M. Guizot. — 1 vol. 6 »
A. DE LAMARTINE
ANTONIELLA. 1 vol. 6 »
ERNEST RENAN
LES APOTRES. 1 vol. 7 50
VIE DE JÉSUS. 13^e édit. revue et
considérablement augmentée 1 v. 7 50
QUESTIONS CONTEMPORAINES. 2^e édit.
1 vol. 7 50
LE COMTE D'HAUSSONVILLE
L'ÉGLISE ROMAINE ET LE PREMIER
EMPIRE—1800-1814—avec notes,
corresp. diplomatiques et pièces jus-
tificatives entièrement inédites. 2 v. 15 »
VICTOR JACQUEMONT
CORRESPONDANCE INÉDITE avec sa
famille, ses amis, 1824-1832, pré-
cédée d'une notice par V. Jacque-
mont neveu, et d'une introduction
de Prosper Mérimée. 2 vol. . . 12 »
E. BEULÉ, de l'Institut
AUGUSTE, SA FAMILLE ET SES AMIS.
2^e édition. 1 vol. 6 »
F. PONSARD
ŒUVRES COMPLÈTES. 2 vol. . . . 15 »
SAINT-MARC GIRARDIN
LAFONTAINE ET LES FABULISTES. 2 v. 15 »
J.-J. AMPÈRE
VOYAGE EN ÉGYPTÉ ET EN NUBIE. 1 v. 7 50
MÉLANGES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE ET
DE LITTÉRATURE. 2 vol. . . . 12 »
M^{me} DU DEFFAND
CORRESPONDANCE COMPLÈTE AVEC LA
DUCHESSE DE CHOISEUL, L'ABBÉ BAR-
THÉLEMY ET M. CRAUFURT. 2^e édit.,
entièrement revue et considéra-
blement augmentée. 3 vol. . . 22 50
PAUL DE SAINT-VICTOR
HOMMES ET DIEUX. 2^e édit. 1 vol. 7 50
ALEXIS DE TOCQUEVILLE
CORRESPONDANCE ET ŒUVRES POS-
THUMES, nouv. édit. (t. 5 et 6 des
Œuvres complètes). 2 vol. . . 12 »
L. DE VIEL-CASTEL
HISTOIRE DE LA RESTAURATION.
tome X. 1 vol. 6 »
DUVERGIER DE HAURANNE
HISTOIRE DU GOUVERNEMENT PARLE-
MENTAIRE EN FRANCE (1814-1848).
Tome VIII. 1 vol. 7 50

Format gr. in-18 à 3 fr. le vol.

- GEORGE SAND** vol.
CADIO. 1
JEAN ZISKA. 1
LE DERNIER AMOUR. 1
OCTAVE FEUILLET
de l'Académie française
M. DE CAMORS. 8^e édition. . . . 1
ALEXANDRE DUMAS FILS
AFFAIRE CLÉMENTEAU. — Mémoire de
l'accusé. 10^e édition. 1
VICTOR HUGO
EN ZÉLANDE. 1
L'AUTEUR DU PÉCHÉ DE MADELEINE
HISTOIRE DE SOUCI. 1
MAXIME DU CAMP
EN HOLLANDE. 1
LA COMTESSE DASH
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE
MONDE. — Code du savoir-vivre. 1
L'AUTEUR DE M. X. ET M^{me} ***
LA PLAGE D'ÉTRETAU. 1
ERNEST FEYDEAU
LA COMTESSE DE CHALIS. 3^e édition. . 1
LE COMTE AGENOR DE GASPARIN
LA LIBERTÉ MORALE. 2
A. DE PONTMARTIN
LES CORBEAUX DU GÉVAUDAN. 2^e édition. 1
X. MARMIER
LES DRAMES DU CŒUR. 1
MARIE ALEXANDRE DUMAS
AU LIT DE MORT. 2^e édition. . . . 1
M^{me} G. DE WITT, NÉE GUIZOT
HISTOIRE DU PEUPLE JUIF, depuis son
retour de la captivité à Babylone
jusqu'à la ruine de Jérusalem. . . 1
DE STENDHAL (H. Beyle)
MÉLANGES D'ART ET DE LITTÉRATURE. . 1
ALEXANDRE DUMAS
HISTOIRE DE MES BÊTES. 2^e édition. 1
LA COMTESSE DE BOIGNE
LA MARÉCHALE D'AUBENGER. . . . 1
L'AUTEUR DES HORIZONS PROCHAINS
A CONSTANTINOPLE. 2^e édition. . . 1
AUGUSTIN THIERRY
LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE et
dix ans d'études historiques. Nou-
velle édition. 1
GÉRARD DE NERVAL
LES ILLUMINÉS. — LES FAUX SAULNIERS. 1
G.-A. SAINTE-BEUVE
de l'Académie française
NOUVEAUX LUNDIS. Tome 9. 1
HENRI HEINE
SATIRES ET PORTRAITS. 1
DE TOUT UN PEU 1

OUVRAGES DIVERS

Format in-8

J.-J. AMPÈRE f. c.
CÉSAR, Scènes historiques. 1 vol. . 7 50
L'HISTOIRE ROMAINE A ROME, avec des plans topographiques de Rome à diverses époques. 2^e édit. 4 vol. 30 »
L'EMPIRE ROMAIN A ROME. 2 vol. . 15 »
MÉLANGES D'HISTOIRE LITTÉRAIRE ET DE LITTÉRATURE. 2 vol. 12 »
PROMENADE EN AMÉRIQUE. — États-Unis, Cuba, Mexique. 3^e édit. 2 v. 12 »
VOYAGE EN ÉGYPTÉ ET EN NUBIE 1 vol. 7 50

MAD. LA DUCH. D'ORLÉANS. 6^e éd. 1 v. 6 »

ALESIA. Étude sur la septième campagne de César en Gaule. Avec 2 cartes (Alise et Alaise). 1 vol. 6 »
LES INSTITUTIONS MILITAIRES DE LA FRANCE. Louvois—Carnot—Saint-Cyr. 1 vol. 6 »

L'ANGLETERRE, études sur le Self-Government. 1 vol. 5 »
J. AUTRAN
LE CYCLOPE, d'après Euripide. 1 vol. 3 »
LE POÈME DES BEAUX JOURS. 1 vol. . 5 »
L. BABAUD-LARIBIÈRE
ÉTUDES HIST. ET ADMINISTR. 2 vol. 12 »
J. BARTHELEMY SAINT-HILAIRE
LÉTTRES SUR L'ÉGYPTÉ. 1 vol. . . . 7 50
L. BAUDENS
Memb. du conseil de santé des armées
LA GUERRE DE CRIMÉE. — Les campements, les abris, les ambulances, les hôpitaux, etc. 1 vol. 6 »
IS. BÉDARRIDE
LES JUIFS EN FRANCE, EN ITALIE ET EN ESPAGNE. 2^e édition, revue et corrigée. 4 vol. 7 50
LA PRINCESSE DE BELGIOJOSO ASIE-MINEURE ET SYRIE. Souvenirs de voyage. 4 vol. 7 50
HIST. DE LA MAISON DE SAVOIE. 1 v. 7 50
E. BÉNAMEZEGH
MORALE JUIVE ET MORALE CHRÉTIENNE. 1 vol. 7 50
E. BEULÉ, de l'Institut
AUGUSTE, SA FAMILLE ET SES AMIS. 2^e édition. 1 vol. 6 »
TIBÈRE ET L'HÉRITAGE D'AUGUSTE. 1 v. 6 »
J.-B. BIOT de l'Acad. des Sc. et de l'Ac. fr.
ÉTUDES SUR L'ASTRONOMIE INDIENNE ET SUR L'ASTRONOMIE CHINOISE. 4 v. 7 50
MÉLANGES SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES. 3 vol. 22 50
CORNELIUS DE BOOM
UNE SOLUT. POLIT. ET SOCIALE. 1 vol. 6 »
FRANÇOIS DE BOURGOING
HISTOIRE DIPLOMATIQUE DE L'EUROPE PENDANT LA RÉVOL. FRANÇAISE. 2 v. 15 »

M.-L. BOUTTEVILLE f. c.
LA MORALE DE L'ÉGLISE ET LA MORALE NATURELLE. 1 vol. 7 50
LE PRINCE A. DE BROGLIE
QUESTIONS DE RELIGION ET D'HISTOIRE. 2 vol. 15 »
A. CALMON
HISTOIRE PARLEMENTAIRE DES FINANCES DE LA RESTAURATION. 1 vol. . 7 50
CAMOIN DE VENCE
MAGISTRATURE FRANÇAISE, son action et son influence sur l'état de la société aux diverses époques. 1 vol. 6 »
AUGUSTE CARLIER
DE L'ESCLAVAGE dans ses rapports avec l'Union américaine. 1 vol. . 6 »
HISTOIRE DU PEUPLE AMÉRICAIN. — États-Unis — et de ses rapports avec les Indiens. 2 vol. 12 »
J. COHEN
LES DÉCIDES. Examen de la Vie de Jésus et des développements de l'Eglise chrétienne dans leurs rapports avec le judaïsme; 2^e édit. revue, corrigée. 4 vol. 6 »
A. DE COSTER
LÉGENDES FLAMANDES. 1 vol. . . . 6 »
J.-J. GOULMANN
RÉMINISCENCES. 2 vol. 40 »
VICTOR COUSIN de l'Acad. française
PHILOSOPHIE DE KANT. 1 vol. . . . 5 »
PHILOSOPHIE ÉCOSAISE. 1 vol. . . . 5 »
A. BEN-BARUCH CRÉHANGE
LES PSAUMES, traduct. nouv. 1 vol. 40 »
J. GRETINEAU-JOLY
LE PAPE CLÉMENT XIV, lettre au Père Theiner. 1 vol. 3 »
LE PRINCE L. CZARTORYSKI
ALEXANDRE 1^{er} ET LE PRINCE CZARTORYSKI. Correspondance particulière et conversations, publiées avec une Introduction. 1 vol. . . 7 50
LE GÉNÉRAL E. DAUMAS
LES CHEVAUX DU SAHARA ET LES MŒURS DU DÉSERT. 1 vol. 7 50
LE GRAND DÉSERT : Itinéraire d'une Caravane du Sahara au pays des Nègres (royaume de Haoussa), suivi d'un Vocabulaire d'histoire naturelle et du code de l'esclavage chez les musulmans, avec une carte colorée. Nouv. édition. 1 vol. . 12 »
MARIA DERAISME
LE THÉÂTRE CHEZ SOI. 1 vol. . . . 6 »
CAMILLE DOUCET
COMÉDIES EN VERS. 2 vol. 12 »
MAXIME DU CAMP
LES CONVICTIIONS. 1 vol. 5 »
A. DU CASSE
DU SOIR AU MATIN. Scènes de la vie militaire. 1 vol. 5 »

M^{me} DU DEFFAND f. c.
CORRESPONDANCE COMPLÈTE AVEC LA
DUCHESSÉ DE CHOISEUL, L'ABBÉ BAR-
THÉLEMY ET M. GRAUFURT. *Nouvelle*
édit., revue et augm. avec introd.
par M. de Saint-Aulaire. 3 v. 22 50

ALEXANDRE DUMAS FILS
AFFAIRE CLÉMENTEAU. — Mémoire de
l'accusé. — 9^e édition. 1 vol. . . 6 »

MARIE ALEXANDRE DUMAS
AU LIT DE MORT. 1 vol. 6 »

DUMONT DE BOSTAQUET
MÉMOIRES INÉDITS, publiés par
Ch. Read et Fr. Waddington. 1 v. 7 50

DUVERGIER DE HAURANNE
HISTOIRE DU GOUVERNEMENT PARLE-
MENTAIRE EN FRANCE. 8 vol. . . 60 »

LE BARON ERNOUF
HIST. DE LA DERNIÈRE CAPITULATION
DE PARIS. Événem. de 1815. 1 vol. 6 »

LE PRINCE EUGÈNE
MÉMOIRES ET CORRESPONDANCE PO-
LITIQUE ET MILITAIRE, publiés
par A. Du Casse. 10 vol. . . . 60 »

J. FERRARI
HISTOIRE DE LA RAISON D'ÉTAT. 1 v. 7 50

GUSTAVE FLAUBERT
SALAMBO. 1 vol. *velin*. 12 »

A. DE FLAUX
SONNETS. 1 vol. 5 »

LE COMTE DE FORBIN
CHARLES BARIMORE. *N. édition*. 1 vol. 3 »

AD. FRANCK de l'Institut
ÉTUDES ORIENTALES. 1 vol. . . . 7 50

**RÉFORMATEURS ET PUBLICISTES DE L'EU-
ROPE. Moyen âge et Renaiss.** 1 vol. 7 50

C. FRÉGIER
LES JUIFS ALGÉRIENS, leur passé, leur
présent, leur avenir, etc. 1 vol. . 8 »

H. GACHARD
DON CARLOS ET PHILIPPE II. 2^e édit.
1 vol. 7 50

G. GANESCO
DIPLOMATIE ET NATIONALITÉ. 1 vol. . 2 »

Cte AGÉNOR DE GASPARIN
L'AMÉRIQUE DEVANT L'EUROPE. 1 vol. 6 »

**UN GRAND PEUPLE QUI SE RELEVÉ,
LES ÉTATS-UNIS EN 1864.** 1 vol. 5 »

P.-A.-F. GÉRARD
HIST. DES FRANCS D'AUSTRASIE. 2 vol. 12 »

G.-G. GERVINUS
Trad. J.-F. Minssen et L. Syouk
INSURRECTION ET RÉGÉNÉRATION DE
LA GRÈCE. 2 vol. 18 »

ÉMILE DE GIRARDIN
LES DROITS DE LA PENSÉE. 1 vol. . . 6 »

FORCE OU RICHESSE. 1 vol. . . . 6 »

PENSÉES ET MAXIMES. 1 vol. . . . 6 »

QUESTIONS DE MON TEMPS. 12 vol. . 72 »

ÉDOUARD GOURDON f. c.
HISTOIRE DU CONGRÈS DE PARIS. 1 vol. 5 »

ERNEST GRANDIDIER
VOYAGE DANS L'AMÉRIQUE DU SUD. 1 v. 5 »

H. GRAETZ
SINAÏ ET GOLGOTHA ou les origines du
judaïsme et du christianisme. 1 vol. 7 50

F. GUIZOT
LA CHINE ET LE JAPON, par Lau-
rence Oliphant. Trad. nouv. 2 v. 12 »

L'ÉGLISE ET LA SOCIÉTÉ CHRÉTIENNES.
4^e édition. 1 vol. 5 »

**HISTOIRE DE LA FONDATION DE LA RÉ-
PUBLIQUE DES PROVINCES-UNIES,**
par J. Lothrop Motley, trad. nou-
velle, précédée d'une grande intro-
duction (*l'Espagne et les Pays-Bas*
aux XVI^e et XIX^e siècles). 4 vol. . 24 »

HISTOIRE PARLEMENTAIRE DE FRANCE.
Recueil complet des discours de
M. Guizot dans les Chambres, de
1819 à 1848, accompagnés de résu-
més historiques et précédés d'une
introduction ; formant le complé-
ment des *Mémoires pour servir à*
l'histoire de mon temps. 5 vol. 37 50

LA JEUNESSE DU PRINCE ALBERT, tra-
duction publiée sous la direction
de M. Guizot. 1 vol. 6 »

**MÉDITATIONS SUR L'ESSENCE DE LA
RELIGION CHRÉTIENNE.** 2^e éd. 1 vol. 6 »

**MÉDITATIONS SUR L'ÉTAT ACTUEL DE
LA RELIGION CHRÉTIENNE.** 1 vol. . 6 »

**MÉDITATIONS SUR LA RELIGION CHRÉ-
TIENNE dans ses rapports avec l'état
actuel des sociétés et des esprits.** 1 v. 6 »

**MÉLANGES BIOGRAPHIQUES ET LITTÉ-
RAIRES.** 1 vol. 7 50

**MÉMOIRES pour servir à l'histoire de
mon temps.** 2^e édition (ouvrage
complet). 8 vol. 60 »

**LE PRINCE ALBERT, son caractère et
ses discours,** traduit par ***, et
précédé d'une préface. 2^e éd. 1 vol. 6 »

WILLIAM PITT ET SON TEMPS, par lord
Stanhope, traduction précédée
d'une introduction. 4 vol. . . . 24 »

LE COMTE D'HAUSSONVILLE
L'ÉGLISE ROMAINE ET LE PREMIER EM-
PIRE. 2 vol. 15 »

HERMINJARD
CORRESPONDANCE DES RÉFORMATEURS
dans les pays de langue française.
2 vol. 20 »

ROBERT HOUDIN
TRICHÉRIES DES GRECS DÉVOILÉES. 1 v. 5 »

ARSÈNE HOUSSAYE
MADEMOISELLE GLÉOPATRE. 7^e éd. 1 v. 6 »

VICTOR HUGO
LA LÉGENDE DES SIÈCLES. 2 vol. . . 15 »

VICTOR JACQUEMONT
CORRESPONDANCE INÉDITE avec sa fa-
mille, ses amis, 1824-1832, précé-
dée d'une notice par V. Jacque-
mont neveu, et d'une introduction
de Pr. Mérimée. 2 vol. 12 »

PAUL JANET f. c.

PHILOSOPHIE DU BONHEUR. 2^e édit. 1 v. 7 50

JULES JANIN

LES GAÏTÉS CHAMPÊTRES. 2 vol. . . . 42 »

LA RELIGIEUSE DE TOULOUSE. 2 vol. 42 »

ALPHONSE JOBEZ

LA FEMME ET L'ENFANT. 1 vol. . . . 5 »

ÉTUDES SUR LA MARINE :

L'escadre de la Méditerranée. —

La Question chinoise. — La Marine à vapeur dans les guerres continen-

tales. 1 vol. 7 50

A. KUENEN — *Trad. A. Pierson*

HISTOIRE CRITIQUE DES LIVRES DE L'ANCIEN TESTAMENT, avec une préface par *Ernest Renan*. 1 vol. . 7 50

LAMARTINE

ANTONIELLA. 1 vol. 6 »

GENEVÈVE. Hist. d'une Servante. 1 vol. . 5 »

NOUVELLES CONFIDENCES. 1 vol. . . . 5 »

TOUSSAINT LOUVERTURE. 1 vol. . . . 5 »

VIE DE CÉSAR. 1 vol. 5 »

CHARLES LAMBERT

L'IMMORTALITÉ SELON LE CHRIST. 1 v. 7 50

LE SYSTÈME DU MONDE MORAL. 1 vol. 7 50

JULES DE LASTEYRIE

HISTOIRE DE LA LIBERTÉ POLITIQUE EN FRANCE. 1^{re} Partie. 1 vol. . 7 50

DE LATENA

ÉTUDE DE L'HOMME. 3^e édit. 1 vol. 7 50

LATOUR SAINT-YBARS

VIE DE NÉRON. 1 vol. 7 50

LÉONCE DE LAVERGNE

LES ASSEMBLÉES PROVINCIALES SOUS LOUIS XVI. 1 vol. 7 50

JULES LE BERQUIER

LA COMMUNE DE PARIS. 1 vol. . . . 3 »

VICTOR LE CLERC ET ERNEST RENAN

HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIV^e SIÈCLE. 2 vol. 46 »

CHARLES LENORMANT

BEAUX-ARTS ET VOYAGES, précédés d'une lettre de *M. Guizot*. 2 vol. 45 »

L. DE LOMÉNIE

BEAUMARCHAIS ET SON TEMPS. Études sur la Société en France au XVIII^e siècle. 2^e édition. 2 vol. 45 »

LORD MACAULAY *Traduct. G. Guizot*

ESSAIS HIST. ET BIOGRAPHIQUES. 2 v. 42 »

— LITTÉRAIRES. 1 vol. 6 »

— POLIT. ET PHILOSOPHIQUES. 1 vol. 6 »

— SUR L'HIST. D'ANGLETERRE. 1 vol. 6 »

JOSEPH DE MAISTRE

CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE (1814-1817), publiée par *A. Blanc*. 2 vol. 45 »

MÉMOIRES POLITIQUES ET CORRESPONDANCE DIPLOMATIQUE, avec explications, etc., par *Albert Blanc*. 1 v. 6 »

LE COMTE DE MARCELLUS f. c.

CHATEAUBRIAND ET SON TEMPS. 1 vol. 7 50

LES GRECS ANCIENS ET LES GRECS MODERNES. Études littér. 1 vol. . 7 50

SOUVENIRS DIPLOMATIQUES. Correspondance intime de *M. de Chateaubriand*. *Nouv. édition*. 1 vol. . 5 »

VINGT JOURS EN SICILE. 1 vol. . . . 5 »

J. MARTIN PASCHOUD

LIBERTÉ, VÉRITÉ, CHARITÉ. 1/2 vol. . 2 »

LE DOCTEUR FÉLIX MAYNARD

SOUVENIRS D'UN ZOUAVE DEVANT SÉBASTOPOL. 2 vol. 15 »

J.-H. MERLE D'AUBIGNÉ

HISTOIRE DE LA RÉFORMATION EN EUROPE AU TEMPS DE CALVIN. 4 vol. 30 »

MÉRY

NAPOLÉON EN ITALIE, Poème. 1 vol. . 5 »

LE COMTE MIOT DE MÉLITO

Ancien ambassadeur, ministre, conseiller d'État et membre de l'Institut
SES MÉMOIRES, publiés par sa famille (1788-1815). 3 vol. 48 »

M^{me} A. MOLINOS-LAFITTE

SOLITUDES. 2^e édition. 1 vol. . . . 5 »

LE COMTE DE MONTALIVET

LE ROI LOUIS-PHILIPPE (liste civile). *Nouv. édit., entièrement revue et consid. augm. de notes, pièces, etc., avec portrait et fac-simile du roi, le plan du château de Neuilly*. 1 v. 6 »

MORTIMER-TERNAUX

HISTOIRE DE LA TERREUR. (1792-1794), d'après des documents authentiques et inédits. 6 vol. 36 »

LE BARON DE NERVO

LES BUDGETS DE LA FRANCE ET DE L'ANGLETERRE. 1 vol. 7 50

LES FINANCES FRANÇAISES SOUS L'ANCIENNE MONARCHIE, LA RÉPUBLIQUE, LE CONSULAT ET L'EMPIRE. 2 vol. 45 »

LES FINANCES FRANÇAISES SOUS LA RESTAURATION. 3 vol. 22 50

MICHEL NICOLAS

DES DOCTRINES RELIGIEUSES DES JUIFS pendant les deux siècles antérieurs à l'ère chrétienne. 2^e édit. 1 vol. . 7 50

ESSAIS DE PHILOSOPHIE ET D'HISTOIRE RELIGIEUSE. 1 vol. 7 50

ÉTUDES CRITIQUES SUR LA BIBLE. Ancien Testament. 1 vol. 7 50

ÉTUDES CRITIQUES SUR LA BIBLE. Nouveau Testament. 1 vol. 7 50

ÉTUDES SUR LES ÉVANGILES APOCRYPHES. 1 vol. 7 50

LE SYMBOLE DES APÔTRES. 1 vol. . . 7 50

CHARLES NISARD

LES GLADIATEURS DE LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES. 2 vol. 45 »

CASIMIR PERIER f. c.

- LES FINANCES DE L'EMPIRE. 1/2 vol. . 4 »
 LES FINANCES ET LA POLITIQUE. 1 vol. 5 »
 LE TRAITE AVEC L'ANGLETERRE.
 2^e édit. rev. et augm. 1/2 vol. . 1 50

GEORGES PERROT

- SOUVENIRS D'UN VOYAGE EN ASIE-MINEURE. 2^e édition. 1 vol. . . 7 50

A. PEYRAT

- HISTOIRE ÉLÉMENTAIRE ET CRITIQUE DE JÉSUS, 3^e édition. 1 vol. . . 7 50

A. PHILIPPE

- ROYER-COLLARD. Sa vie publique, sa vie privée, sa famille. 1 vol. . . 5 »

L'ABBÉ PIERRE

- CONSTANTINOPLE, JÉRUSALEM ET ROME, avec un plan de Jérusalem et une carte des côtes orientales de la Méditerranée. 2 vol. . . . 15 »

F. PONSARD de l'Académie française

- ŒUVRES COMPLÈTES. 2 vol. . . . 15 »

LE COMTE DE PONTÉCOULANT

- SOUVENIRS HISTORIQUES ET PARLEMENTAIRES, extraits de ses papiers et de sa corresp. (1764-1848). 4 vol. 24 »

PRÉVOST-PARADOL

de l'Académie française

- ÉLISABETH ET HENRI IV (1595-1598). 2^e édition. 1 vol. . . . 6 »
 ESSAIS DE POLITIQUE ET DE LITTÉRATURE. 2^e édition. 1 vol. . . 7 50
 NOUVEAUX ESSAIS DE POLITIQUE ET DE LITTÉRATURE. 1 vol. . . . 7 50
 ESSAIS DE POLITIQUE ET DE LITTÉRATURE. 3^e série. 1 vol. . . . 7 50

EDGAR QUINET

- HISTOIRE DE LA CAMPAGNE DE 1815. 2^e édit. 1 vol. avec une carte. . 7 50
 MERLIN L'ENCHANTEUR. 2 vol. . . 15 »

JOSEPH DE RAINNEVILLE

- LA FEMME DANS L'ANTIQUITÉ ET D'APRÈS LA MORALE NATURELLE. 1 vol. 7 50

M^{me} RÉCAMIER

- SOUVENIRS ET CORRESPONDANCE tirés de ses papiers. 3^e édition. 2 vol. 15 »
 COPPET ET WEIMAR — MADAME DE STAEL ET LA GRANDE-DUCHESSE LOUISE. Récits et Correspondances, par l'auteur des *Souvenirs de Madame Récamier*. 1 vol. . . 7 50

CH. DE RÉMUSAT f. c.

de l'Académie française

- POLITIQUE LIBÉRALE, ou Fragments pour servir à la défense de la révolution française. 1 vol. . . . 7 50

ERNEST RENAN

- LES APOTRES. 1 vol. . . . 7 50
 AVERROÈS ET L'AVERRŌISME, essai historique. 2^e édition. 1 vol. . . 7 50
 LE CANTIQUE DES CANTIQUES, traduit de l'hébreu, avec une étude sur le plan, l'âge et le caractère du poème. 2^e édition. 1 vol. . . . 6 »
 LA CHAIRE D'HÉBREU AU COLLÈGE DE FRANCE. 3^e édit. Brochure. . . 1 »
 DE L'ORIGINE DU LANGAGE. 4^e édition. 1 vol. . . . 6 »
 DE LA PART DES PEUPLES SÉMITIQUES DANS L'HISTOIRE DE LA CIVILISATION. 5^e édit. Brochure. . 1 »
 ESSAIS DE MORALE ET DE CRITIQUE. 3^e édition. 1 vol. . . . 7 50
 ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. 6^e édition. 1 vol. . . . 7 50
 HISTOIRE GÉNÉRALE DES LANGUES SÉMITIQUES. 4^e édition revue et augmentée. 1 vol. . . . 12 »
 HISTOIRE LITTÉRAIRE DE LA FRANCE AU XIV^e SIÈCLE. 2 vol. . . . 16 »
 LE LIVRE DE JOB, traduit de l'hébreu, avec une étude sur l'âge et le caractère du poème. 3^e édition. 1 vol. 7 50
 QUESTIONS CONTEMPORAINES. 2^e éd. 1 v. 7 50
 VIE DE JÉSUS. 13^e édition. 1 vol. . . 7 50

D. JOSÉ GUELL Y RENTÉ

- CONSIDÉRATIONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES. 1 vol. . . . 5 »
 PENSÉES CHRÉTIENNES, POLITIQUES ET PHILOSOPHIQUES. 1 vol. . . 5 »

LOUIS REYBAUD de l'Institut

- ÉCONOMISTES MODERNES. 1 vol. . . 7 50
 ÉTUDES SUR LE RÉGIME DES MANUFACTURES. — La soie. 1 vol. . . 7 50
 LE COTON. Son régime, ses problèmes, son influence en Europe. 1 vol. 7 50
 LA LAINE. 3^e série des *Études sur le régime des manufactures*. 1 vol. 7 50

LE COMTE R. R.

- LA JUSTICE ET LA MONARCHIE POPULAIRE. 1^{re} partie : La Guerre d'Orient. 1 vol. . . . 3 »

H. RODRIGUES

- LES ORIGINES DU SERMON DE LA MONTAGNE. 1 vol. . . . 3 »
 LES TROIS FILLES DE LA BIBLE. 1 vol. . . . 6 »
 1^{re} aux Israélites. Brochure. . . 1 »
 2^e aux Israélites. — 3^e aux Chrétiens — 4^e aux Protestants. 1 vol. 5 »
 5^e aux Philosophes. 1 vol. . . . 2 »
 6^e aux Mahométans — 7^e spéciale aux Catholiques. 1 vol. . . . 3 »
 8^e aux Sabiens. Brochure. . . . 1 »

J.-J. ROUSSEAU f. c.
 ŒUVRES ET CORRESPONDANCE INÉDITES, publiées par *M. Streckeisen-Moultou*. 4 vol. 7 50

J.-J. ROUSSEAU, SES AMIS ET SES ENNEMIS. Corresp. publ. par *M. Streckeisen-Moultou*, avec introd. de *M. J. Levallois* et une appréciat. crit. de *M. Sainte-Beuve*. 2 vol. 15 »

LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD
 LETTRES avec pièces justificatives. 2^e édit.; une notice de *M. Sainte-Beuve*. 2 vol. velin, ornés du portrait et d'un autographe. . . . 16 »

SAINT-BEUVE de l'*Acad. française*
 POÉSIES COMPLÈTES — JOSEPH DELORME — LES CONSOLATIONS — PENSÉES D'AOUT. *N. édition*. 2 vol. 40 »

VIE, POÉSIES ET PENSÉES DE JOSEPH DELORME. *Nouv. édition très-augmentée*. 1 vol. 5 »

SAINT-MARC GIRARDIN de l'*Acad. fr.*
 SOUVENIRS ET RÉFLEXIONS POLITIQUES D'UN JOURNALISTE. 1 vol. . . . 7 50

LA FONTAINE ET LES FABULISTES. 2 vol. 15 »

SAINT-RENÉ TAILLANDIER
 ÉTUDES SUR LA RÉVOLUTION EN ALLEMAGNE. 2 vol. 15 »

MAURICE DE SAXE. Étude historique d'après des documents inédits. 4 vol. 7 50

PAUL DE SAINT-VICTOR
 HOMMES ET DIEUX. 2^e édit. 1 vol. . . 7 50

J. SALVADOR
 HISTOIRE DE LA DOMINATION ROMAINE EN JUDÉE ET DE LA RUINE DE JÉRUSALEM. 2 volumes 15 »

HISTOIRE DES INSTITUTIONS DE MOÏSE ET DU PEUPLE HÉBREU. 3^e édition, revue et augmentée. 2 vol. . . 15 »

JÉSUS-CHRIST ET SA DOCTRINE. Histoire de la naissance de l'Eglise et de ses progrès pendant le premier siècle. *Nouv. édit. augment.* 2 v. 15 »

PARIS, ROME, JÉRUSALEM. Question religieuse au XIX^e siècle. 2 vol. . . 15 »

MAURICE SAND
 RAOUL DE LA CHASTRE. 1 vol. . . . 6 »

SANTIAGO ARCOS
 LA PLATA. Étude historique. 1 vol. 10 »

EDMOND SCHERER
 MÉLANGES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. 4 v. 7 50

DE SÉNANCOUR
 RÉVERIES. 3^e édition. 1 vol. . . . 5 »

JAMES SPENCE
 L'UNION AMÉRICAINE. 4 vol. 6 »

A. DE TOCQUEVILLE
 ŒUVRES COMPLÈTES (*nouvelle édition*)
 L'ANCIEN RÉGIME ET LA RÉVOLUTION. 4^e édition. 1 vol. 6 »

DE LA DÉMOCRATIE EN AMÉRIQUE. *Nouvelle édition*. 3 vol. 18 »

ÉTUDES ÉCONOMIQUES, POLITIQUES ET LITTÉRAIRES. 4 vol. 6 »

A. DE TOCQUEVILLE (*Suite*) fr. c.
 MÉLANGES. Fragments historiques et Notes. 1 vol. 6 »

NOUVELLE CORRESPONDANCE, entièrement inédite. 4 vol. 6 »

ŒUVRES POSTHUMES ET CORRESPONDANCE. Introd. de *M. G. de Beaumont* 2 v. 12 »

E. DE VALBEZEN
 LES ANGLAIS ET L'INDE, avec notes, etc. 3^e édition. 1 vol. 7 50

OSCAR DE VALLÉE
 ANTOINE LEMAISTRE ET SES CONTEMPORAINS. 2^e édition. 1 vol. . . 7 50

LE DUC D'ORLÉANS ET LE CHANCELIER D'AGUESSEAU. 1 vol. 7 50

LE DUC DE VALMY
 LE PASSÉ ET L'AVENIR DE L'ARCHITECTURE. 1 vol. 5 »

PAUL VARIN
 EXPÉDITION DE CHINE. 1 vol. 5 »

LE DOCTEUR L. VÉRON
 QUATRE ANS DE RÉGNE. OU EN SOMMES-NOUS? 1 vol. 5 »

LOUIS DE VIEL-CASTEL
 HISTOIRE DE LA RESTAURATION. 14 vol. 66 »

ALFRED DE VIGNY de l'*Acad. franç.*
 ŒUVRES COMPLÈTES (*nouvelle édition*)
 CINQ-MARS. Avec autographes de Richelieu et de Cinq-Mars. 1 vol. . . 5 »

LES DESTINÉES. Poèmes philos. 4 vol. 6 »

POÉSIES COMPLÈTES. 4 vol. 5 »

SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES. 1 vol. 5 »

STELLO. 1 vol. 5 »

THEATRE COMPLET. 1 vol. 5 »

VILLEMAMIN de l'*Académie française*
 LA TRIBUNE MODERNE:
 1^{re} PARTIE. — M. DE CHATEAUBRIAND, sa vie, ses écrits, son influence litt. polit. sur son temps. 1 v. 7 50

2^e PARTIE (*Sous presse*). 1 vol. 7 50

L. VITET de l'*Académie française*
 L'ACADÉMIE ROYALE DE PEINTURE ET DE SCULPTURE. Étude hist. 1 vol. 6 »

LE LOUVRE. Étude historique, revue et augmentée (*Sous pr.*). 1 vol. 6 »

CORNELIS DE WITT
 L'ANGLETERRE POLITIQUE ET RELIGIEUSE (1815-1860). 2 vol. (*S. prés.*) 12 »

HISTOIRE CONSTITUTIONNELLE DE L'ANGLETERRE (1760-1860) par *Thomas Erskine May*, traduite et précédée d'une introduction. 2 vol. 12 »

LE RÉV. CHRISTOPHER WORDSWORTH
 DE L'ÉGLISE ET DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE EN FRANCE. 1 vol. 5 »

BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE ET COLLECTION DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE

Format grand in-18 à 3 francs le volume

EDMOND ABOUT	vol.	ALEX. BARBIER	vol.
LETTRES D'UN BON JEUNE HOMME A SA COUSINE. 2 ^e édition.	4	LETTRES FAMILIÈRES SUR LA LITTÉRATURE.	4
DERNIÈRES LETTRES D'UN BON JEUNE HOMME A SA COUSINE	4	J. BARTHÉLEMY SAINT-HILAIRE	
AMÉDÉE ACHARD		LETTRES SUR L'ÉGYPTÉ. 2 ^e édition.	4
LA CHASSE ROYALE.	2	CH. BATAILLE — E. RASETTI	
LES CHATEAUX EN ESPAGNE.	4	ANTOINE QUÉRARD. Drame de Village.	2
LES PETITS FILS DE LOVELACE	4	CHARLES BAUDELAIRE	
LA ROBE DE NESSUS.	4	NOUVELLES ET VARIÉTÉS LITTÉRAIRES.	1
ALARCON		ŒUVRES COMPLÈTES (<i>édition définitive</i>)	
THÉÂTRE, traduit par <i>Alph. Royer</i>	4	POÉSIES COMPLÈTES, LES FLEURS DU MAL, etc., etc.	1
***		PETITS POÈMES EN PROSE, LES PARADIS ARTIFICIELS.	4
LES ZOUAVES ET LES CHASSEURS A PIED.	4	SALONS ET ÉTUDES D'ART.	4
***		L. BAUDENS	
VARIA. — Morale. — Politique. — Littérature.	5	LA GUERRE DE CRIMÉE. Les Campements, les Abris, les Ambulances, les Hôpitaux, etc. 2 ^e édition	4
***		GUSTAVE DE BEAUMONT	
UN MARI EN VACANCES.	1	L'IRLANDE SOCIALE, POLIT. ET RELIGIEUSE 7 ^e édition, revue et corrigée	2
ALFRED ASSOLLANT		ROGER DE BEAUVOIR	
D'HEURE EN HEURE	4	COLOMBES ET COULEUVRES.	4
GABRIELLE DE CHÉNEVERT.	4	DUELS ET DUELLISTES	4
ALBERT AUBERT		LES MEILLEURS FRUITS DE MON PANIER	4
LES ILLUSIONS DE JEUNESSE DE M. BOUDIN.	4	LA PRINCESSE DE BELGIOJOSO	
XAVIER AUBRYET		ASIE-MINEURE ET SYRIE. — Souvenirs de voyage. <i>Nouvelle édition</i>	4
LA FEMME DE VINGT-CINQ ANS.	1	SCÈNES DE LA VIE TURQUE.	4
LES JUGEMENTS NOUVEAUX	4	NOUV. SCÈNES DE LA VIE TURQUE. (S.p.)	4
L'AUTEUR DE JOHN HALIFAX		GEORGES BELL	
UNE EXCEPTION (a noble life).	1	LES REVANCHES DE L'AMOUR.	4
LA MÉPRISE DE CHRISTINE.	1	VOYAGE EN CHINE	4
L'AUTEUR DE M ^{me} LA DUCHESSE D'ORLÉANS		LE MIS DE BELLOY traducteur	
VIE DE JEANNE D'ARC. 2 ^e édition.	4	THÉÂTRE COMPLET DE TÉRENCE (Trad.)	4
L'AUTEUR DES ÉTUDES SUR LA MARINE		ADOLPHE BELOT	
GUERRE D'AMÉRIQUE. Campagne du Potomac.	4	LE DRAME DE LA RUE DE LA PAIX.	4
L'AUTEUR DU VASTE MONDE		TH. DE BENTZON	
ÉLÉONORE POWLE.	2	LE ROMAN D'UN MUET. 1 vol.	1
J. AUTRAN		HECTOR BERLIOZ	
ÉPÎTRES RUSTIQUES	4	A TRAVERS CHANTS.	4
LABOUEURS ET SOLDATS. 2 ^e édition.	4	LES GROTESQUES DE LA MUSIQUE.	4
LES POÈMES DE LA MER. <i>Nouv. édition</i>	4	LES SOIRÉES DE L'ORCHESTRE. 2 ^e édit.	4
AUGUSTE AVRIL		CH. DE BERNARD	
SALTIMBANQUES ET MARIONNETTES.	1	L'ÉCUEIL.	4
LE C ^{te} CÉSAR BALBO Trad. J. Amigues		LE NŒUD GORDIEN.	4
HISTOIRE D'ITALIE. 2 ^e édition.	2	NOUVELLES ET MÉLANGES.	4
THÉODORE DE BANVILLE		LA PEAD DU LION ET LA CHASSE AUX AMANTS	4
LES PARISIENNES DE PARIS. <i>Nouv. édit.</i>	1	POÉSIES ET THÉÂTRE.	4
CH. BARBARA		EUGÈNE BERTHOUD	
HISTOIRES ÉMOUVANTES	4	UN BAISER MORTEL. 2 ^e édition.	4
J. BARBEY D'AUREVILLY		SECRETS DE FEMME. 2 ^e édition	4
LE CHEVALIER DES TOUCHES	4	CAROLINE BERTON	
LES PROPHÈTES DU PASSÉ	4	LE BONHEUR IMPOSSIBLE	4
		CAMILLE BIAS	
		DIRE ET FAIRE	4

H. BLAZE DE BURY	vol.
LES AMIES DE GÛTHE (<i>Sous presse</i>) . . .	1
LE CHEVALIER DE CHASOT. Mémoires du temps de Frédéric le Grand . . .	1
ÉCRIVAINS MODERNES DE L'ALLEMAGNE	1
ÉPISEDE DE L'HISTOIRE DU HANOVRE. Les Kœnigsmark	1
MEYERBEER ET SON TEMPS.	1
MUSICIENS CONTEMPORAINS	1
INTERMÈDES ET POÈMES.	1
SOUVENIRS ET RÉCITS DES CAMPAGNES D'AUTRICHE.	1

LES BONSHOMMES DE CIRE.	1
HOMMES DU JOUR. 2 ^e édition	1
LES SALONS DE VIENNE ET DE BERLIN. . .	1
LA COMTESSE DE BOIGNE	
LA MARECHALE D'AUBENER	1
UNE PASSION DANS LE GRAND MONDE. 2 ^e éd.	2
J.-B. BORÉDON	
GABRIEL ET FIAMETTA	1
LOUIS BOUILHET	
POÉSIES. Festons et Astragales	1
L'AMIRAL P. BOUVET	
PRÉCIS DE SES CAMPAGNES	1
FÉLIX BOVET	
VOYAGE EN TERRE-SAINTE. 4 ^e édition. . .	1
CHARLES BRAINNE	
BAIGNEUSES ET BOUEURS D'EAU.	1
A. DE BRÉHAT	
BRAS-D'ACIER.	1
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FEMMES. . .	1
LE TESTAMENT DE LA COMTESSE.	1
A. BRIZEUX	
ŒUVRES COMPLÈTES. <i>Édition définitive</i> , précédée d'une étude sur BRIZEUX par St-René Taillandier.	2
LE PRINCE A. DE BROGLIE	
LA DIPLOMATIE ET LE DROIT NOUVEAU. . .	1
ÉTUDES MORALES ET LITTÉRAIRES	1
QUESTIONS DE RELIGION ET D'HIS- TOIRE. 2 ^e édition	2
PAUL GAILLARD	
LES CHASSES EN FRANCE ET EN ANGLE- TERRE. Histoires de sport.	1
AUGUSTE CALLET	
L'ENFER. 2 ^e édition	1
A. CALMON	
WILLIAM PITT. Étude parlementaire et financière.	1
CLÉMENT CARAGUEL	
LES SOIRÉES DE TAVERNY.	1
LOUIS DE CARNÉ	
UN DRAME SOUS LA TERREUR.	1
ÉMILE CARREY	
LES MÉTIS DE LA SAVANE.	1
RÉCITS DE LA KABYLIE	1
JULES DE CÉNAR (DE CARNÉ)	
PÊCHEURS ET PÊCHERESSES.	1
MICHEL CERVANTES	
THÉÂTRE traduit par Alph. Royer.	1
CÉLESTE DE CHABRILLAN	
MISS FEWEL	1
LA SAPHO	1
LES VOLEURS D'OR.	1

CHAMPFLEURY	vol.
CONTES VIEUX ET NOUVEAUX	1
LES DEMOISELLES TOURANGEAU.	1
LES EXCENTRIQUES. 2 ^e édition.	1
LA MASCARADE DE LA VIE PARISIENNE. . .	1
SOUFFRANCES DU PROFESSEUR DELTEIL. . .	1
EUGÈNE CHAPUS	
LES HALTES DE CHASSE. 2 ^e édition. . . .	1
PHILARÈTE CHASLES	
LE VIEUX MEDECIN.	1
VICTOR CHERBULIEZ	
UN CHEVAL DE PHIDIAS.	1
LE PRINCE VITALE	1
EM. CHEVALIER	
LA FILLE DES INDIENS ROUGES.	1
H. DE CLAIRET	
LES AMOURS D'UN GARDE CHAMPÊTRE. . .	1
CHARLES CLÉMENT	
ÉTUDES SUR LES BEAUX-ARTS EN FRANCE. .	1
Mme LOUISE COLET	
LUI. 5 ^e édition	1
ATHANASE COQUEREL FILS	
LES FORÇATS POUR LA FOI.	1
EUGÈNE GORDIER	
LE LIVRE D'ULRICH	1
H. CORNE	
SOUVENIRS D'UN PROSCRIT.	1
CHARLES DE COURCY	
LES HISTOIRES DU CAFÉ DE PARIS.	1
ÉDOUARD COURNAULT	
CONSIDÉRATIONS POLITIQUES.	1
AIMÉ CURNET	
L'AMOUR EN ZIGZAG	1
VICTOR COUSIN	
PHILOSOPHIE DE KANT. 4 ^e édition. . . .	1
PHILOSOPHIE ÉCOSAISE. 4 ^e édition. . . .	1
LA MARQUISE DE CRÉQUY	
SOUVENIRS — De 1710 à 1803 — Nouv. édition entièrement revue et corri- gée, augmentée d'une correspon- dance inédite et authentique de la marquise de Créquy avec sa famille et ses amis	5
CUVILLIER-FLEURY	
de l'Académie française	
ÉTUDES ET PORTRAITS	2
ÉTUDES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES. . .	2
NOUV. ÉTUDES HIST. ET LITTÉRAIRES. . .	1
DERN. ÉTUDES HISTOR. ET LITTÉRAIRES. .	2
HISTORIENS, POÈTES ET ROMANCIERS. . .	2
PORTRAITS POLITIQUES ET RÉVOLU- TIONNAIRES. 2 ^e édition.	2
VOYAGES ET VOYAGEURS. <i>Nouv. édit.</i> . .	1
LA COMTESSE DASH	
LA BOHÈME DU XVII ^e SIÈCLE.	1
LES COMÉDIES DES GENS DU MONDE. . . .	1
COMMENT ON FAIT SON CHEMIN DANS LE MONDE. Code du savoir-vivre.	1
COMMENT TOMBENT LES FEMMES.	1
LA DETTE DE SANG.	1
LES FEMMES A PARIS ET EN PROVINCE. . .	1
MADemoiselle CINQUANTE MILLIONS. . .	1
LE SOUPER DES FANTOMES.	1
LE ROMAN D'UNE HÉRITIÈRE.	1
LES VACANCES D'UNE PARISIENNE.	1
ALPHONSE DAUDET	
LE ROMAN DU CHAPERON ROUGE.	1

ERNEST DAUDET	vol.	MARIE ALEXANDRE DUMAS	vol.
DIPLOMATES ET HOMMES D'ÉTAT CONTEMPORAINS. — Le cardinal Consalvi.	1	AU LIT DE MORT. 2 ^e édit.	1
LES DUPERIES DE L'AMOUR.	1	HENRI DUPIN	1
LE GÉNÉRAL DAUMAS		CINQ COUPS DE SONNETTE.	1
LES CHEVAUX DU SAHARA ET LES MŒURS DU DÉSERT. 4 ^e édition, revue et augmentée, avec des Commentaires par l'émir Abd-el-Kader.	1	CHARLES EDMOND	
L. DAVESIÈS DE PONTÈS		SOUVENIRS D'UN DÉPAYSE.	1
ÉTUDES SUR L'ANGLETERRE.	1	M^{me} ELLIOTT	
ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DES GAULES.	1	MÉMOIRES SUR LA RÉVOLUTION FRANÇAISE, trad. par M. le C ^{te} de Bailton, avec étude de M. Sainte-Beuve et un portr. gravé sur acier. 2 ^e édition.	1
ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE PARIS ANCIEN ET MODERNE.	1	XAVIER EYMA	
ÉTUDES SUR L'ORIENT. 2 ^e édition.	1	LES PEAUX NOIRES.	1
ÉTUDES SUR LA PEINTURE VENITIENNE.	1	ACHILLE EYRAUD	
NOTES SUR LA GRÈCE.	1	VOYAGE A VENUS.	1
DÉCEMBRE-ALONNIER		A.-L.-A. FÉE	
TYPOGRAPHES ET GENS DE LETTRES.	1	L'ESPAGNE A 50 ANS D'INTERVALLE.	1
E.-J. DELÉCLUZE		SOUVENIRS DE LA GUERRE D'ESPAGNE.	1
SOUVENIRS DE SOIXANTE ANNEES.	1	FÉTIS	
LA COMTESSE DELLA ROCCA		LA MUSIQUE DANS LE PASSÉ, DANS LE PRÉSENT ET DANS L'AVENIR (S. pr.).	2
CORRESPONDANCE ENFANTINE. Modèles de lettres pour jeunes filles.	1	FEUILLET DE CONCHES	
CORRESPONDANCE INÉDITE DE LA DUCH. DE BOURGOGNE ET DE LA REINE D'ESPAGNE; publiée avec Introduction.	1	LÉOPOLD ROBERT, sa vie, ses œuvres et sa correspondance. <i>Nouv. édition</i>	1
PAUL DELTUF		OCT. FEUILLET de l'Acad. française	
CONTES ROMANESQUES.	1	BELLAH. 7 ^e édition.	1
FIDÈS.	1	HISTOIRE DE SIBYLLE. 11 ^e édition.	1
RÉCITS DRAMATIQUES.	1	M. DE CAMORS. 8 ^e édition.	1
A. DESBAROLLES		LA PETITE COMTESSE. Le Parc, Onesta.	1
VOYAGE D'UN ARTISTE EN SUISSE A 3 FR. 50 C. PAR JOUR. 3 ^e édition.	1	LE ROMAN D'UN JEUNE HOMME PAUVRE.	1
ÉMILE DESCHANEL		SCÈNES ET COMÉDIES. <i>Nouv. édition.</i>	1
CAUSERIES DE QUINZAINE.	1	SCÈNES ET PROVERBES. <i>Nouv. édit.</i>	1
CHRISTOPHE COLOMB ET VASCO DE GAMA. 2 ^e édition.	1	PAUL FÉVAL	
DESSERTTEAUX traducteur		QUATRE FEMMES ET UN HOMME. 3 ^e édit.	1
ROLAND FURIEUX, de l'Arioste.	1	ERNEST FEYDEAU	
PASCAL DORÉ		ALGER. Étude. 2 ^e édition.	1
LE ROMAN DE DEUX JEUNES FILLES.	1	LA COMTESSE DE CHALIS. 3 ^e édition.	1
MAXIME DU CAMP		UN DÉBUT A L'OPÉRA. 3 ^e édition.	1
LES BUVEURS DE CENDRES.	1	DU LUXE, DES FEMMES, DES MŒURS, DE LA LITTÉRATURE ET DE LA VERTU.	1
EN HOLLANDE. <i>Nouv. édition.</i>	1	LE MARI DE LA DANSEUSE. 3 ^e édition.	1
EXPÉDITION DE SICILE. Souvenirs.	1	MONSIEUR DE SAINT-BERTRAND. 3 ^e édit.	1
LES FORCES PERDUES.	1	LE ROMAN D'UNE JEUNE MARIÉE. 3 ^e édit.	1
MÉMOIRES D'UN SUICIDÉ.	1	LE SECRET DU BONHEUR. 2 ^e édition.	2
J.-A. DUCONDUT		LOUIS FIGUIER	
ESSAI DE RHYTHMIQUE FRANÇAISE.	1	LES EAUX DE PARIS. 2 ^e édition.	1
E. DUFOUR		P.-A. FIORENTINO	
LES GRIMPEURS DES ALPES (Peaks, Passes and Glaciers). Trad. de l'anglais.	1	COMÉDIES ET COMÉDIENS.	2
ALEXANDRE DUMAS		GUSTAVE FLAUBERT	
LES GARIBALDIENS.	1	MADAME BOVARY. <i>Nouv. édit. revue.</i>	1
HISTOIRE DE MES BÊTES.	1	SALAMMBO. 5 ^e édition.	1
PARISIENS ET PROVINCIAUX.	1	EUGÈNE FORCADE	
SOUVENIRS DRAMATIQUES.	2	ÉTUDES HISTORIQUES.	1
THÉÂTRE COMPLET.	14	HIST. DES CAUSES DE LA GUERRE D'ORIENT.	1
ALEXANDRE DUMAS FILS		MARC FOURNIER	
AFFAIRE CLÉMENTEAU. Mémoire de l'accusé. 10 ^e édition.	1	LE MONDE ET LA COMÉDIE (<i>Sous presse</i>).	1
ANTONINE.	1	VICTOR FRANCONI	
CONTES ET NOUVELLES.	1	LE CAVALIER, Cours d'équitation pratique. 2 ^e édit. revue et augm.	1
LA DAME AUX CAMÉLIAS.	1	L'ÉCUYER. Cours d'équitation pratique.	1
LA VIE A VINGT ANS.	1	ARNOULD FRÉMY	
		LES GENS MAL ÉLEVÉS.	1
		LES MŒURS DE NOTRE TEMPS.	1

EUGÈNE FROMENTIN		vol.
UNE ANNÉE DANS LE SAHÈL. 2 ^e édition.	1	
UN ÉTÉ DANS LE SAHARA. 2 ^e édition.	1	
LÉOPOLD DE GAILLARD		
QUESTIONS ITALIENNES.	1	
N. GALLOIS		
LES ARMÉES FRANÇAISES EN ITALIE.	1	
GALOPPE D'ONQUAIRE		
LE SPECTACLE AU COIN DU FEU.	1	
LE C ^{te} AGÉNOR DE GASPARI		
LE BONHEUR. 3 ^e édition.	1	
LA FAMILLE, ses devoirs, ses joies et ses douleurs. 5 ^e édition.	2	
UN GRAND PEUPLE QUI SE RELÈVE. Les États-Unis en 1861. 2 ^e édition.	1	
LA LIBERTÉ MORALE.	2	

BANDE DU JURA.—Premier voyage, 2 ^e éd.	1	
— Chez les Allemands—Chez nous.	1	
— A Florence.	1	
AU BORD DE LA MER. 2 ^e édition.	1	
CAMILLE. 2 ^e édition.	1	
A CONSTANTINOPLE. 2 ^e édition.	1	
LES HORIZONS CÉLESTES. 7 ^e édition.	1	
LES HORIZONS PROCHAINS. 6 ^e édition.	1	
JOURNAL D'UN VOYAGE AU LEVANT. 2 ^e édition.	3	
LES PROUESSES DE LA BANDE DU JURA, 2 ^e éd.	1	
LES TRISTESSES HUMAINES. 4 ^e édition.	1	
VESPER. 4 ^e édition.	1	
THÉOPHILE GAUTIER		
LA BELLE JENNY.	1	
CONSTANTINOPLE.	1	
LES GROTESQUES.	1	
LOIN DE PARIS.	1	
LA PEAU DE TIGRE.	1	
QUAND ON VOYAGE.	1	
JULES GÉRARD <i>le Tueur de lions</i>		
VOYAGES ET CHASSES DANS L'HIMALAYA.	1	
GÉRARD DE NERVAL (ŒUVRES COMPLÈTES)		
LES DEUX FAUST DE GOETHE, suivis d'un choix de poésies allemandes (traduction).	1	
LES ILLUMINÉS. — Les Faux saulniers.	1	
LE RÊVE ET LA VIE. — LES FILLES DU FEU. — LA BOHÈME GALANTE.	1	
VOYAGE EN ORIENT. Nouvelle édition seule complète.	2	
M ^{me} EMILE DE GIRARDIN		
M. LE MARQUIS DE PONTANGES.	1	
NOUVELLES.	1	
AIMÉ GIRON		
LES AMOURS ÉTRANGERS.	1	
TROIS JEUNES FILLES.	1	
EDMOND ET JULES DE GONCOURT		
SŒUR PHILONÈNE.	1	
ÉDOUARD GOURDON		
NAUFRAGE AU PORT.	1	
LÉON GOZLAN		
BALZAC CHEZ LUI. 2 ^e édition.	1	
BALZAC EN PANTOUFLES. 3 ^e édition.	1	
CHATEAUX DE FRANCE.	2	
LE DRAGON ROUGE.	1	
ÉMOTIONS DE POLYDORE MARASQUIN.	1	
HISTOIRE DE CENT TRENTE FEMMES.	1	
HISTOIRE D'UN DIAMANT. 2 ^e édition.	1	
LE MÉDECIN DU PECQ.	1	
LÉON GOZLAN (suite)		vol.
LES NUITS DU PÈRE LACHAISE.	1	
LE PLUS BEAU RÊVE D'UN MILLIONNAIRE.	1	
CARLO GOZZI		
THÉÂTRE FIABESQUE, trad. par A. Royer.	1	
M ^{me} MANOEL DE GRANDFORT		
L'AMOUR AUX CHAMPS.	1	
RYNO. 3 ^e édition.	1	
GRANIER DE CASSAGNAC		
DANAË.	1	
GRÉGOROVIOUS Trad. de F. Sabatier		
LES TOMBEAUX DES PAPES ROMAINS, avec introduction de J.-J. Ampère.	1	
F. DE GROISEILLIEZ		
LES COSAQUES DE LA BOURSE.	1	
HIST. DE LA CHÛTE DE LOUIS-PHILIPPE.	1	
AD. GUÉROULT		
ÉTUDES DE POLITIQUE ET DE PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.	1	
AMÉDÉE GUILLEMIN		
LES MONDES. CAUSERIES ASTRONOMIQUES. 3 ^e édition.	1	
M. GUIZOT		
TROIS GÉNÉRATIONS — 1789-1814-1848. 3 ^e édition.	1	
LE C ^{te} GUY DE CHARNACÉ		
ÉTUDES D'ÉCONOMIE RURALE.	1	
F. HALÉVY		
SOUVENIRS ET PORTRAITS.	1	
DERNIERS SOUVENIRS ET PORTRAITS.	1	
IDA HAHN-HAHN Trad. Am. Pichot		
LA COMTESSE FAUSTINE.	1	
B. HAURÉAU		
SINGULARITÉS HISTOR. ET LITTÉRAIRES.	1	
LE C ^{te} D'HAUSSONVILLE		
HIST. DE LA POLIT. EXTÉRIEURE DU GOUVERN. FRANÇAIS (1830-1848). Nouv. éd.	2	
HISTOIRE DE LA RÉUNION DE LA LORRAINE A LA FRANCE. 2 ^e édition.	4.	

MARGUERITE DE VALOIS. (Sous presse).	1	
ROBERT EMMET. 2 ^e édition.	1	
SOUVENIRS D'UNE DEMOISE. D'HONNEUR DE LA DUCH. DE BOURGOGNE. 2 ^e éd.	1	
HENRI HEINE (ŒUVRES COMPLÈTES)		
ALLEMANDS ET FRANÇAIS.	1	
CORRESPONDANCE INÉDITE, avec une introduction et des notes.	2	
DE L'ALLEMAGNE. Nouvelle édition.	2	
DE L'ANGLETERRE.	1	
DE LA FRANCE. Nouvelle édition.	1	
DE TOUT UN PEU.	1	
DRAMES ET FANTAISIES.	1	
LUTÈCE. 5 ^e édition.	1	
POÈMES ET LEGENDES. Nouv. édition.	1	
REISEBILDER, tableaux de voyage. Nouv. éd. avec une étude sur Henri Heine, par Th. Gautier, avec portrait.	2	
SATIRES ET PORTRAITS.	1	
CAMILLE HENRY		
UNE NOUVELLE MADELEINE.	1	
LE ROMAN D'UNE FEMME LAIDE. 2 ^e éd.	1	
LE ROMAN D'UNE JOLIE FEMME. (sous pr.).	1	

HOFFMANN. Trad. Champfleury vol. 1
 CONTES POSTHUMES. 1
LA REINE HORTENSE
 LA REINE HORTENSE EN ITALIE, EN FRANCE
 ET EN ANGLETERRE. 1
ROBERT HOUDIN
 CONFIDENCES D'UN PRESTIDIGITATEUR. 2
ARSÈNE HOUSSAYE
 AVENTURES GALANTES DE MARGOT. 1
 BLANCHE ET MARGUERITE. 1
 LES FEMMES DU DIABLE. 1
 MADemoiselle MARIANI, histoire pari-
 sienne. 6^e édition. 1
 LA PÉCHERESSE. *Nouv. édition* 1
F. HUET
 RÉVOLUTION RELIGIEUSE AU XIX^e SIÈCLE. 1
CHARLES HUGO
 LA BOHÈME DORÉE. 2
 LE COCHON DE SAINT ANTOINE. 1
 UNE FAMILLE TRAGIQUE. 1
VICTOR HUGO
 EN ZÉLANDE. 1
UN INCONNU
 MONSIEUR X... ET MADAME ***. 1
 LA PLAGE D'ÉTRETAT. 1
WASHINGTON IRVING. Trad. Th. Lefebvre
 AU BORD DE LA TAMISE. Contes, Récits
 et Légendes. 2^e édition 1
ALFRED JACOBS
 L'OcéANIK NOUVELLE. 1
VICTOR JACQUEMONT
 CORRESPONDANCE AVEC SA FAMILLE ET
 SES AMIS pendant son voyage dans
 l'Inde (1828-1832). *Nouv. édition*
*revue et augmentée, la seule com-
 plète.* 2
PAUL JANET
 LA FAMILLE. LEÇONS DE PHILOSOPHIE
 MORALE. 6^e édition 1
JULES JANIN
 BARNAVE. *Nouvelle édition* 1
 LE CHEMIN DE TRAVERSE. 1
 UN CŒUR POUR DEUX AMOURS. 1
 LES CONTES DU CHALET. 2^e édition. 1
 CONTES FANTAST. ET CONTES LITTÉR. . 1
 HIST. DE LA LITTÉRATURE DRAMATIQUE. 6
AUGUSTE JOLTROIS
 LES COUPS DE PIED DE L'ÂNE. 2^e édition. 1
LOUIS JOURDAN
 LES FEMMES DEVANT L'ÉCHAFAUD. 2^e éd. 1
ARMAND JUSSÉLAIN
 UN DÉPORTÉ A CAYENNE 1
MIECISLAS KAMIENSKI tué à Magenta
 SOUVENIRS 1
KARL-DES-MONTS
 LES LÉGENDES DES PYRÉNÉES. 4^e édit. 1
ALPHONSE KARR
 AGATHE ET CÉCILE. 1
 DE LOIN ET DE PRÈS. 2^e édition. 1
 EN FUMANT. 3^e édition. 1
 LETTRES ÉCRITES DE MON JARDIN. 1
 LE ROI DES ILES CANARIES. (*Sous presse*). 1
 SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE. 1
 SUR LA PLAGE. 2^e édition. 1
LA BRUYÈRE
 LES CARACTÈRES. *Nouvelle édition,*
commentée par A. Destailleur. 2

G. DE LA LANDELLE vol. 1
 UNE HAINE A BORD. 1
LAMARTINE
 LES CONFIDENCES. *Nouvelle édition.* 1
 GENEVIÈVE. Hist. d'une Servante. 2^e éd. 1
 NOUVELLES CONFIDENCES. 2^e édition. 1
 TOUSSAINT LOUVERTURE. 3^e édition. 1
LE PRINCE DE LA MOSKOWA
 SOUVENIRS ET RÉCITS. 1
LANFREY
 LES LETTRES D'ÉVERARD. 1
THÉODORE DE LANGEAC
 LES AVENTURES D'UN SULTAN 1
VICTOR DE LAPRADE de l'Acad. franç.
 POÈMES ÉVANGÉLIQUES. 3^e édition. 1
 PSYCHÉ. Odes et Poèmes. *Nouv. édit.* 1
 LES SYMPHONIES. IDYLLES HÉROÏQUES. 1
WILLIAM DE LA RIVE
 LA MARQUISE DE CLÉROL. 1
FERDINAND DE LASTEYRIE
 LES TRAVAUX DE PARIS. Examen crit. 1
DE LATENA
 ÉTUDE DE L'HONNEUR. 4^e édition aug. 2
ÉMILE DE LATHEULADE
 DE LA DIGNITÉ HUMAINE. 1
ANTOINE DE LATOUR
 LA BAIE DE CADIX. 1
 L'ESPAGNE RELIGIEUSE ET LITTÉRAIRE. 1
 ÉTUDES LITTÉR. SUR L'ESPAGNE CONTEMP. 1
 ÉTUDES SUR L'ESPAGNE. 2
 LES SAYNÈTES DE RAMON DE LA CRUZ. 1
 TOLEDE ET LES BORDS DU TAGE. 1
CHARLES DE LA VARENNE
 VICTOR-EMMANUEL II ET LE PIÉMONT. 1
CH. LAVOLLÉE
 LA CHINE CONTEMPORAINE. 1
JULES LEGOMTE
 VOYAGES GA ET LA. 1
A. LEFEVRE-PONTALIS
 LES LOIS ET LES MŒURS ÉLECTORALES
 EN FRANCE ET EN ANGLETERRE. 1
ERNEST LEGOUVÉ de l'Acad. franç.
 LECTURES A L'ACADÉMIE. 1
JOHN LEMOINNE
 ÉTUDES CRITIQUES ET BIOGRAPHIQUES. 1
 NOUV. ÉTUDES CRIT. ET BIOGRAPHIQUES. 1
FRANÇOIS LENORMANT
 LA GRÈCE ET LES ILES IONIENNES. 1
LÉOUZON LE DUC
 L'EMPEREUR ALEXANDRE II, souvenirs
 personnels. 2^e édition. 1
JULES LEVALLOIS
 LA PIÉTÉ AU XIX^e SIÈCLE. 1
G. LEVAVASSEUR
 ÉTUDES D'APRÈS NATURE. 1
CH. LIADIÈRES
 ŒUVRES DRAMATIQUES ET LÉGENDES. 1
 SOUV. HISTOR. ET PARLEMENTAIRES. 1
FRANZ LISZT
 DES BOHÉMIENS ET DE LEUR MUSIQUE. 1

LE VICOMTE DE LUDRE	vol.
DIX ANNÉES DE LA COUR DE GEORGE II.	1
CHARLES MAGNIN	
HISTOIRE DES MARIONNETTES EN EUROPE, depuis l'antiquité. 2 ^e édition.	1
FÉLICIEN MALLEFILLE	
LE COLLIER. Contes et Nouvelles.	1
HECTOR MALOT	
LES AMOURS DE JACQUES	1
LES VICTIMES D'AMOUR. Les Amants	1
2 ^e édition.	1
LES VICTIMES D'AMOUR. Les Epoux.	1
— — Les Enfants.	1
LA VIE MODERNE EN ANGLETERRE.	1
EUG. MANUEL	
PAGES INTIMES, poésies.	1
AUGUSTE MAQUET	
LES VERTES FEUILLES.	1
MARC-BAYEUX	
LA PREMIÈRE ÉTAPE.	1
LE COMTE DE MARCELLUS	
CHANTS POPULAIRES DE LA GRÈCE MODERNE, réunis, classés et traduits.	1
X. MARMIER	
EN CHEMIN DE FER.	1
LES DRAMES DU CŒUR	1
CH. DE MAZADE	
DEUX FEMMES DE LA RÉVOLUTION	1
L'ITALIE ET LES ITALIENS	1
L'ITALIE MODERNE.	1
LA POLOGNE CONTEMPORAINE.	1
E. DU MÉRAC	
PLACIDE DE JAVERNY.	1
PROSPER MÉRIMÉE de l'Acad. franç.	
LES COSAQUES D'AUTREFOIS. 2 ^e édition	1
LES DEUX HÉRITAGES.	1
ÉPISODE DE L'HISTOIRE DE RUSSIE	1
ÉTUDES SUR L'HISTOIRE ROMAINE.	1
MÉLANGES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	1
NOUVELLES. Carmen — Arsène Guillot — — L'abbé Aubain, etc. 4 ^e édition.	1
MÉRY	
LES AMOURS DES BORDS DU RHIN.	1
UN CRIME INCONNU.	1
LES JOURNÉES DE TITUS	1
MONSIEUR AUGUSTE. 2 ^e édition.	1
LES MYSTÈRES D'UN CHATEAU.	1
LES NUITS ANGLAISES.	1
LES NUITS ESPAGNOLES.	1
LES NUITS ITALIENNES	1
LES NUITS D'ORIENT	1
LES NUITS PARISIENNES.	1
LE PARADIS TERRESTRE.	1
POÉSIES INTIMES.	1

MÉRY (Suite)	vol.
THÉÂTRE DE SALON. 2 ^e édition.	1
NOUVEAU THÉÂTRE DE SALON.	1
TRAFALGAR.	1
LES UNS ET LES AUTRES.	1
URSULE. 2 ^e édition.	1
LA VÉNUS D'ARLES.	1
LA VIE FANTASTIQUE.	1
PAUL MEURICE	
SCÈNES DU FOYER. LA FAMILLE AUBRY.	1
ÉDOUARD MEYER	
CONTES DE LA MER BALTIQUE.	1
FRANCISQUE MICHEL	
DU PASSÉ ET DE L'AVENIR DES HARAS	1
MIE D'AGHONNE	
BONJOUR ET BONSOIR.	1
C^{SSO} DE MIRABEAU—V^{te} DE GRENVILLE	
HISTOIRE DE DEUX HÉRITIÈRES.	1
L'ABBÉ TH. MITRAUD	
DE LA NATURE DES SOCIÉTÉS HUMAINES.	1
CÉLESTE MOGADOR	
MÉMOIRES COMPLETS	1
PAUL DE MOLÈNES	
L'AMANT ET L'ENFANT.	1
AVENTURES DU TEMPS PASSÉ.	1
LE BONHEUR DES MAIGES.	1
CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS.	1
LES COMMENTAIRES D'UN SOLDAT.	1
LA FOLIE DE L'ÉPÉE.	1
HISTOIRES SENTIMENTALES ET MILITAIRES.	1
CHARLES MONSELET	
LES ANNÉES DE GAITÉ. (Sous presse).	1
L'ARGENT MAUDIT. 2 ^e édition.	1
LES FEMMES QUI FONT DES SCÈNES.	1
LA FIN DE L'ORGIE	1
LA FRANC-MACONNERIE DES FEMMES.	1
FRANÇOIS SOLEIL	1
LES GALANTRIES DU XVIII ^e SIÈCLE.	1
M. LE DUC S'AMUSE.	1
LES ORIGINAUX DU SIÈCLE DERNIER.	1
LE C^{te} DE MONTALIVET anc. ministre	
RIEN. — Dix-huit années du gouvernement parlementaire. 2 ^e édition.	1
FRÉDÉRIC MORIN	
LES IDÉES DU TEMPS PRÉSENT.	1
HENRY MURGER	
LES BUVEURS D'EAU	1
NUITS D'HIVER, Poésies compl. 3 ^e édit.	1
SCÈNES DE CAMPAGNE	1
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE.	1
A. DE MUSSET, DE BALZAC, G. SAND	
PARIS ET LES PARISIENS.	1
PAUL DE MUSSET	
UN MAÎTRE INCONNU.	1

NADAR		vol.	A. PEYRAT		vol.
LA ROBE DE DÉJANIRE. 2 ^e édition.	1		ÉTUDES HISTORIQUES ET RELIGIEUSES.	1	
LA COMTESSE NATHALIE			HISTOIRE ET RELIGION.	1	
LA VILLA GALIETTA.	1		LA RÉVOLUTION.	1	
CHARLES NISARD			LAURENT PICHAT		
MÉMOIRES ET CORRESPONDANCES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES, INÉDITS.	1		CARTES SUR TABLE. Nouvelles.	1	
D. NISARD de l'Acad. française			LA SIBYLLE.	1	
ÉTUDES DE CRITIQUE LITTÉRAIRE.	1		AMÉDÉE PICHOT		
ÉTUDES SUR LA RENAISSANCE. 2 ^e édition	1		LA BELLE REBECCA.	1	
MÉLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRAT.	1		SIR CHARLES BELL.	1	
NOUV. ÉTUDES D'HIST. ET DE LITTÉRAT.	1		BENJAMIN PIFFTEAU		
SOUVENIRS DE VOYAGE. 2 ^e édition.	1		DEUX ROUTES DE LA VIE.	1	
CHARLES NODIER traducteur			GUSTAVE PLANCHÉ		
LE VICAIRE DE WAKEFIELD.	1		ÉTUDES SUR L'ÉCOLE FRANÇAISE.	2	
LE VICOMTE DE NOÉ			ÉTUDES SUR LES ARTS.	1	
BACHI-BOZOUCKS ET CHASSEURS D'AFR.	1		ÉDOUARD PLOUVIER		
JULES NORIAC			LA BELLE AUX CHEVEUX BLEUS. 2 ^e édit.	1	
LE CAPITAINE SAUVAGE.	1		EDGAR POE Trad. Gh. Baudelaire		
LES GENS DE PARIS.	1		EUREKA.	1	
JOURNAL D'UN FLANEUR.	1		HISTOIRES GROTESQUES ET SÉRIEUSES.	1	
MADemoiselle POUCKET. 2 ^e édition.	1		F. PONSARD de l'Acad. française		
MAXIME OGET			ÉTUDES ANTIQUES.	1	
COMTESSE ET VIERGE FOLLE.	1		P. P.		
LAURENCE OLIPHANT			L'OFFICIER PAUVRE.	1	
VOYAGE PITTORESQUE D'UN ANGLAIS EN RUSSIE.	1		UNE SŒUR.	1	
ÉDOUARD OURLIAC (ŒUVRES COMPLÈTES)			A. DE PONTMARTIN		
LES CONFESSIONS DE NAZARILLE.	1		CAUSERIES LITTÉRAIRES. Nouv. édition.	1	
LES CONTES DE LA FAMILLE.	1		NOUV. CAUSERIES LITTÉRAIRES. 2 ^e édit.	1	
CONTES SCEPTIQUES ET PHILOSOPHIQUES.	1		DERNIÈRES CAUSERIES LITTÉRAIRES. 2 ^e éd.	1	
FANTAISIES.	1		CAUSERIES DU SAMEDI. 2 ^e série des	1	
LA MARQUISE DE MONTMIRAIL.	1		Causeries Littéraires. Nouv. édition.	1	
NOUVEAUX CONTES DU BOGAGE.	1		NOUVELLES CAUSERIES DU SAMEDI. 2 ^e éd.	1	
NOUVELLES.	1		DERNIÈRES CAUSERIES DU SAMEDI.	1	
LES PORTRAITS DE FAMILLE.	1		LES CORBEAUX DU GÉVAUDAN. 2 ^e édit.	1	
PROVERBES ET SCÈNES BOURGEOISES.	1		ENTRE CHIEN ET LOUP. 2 ^e édition.	1	
SUZANNE.	1		LE FOND DE LA COUPE.	1	
THÉÂTRE DU SEIGNEUR CROQUIGNOLE.	1		LES JEUDIS DE M ^{me} CHARBONNEAU.	1	
ALPHONSE PAGÈS			LES SEMAINES LITTÉRAIRES.	1	
BALZAC MORALISTE ou Pensées de Balzac			NOUVELLES SEMAINES LITTÉRAIRES.	1	
extraites de son œuvre, classées et			DERNIÈRES SEMAINES LITTÉRAIRES.	1	
prises en regard de celles de La Rochefoucauld, Pascal, La Bruyère			NOUVEAUX SAMEDIS.	5	
et Vauvenargues.	1		EUGÈNE POUJADE		
ÉDOUARD PAILLÉRON			LE LIBAN ET LA SYRIE. 2 ^e édition.	1	
LES PARASITES.	1		PRÉVOST-PARADOL		
THÉOD. PARMENTIER			de l'Académie française		
DESCRIPTION TOPOGRAPHIQUE ET STRATÉGIQUE DU THÉÂTRE DE LA GUERRE TURCO-RUSSE. Trad. de l'allemand, avec une carte topographique.	1		ÉLISABETH ET HENRI IV (1595-1598). 3 ^e éd.	1	
TH. PAVIE			ESSAIS DE POLITIQUE ET DE LITTÉRATURE. 2 ^e édition.	3	
RÉCITS DE TERRE ET DE MER.	1		QUELQUES PAGES D'HISTOIRE CONTEMPORAINE. Lettres politiques.	4	
SCÈNES ET RÉCITS DES PAYS D'OUTRE-MER	1		CHARLES RABOU		
***			LA GRANDE ARMÉE.	2	
FLAMEN.	1		MAX RADIGUET		
HISTOIRE DE SOUCI.	1		A TRAVERS LA BRETAGNE.	1	
LE PÊCHÉ DE MADELEINE. 3 ^e édition.	1		SOUVENIRS DE L'AMÉRIQUE ESPAGNOLE.	1	
PAUL PERRET			RAMON DE LA CRUZ		
LA BAGUE D'ARGENT.	1		SAYNETES, tr. de l'esp. par A. de Latour.	1	
LE CHATEAU DE LA FOLIE.	1		LOUIS RATISBONNE		
LES ROUERIES DE COLOMBE.	1		ALFRED DE VIGNY. Journal d'un poète.	1	
LÉONCE DE PESQUIDOUX			L'ENFER DE DANTE, traduction en vers, texte en regard. 3 ^e édition.	2	
L'ÉCOLE ANGLAISE. — 1672-1851 —	1		IMPRESSIONS LITTÉRAIRES.	1	
VOYAGE ARTISTIQUE EN FRANCE.	1		MORTS ET VIVANTS.	1	
			LE PARADIS DE DANTE. Nouv. édition.	1	
			LE PURGATOIRE DE DANTE. Nouv. éd.	1	

JEAN REBOUL <i>de Nîmes</i> vol.	
LETTRES avec introd. de <i>M. Poujoulat</i> .	1
PAUL DE RÉMUSAT	
LES SCIENCES NATURELLES. Etudes sur leur histoire et sur leurs progrès.	1
ERNEST RENAN	
ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. 7 ^e édit.	1
D. JOSÉ GUELL Y RENTÉ	
LÉGENDES AMÉRICAINES.	1
LÉGENDES D'UNE ÂME TRISTE.	1
LÉGENDES DE MONTSERRAT.	1
TRADITIONS AMÉRICAINES.	1
LA VIERGE DES LYS — PETITE-FILLE DE ROI	1
RODOLPHE REY	
HIST. DE LA RENAISSANCE POL. DE L'ITALIE.	1
LOUIS REYBAUD	
LA COMTESSE DE MAULÉON.	1
LES ÉCOLES EN FRANCE ET EN ANGLETERRE.	1
JÉRÔME PATUROT à la recherche de la meilleure des républiques.	2
MARINES ET VOYAGES.	1
MŒURS ET PORTRAITS DU TEMPS.	2
NOUVELLES.	1
ROMANS.	1
SCÈNES DE LA VIE MODERNE.	1
LA VIE A REBOURS.	1
LA VIE DE CORSAIRE.	1
LA VIE DE L'EMPLOYÉ.	1
CHARLES REYNAUD	
ÉPÎTRES, CONTES ET PASTORALES.	1
ŒUVRES INÉDITES.	1
HENRI RIVIÈRE	
LE CACIQUE. Journal d'un marin.	1
LA MAIN COUPÉE.	1
LES MÉPRISES DU CŒUR.	1
LE MEURTRE D'ALBERTINE RENOUF.	1
LA POSSEDÉE.	1
EDMOND ROCHE	
POÉSIES POSTHUMES. Notice de <i>V. Sardou</i> , et eaux-fortes.	1
AMÉDÉE ROLLAND	
LES FILS DE TANTALE.	1
LA FOIRE AUX MARIAGES. 2 ^e édition.	1
LES MARIONNETTES DE L'AMOUR. (S. pr.).	1
VICTORINE ROSTAND	
UNE BONNE ÉTOILE.	1
AU BORD DE LA SAÔNE.	1
LES SARRASINS AU VII ^e SIÈCLE. — L'Épée et le soc au XVI ^e siècle.	1
LE DOCT^r FÉLIX ROUBAUD	
LES EAUX MINÉRALES DE LA FRANCE, guide du médecin pratic. et du malade.	1
POUGUES, ses eaux minérales, ses environs.	1
JEAN ROUSSEAU	
LES COUPS D'ÉPÉE DANS L'EAU.	1
PARIS DANSANT. 2 ^e édition.	1
ÉMILE RUBEN	
CE QUE CÔÛTE UNE RÉPUTATION.	1
LE MARÉCHAL DE SAINT-ARNAUD	
LETTRES (1832-1854), 3 ^e édition, avec une notice de <i>M. Sainte-Beuve</i> .	2

SAINTE-BEUVE <i>de l'Acad. fr.</i> vol.	
NOUVEAUX LUNDIS.	9
SAINT-GERMAIN LEDUC	
UN MARI.	1
SAINT-SIMON	
DOCTRINE SAINT-SIMONNIENNE.	1
GEORGE SAND	
ANDRÉ.	1
ANTONIA.	1
CADIO.	1
LA CONFESSION D'UNE JEUNE FILLE.	2
CONSTANCE VERRIER.	1
LE DERNIER AMOUR.	1
LA DERNIÈRE ALDINI.	1
ELLE ET LUI.	1
LA FAMILLE DE GERMANDRE.	1
FRANÇOIS LE CHAMPI.	1
UN HIVER A MAJORQUE — SPIRIDION	1
INDIANA.	1
JACQUES.	1
JEAN DE LA ROCHE.	1
JEAN ZYSKA — GABRIEL.	1
LAURA.	1
LETTRES D'UN VOYAGEUR.	1
MADemoiselle LA QUINTINIE.	1
LES MAÎTRES MOSAÏSTES.	1
LES MAÎTRES SONNEURS.	1
LA MARE AU DIABLE.	1
LE MARQUIS DE VILLEMER.	1
MAUPRAT.	1
MONSIEUR SYLVESTRE.	1
MONT-REVECHE.	1
NOUVELLES.	1
LA PETITE FADETTE.	1
TAMARIS.	1
THÉÂTRE COMPLET.	4
THÉÂTRE DE NOHANT.	1
VALENTINE.	1
VALVEDRE.	1
LA VILLE NOIRE.	1
MAURICE SAND	
GALLIRHOÉ.	1
MISS NARY.	1
SIX MILLE LIEUES A TOUTE VAPEUR. 2 ^e édit.	1
JULES SANDEAU	
UN DÉBUT DANS LA MAGISTRATURE. 2 ^e éd.	1
UN HÉRITAGE. Nouvelle édition.	1
LA MAISON DE PENARVAN. 8 ^e édition.	1
FRANCISQUE SARCEY	
LE MOT ET LA CHOSE.	1
G. DE SAULT	
ESSAIS DE CRITIQUE D'ART.	1
AD. SCHÆFFER	
HISTOIRE D'UN HOMME HEUREUX.	1
EDMOND SCHERER	
ÉTUDES CRITIQUES SUR LA LITTÉRATURE.	1
NOUV. ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE. 2 ^e sér.	1
ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE. 3 ^e série.	1
MÉLANGES D'HIST. RELIGIEUSE. 2 ^e édit.	1
FERNAND SCHICKLER	
EN ORIENT. SOUVENIRS DE VOYAGE.	1
AURÉLIEN SCHOLL	
LES GENS TÂRES.	1
HÉLÈNE HERMANN.	1
L'OUTRAGE.	1
LES PETITS SECRETS DE LA COMÉDIE.	1
EUGÈNE SCRIBE	
NOUVELLES.	1
THÉÂTRE (ouvrage complet).	20

ALBÉRIC SECOND	vol. 1	MARIO UCHARD	vol. 1
A QUOI TIENT L'AMOUR?	1	LA CONTESSSE DIANE. 2 ^e édition.	1
WILLIAM N. SENIOR	1	UNE DERNIÈRE PASSION.	1
LA TURQUIE CONTEMPORAINE.	1	LE MARIAGE DE GERTRUDE. 4 ^e édition.	1
J.-C.-L. DE SISMONDI	1	RAYMON. 4 ^e édition.	1
LETTRES INÉDITES, suivies de lettres de Bonstetten, de Mines de Staël et de Souza, Intr. de St-René Taillandier.	1	LOUIS ULBACH	1
DE STENDHAL (H. BEYLE) (OEUV. COMPLÈTES)	1	L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR.	1
LA CHARTREUSE DE PARME. <i>Nouv. édit.</i>	1	LES SECRETS DU DIABLE.	1
CHRONIQUES ITALIENNES	1	AUGUSTE VAQUERIE	1
CORRESPONDANCE INÉDITE Introduction de P. Mérimée et Portrait	2	PROFILS ET GRIMACES.	1
HISTOIRE DE LA PEINTURE EN ITALIE.	1	E. DE VALBEZEN (LE MAJOR FRIDOLIN)	1
MÉLANGES D'ART ET DE LITTÉRATURE.	1	LA MALLE DE L'INDE. 2 ^e édition.	1
MÉMOIRES D'UN TOURISTE. <i>Nouv. édit.</i>	2	RÉCITS D'HIER ET D'AUJOURD'HUI.	1
NOUVELLES INÉDITES	1	OSCAR DE VALLÉE	1
PROMENADES DANS ROME. <i>Nouv. édit.</i>	2	LES MANIEURS D'ARGENT. 4 ^e édition.	1
RACINE ET SHAKSPEARE. <i>Nouv. édition</i>	1	MAX VALREY	1
ROMANS ET NOUVELLES.	1	CES PAUVRES FEMMES!	1
ROME, NAPLES ET FLORENCE. <i>Nouv. édit.</i>	1	LES VICTIMES DU MARIAGE. 2 ^e édition.	1
LE ROUGE ET LE NOIR. <i>Nouv. édition.</i>	1	THÉODORE VERNES	1
VIE DE ROSSINI. <i>Nouv. édition.</i>	1	NAPLES ET LES NAPOLITAINS. 2 ^e édition	1
VIES DE HAYDN, DE MOZART ET DE MÉTASTASE. <i>Nouv. édit. entier. revue.</i>	1	LE DOCTEUR L. VÉRON	1
DANIEL STERN	1	CINQ CENT MILLE FRANCS DE RENTE.	1
ESSAI SUR LA LIBERTÉ. <i>Nouv. édition</i>	1	ALFRED DE VIGNY	1
FLORENCE ET TURIN. Art et politique.	1	(OEUVRES COMPLÈTES)	1
NÉLIDA.	1	CINQ-MARS, avec 2 autographes. 16 ^e éd.	1
MATHILDE STEV...	1	JOURNAL D'UN POÈTE.	1
LE OUI ET LE NON DES FEMMES.	1	POÉSIES COMPLÈTES. 8 ^e édition.	1
SAINT-RENÉ TAILLANDIER	1	SERVITUDE ET GRANDEUR MILITAIRES.	1
ALLEMAGNE ET RUSSIE.	1	9 ^e édition.	1
LA COMTESSE D'ALBANY.	1	STELLO. 9 ^e édition.	1
HISTOIRE ET PHILOSOPHIE RELIGIEUSE.	1	THÉÂTRE COMPLET. 8 ^e édition	1
LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE — ÉCRIVAINS ET POÈTES MODERNES	1	F. DE VILLARS	1
TÉRENCE	1	NOTICE SUR LUIGI ET FREDÉRIC RIGGI.	1
THÉÂTRE COMPLET. <i>Trad. A. de Belloy.</i>	1	SAMUEL VINCENT	1
EDMOND TEXIER	1	DU PROTESTANTISME EN FRANCE. <i>N. éd.</i>	1
CONTES ET VOYAGES	1	Introd. de Prévost-Paradol.	1
CRITIQUES ET RÉCITS LITTÉRAIRES	1	MÉDITATIONS RELIGIEUSES. Not. de Fontanès. Int. d'A. Coquerel fils.	1
LA GRÈCE ET SES INSURRECTIONS. <i>Nouv. édition, avec cartes</i>	1	LÉON VINGTAIN	1
***	3	DE LA LIBERTÉ DE LA PRESSE	1
MÉMOIRES DE BILBOQUET	3	VIE PUBLIQUE DE ROYER-COLLARD, avec une préface de M. A. de Broglie.	1
EDMOND THIAUDIÈRE	1	L. VITET de l'Académie française	1
UN PRÊTRE EN FAMILLE.	1	ESSAIS HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES	1
A. THIERS	1	ÉTUDES SUR L'HISTOIRE DE L'ART. 2 ^e édit.	1
HISTOIRE DE LAW	1	HISTOIRE DE DIEPPE. <i>Nouvelle édit.</i>	1
AUGUSTIN THIERRY	1	LA LIGUE. — SCÈNES HISTORIQUES. Précéd. des ÉTATS D'ORLÉANS. <i>Nouv. édition</i>	2
(OEUVRES COMPLÈTES — NOUVELLE ÉDITION)	1	RICHARD WAGNER	1
ESSAI SUR L'HISTOIRE DE LA FORMATION DU TIERS ÉTAT.	1	QUATRE POÈMES D'OPÉRAS ALLEMANDS.	1
HISTOIRE DE LA CONQUÊTE DE L'ANGLETERRE PAR LES NORMANDS	2	J.-J. WEISS	1
LETTRES SUR L'HISTOIRE DE FRANCE. Dix ans d'études historiques.	1	ESSAIS SUR L'HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE	1
RÉCITS DES TEMPS MÉROVINGIENS.	1	FRANCIS WEY	1
CH. THIERRY-MIEG	1	CHRISTIAN	1
SIX SEMAINES EN AFRIQUE. Souv. de voyage, avec carte et 9 dessins.	1	M^{me} DE WITT, née Guizot	1
ÉMILE THOMAS	1	HISTOIRE DU PEUPLE JUIF, depuis son retour de la captivité à Babylone jusqu'à la ruine de Jérusalem.	1
HISTOIRE DES ATELIERS NATIONAUX.	1	CORNÉLIS DE WITT	1
TIRSO DE MOLINA	1	LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE ET LA SOCIÉTÉ ANGLAISE AU XVIII ^e SIÈCLE	1
THÉÂTRE. Traduit par Alph. Royer.	1	E. YEMENIZ, consul de Grèce	1
		LA GRÈCE MODERNE	1

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

Format grand in-18 à 2 francs le volume

EDMOND ABOUT vol.	CAMILLE DERAIS vol.
LE CAS DE M. GUÉRIN. 5 ^e édition . . . 1	LA FAMILLE D'ANTOINE MOREL. . . 1
LE NEZ D'UN NOTAIRE. 7 ^e édition . . . 1	CH. DICKENS, Trad. Amédée Pichot
AMÉDÉE ACHARD	LES CONTES D'UN INCONNU. 1
BELLE-ROSE 1	HISTORIETTES ET RÉCITS DU FOYER. . .
NELLY 1	MAXIME DU CAMP
LA TRAITE DES BLONDES. 1	LES CHANTS MODERNES 1
PIOTRE ARTAMOV	LE CHEVALIER DU CŒUR-SAIGNANT . . . 1
HISTOIRE D'UN BOUTON. 4 ^e édition. . . 1	L'HOMME AU BRACELET D'OR. 2 ^e édition. 1
LES INSTRUMENTS DE MUSIQUE DU DIABLE, 1	LE NIL (Egypte et Nubie). 3 ^e édition. 1
LA MÉNAGERIE LITTÉRAIRE. 1	LE SALON DE 1859 1
BABAUD-LARIBIÈRE	LE SALON DE 1861 1
HISTOIRE DE L'ASSEMBLÉE NATIONALE 2	JOACHIM DUFLOT
CONSTITUANTE. 2	LES SECRETS DES COULISSES DES THÉA-
H. DE BARTHÉLEMY	TRES DE PARIS. Mœurs, Usages,
LA NOBLESSE EN FRANCE avant et de- 1	Anecdotes, avec une préface de
puis 1789 1	J. Noriac 1
M^{me} DE BAWR	ALEXANDRE DUMAS
NOUVELLES 1	L'ART ET LES ARTISTES CONTEMPORAINS
RAOUL, ou l'Enéide. 1	au salon de 1859 1
ROBERTINE 1	DE PARIS A ASTRAKAN. 3
LES SOIRÉES DES JEUNES PERSONNES. . 1	LA SAN-FELICE 9
ROGER DE BEAUVOIR	SOUVENIRS D'UNE FAVORITE. 4
LES MYSTÈRES DE L'ÎLE SAINT-LOUIS . . 1	ÉMILIE
LES ŒUFS DE PAQUES 1	CHANTS D'UNE ÉTRANGÈRE. 1
FRÉDÉRIC BÉCHARD	XAVIER EYMA
L'ÉCHAPPÉ DE PARIS. Nouv. série des 1	LE ROMAN DE FLAVIO 1
Existences déclassées. 2 ^e édition. 1	ANTOINE GANDON
LES EXISTENCES DÉGLASSÉES. 5 ^e édition 1	LES 32 DUELS DE JEAN GIGON. 10 ^e édit. 1
GEORGES BELL	LE GRAND GODARD. 4 ^e édition 1
LUCY LA BLONDE. 1	L'ONCLE PHILIBERT. Histoire d'un peu-
PIERRE BERNARD	reux. 3 ^e édition 1
L'A B C DE L'ESPRIT ET DU CŒUR . . . 1	JULES GÉRARD le Tueur de lions
CHARLES BERTHOUD	MES DERNIÈRES CHASSES. 1
FRANÇOIS D'ASSISE. 1	ÉMILE DE GIRARDIN
ALBERT BLANQUET	BON SENS, BONNE FOI. 1
LE ROI D'ITALIE. Roman historique. . 1	LE DROIT AU TRAVAIL au Luxembourg
RAOUL BRAVARD	et à l'Assemblée nationale 2
GES SAVOYARDS! 1	ÉTUDES POLITIQUES. Nouvelle édition 1
E. BRISEBARRE ET E. NUS	LE POUR ET LE CONTRE. 1
LES DRAMES DE LA VIE 2	QUESTIONS ADMINIST. ET FINANCIÈRES. 1
CLÉMENT CARAGUEL	ÉDOUARD GOURDON
SOUVENIRS ET AVENTURES D'UN VOLON- 1	CHACUN LA SIENNE 1
TAIRE GARIBALDIEN 1	LES FAUCHEURS DE NUIT. 5 ^e édition . . 1
COMTESSE DE CHABRILLAN	LOUISE. 12 ^e édition. 1
EST-IL FOU? 1	LÉON GOZLAN
EUGÈNE CHAPUS	L'AMOUR DES LÈVRES ET L'AMOUR DU
MANUEL DE L'HOMME ET DE LA FEMME 1	CŒUR 1
COMME IL FAUT. 5 ^e édition. 1	LES AVENTURES DU PRINCE DE GALLES. 1
ÉMILE CHEVALIER	M^{me} MANOEL DE GRANDFORT
LES PIEDS NOIRS. 1	MADAME N'EST PAS CHEZ ELLE 1
CLOGENSON	OCTAVE — COMMENT ON S'AIME QUAND
BEPPA, de Byron, trad. vers. 1	ON NE S'AIME PLUS. 1
A. CONSTANT	ED. GRIMARD
LE SORCIER DE MEUDON. 1	L'ÉTERNEL FÉMININ. 1
LA COMTESSE DASH	JULES GUÉROULT
LE LIVRE DES FEMMES. Nouv. édition. 1	FABLES. 1
DÉCEMBRE-ALONNIER	
LA BOHÈME LITTÉRAIRE 1	
ÉDOUARD DELESSERT	
LE CHEMIN DE ROME 1	
SIX SEMAINES DANS L'ÎLE DE SAR- 1	
DAIGNE. 1	

CHARLES D'HÉRICHAULT	vol.
LA FILLE AUX BLUETS. 2 ^e édition.	1
LES PATRICIENS DE PARIS.	1
ARSENE HOUSSAYE	
LES FILLES D'ÈVE.	1
LE REPENTIR DE MARION	1
A. JAIME FILS	
L'HÉRITAGE DU MAL.	1
LES TALONS NOIRS. 2 ^e édition.	1
LOUIS JOURDAN	
LES PEINTRES FRANÇAIS. SALON DE 1859	1
AURÉLE KERVIGAN	
HISTOIRE DE RIRE.	1
MARY LAFON	
LA BANDE MYSTÉRIEUSE	1
LA PESTE DE MARSEILLE.	1
MARQUISE DE LAGRANGE	
LA RÉSINIÈRE D'ARCACHON.	1
G. DE LA LANDELLE	
LA GORGONE.	2
STEPHEN DE LA MADELAINE	
UN CAS PENDABLE.	1
F. LAMENNAIS	
DE LA SOCIÉTÉ PREMIÈRE et de ses lois.	1
LARDIN ET MIE D'AGHONNE	
JEANNE DE FLERS.	1
A. LEXANDRE	
LE PÈLERINAGE DE MIREILLE.	1
LOGEROTTE	
DE PALERME A TURIN.	1
FANNY LOVIOT	
LES PIRATES CHINOIS. 3 ^e édition.	1
LOUIS LURINE	
VOYAGE DANS LE PASSÉ.	1
VICTOR LURO	
MARGUERITE D'ANGOULÊME.	1
AUGUSTE MAQUET	
LE BEAU D'ANGENNES	1
LA BELLE GABRIELLE	3
LE COMTE DE LAVERNIE	3
DETTES DE CŒUR. 4 ^e édition.	1
L'ENVERS ET L'ENDROIT	2
LA MAISON DU BAIGNEUR.	2
LA ROSE BLANCHE.	1
MÉRY	
MARSEILLE ET LES MARSEILLAIS. 2 ^e édit.	1
ALFRED MICHIELS	
CONTES D'UNE NUIT D'HIVER.	1
EUGÈNE DE MIRECOURT	
LES CONFESSIONS DE MARION DELORME.	3
— DE NINON DE LEN-	
CLOS.	3
L'ABBÉ TH. MITRAUD	
LE LIVRE DE LA VERTU.	1

L. MOLAND	vol.
LE ROMAN D'UNE FILLE LAIDE.	1
MARC MONNIER	
LA CAMORRA. MYSTÈRES DE NAPLES.	1
HISTOIRE DU BRIGANDAGE DANS L'ITALIE	
MÉRIDIONALE. 2 ^e édition.	1
MORTIMER-TERNAUX	
LA CHUTE DE LA ROYAUTE.	1
LE PEUPLE AUX TUILERIES.	1
CHARLES NARREY	
LE QUATRIÈME LARRON. 2 ^e édition.	1
HENRI NICOLLE	
COURSES DANS LES PYRÉNÉES.	1
JULES NORIAC	
LA BÊTE HUMAINE. 16 ^e édition.	1
LE 101 ^e RÉGIMENT. Nouv. édition.	1
LA DAME A LA PLUME NOIRE. 2 ^e édition.	1
LE GRAIN DE SABLE. 9 ^e édition.	1
MÉMOIRES D'UN BAISER. 3 ^e édition.	1
SUR LE RAIL. 2 ^e édition	1
LE COMTE A. DE PONTÉCOULANT	
HISTOIRES ET ANECDOTES.	1
A. DE PONTMARTIN	
LES BRULEURS DE TEMPLES.	1
CHARLES RABOU	
LE CAPITAINE LAMBERT.	1
LOUISON D'ARQUIEN	1
LES TRIBULATIONS DE MAÎTRE FABRICIUS.	1
GIOVANI RUFINI	
MÉMOIRES D'UN CONSPIRATEUR ITALIEN.	1
VICTORIEN SARDOU	
LA PERLE NOIRE	1
AURÉLIEN SCHOLL	
LES AMOURS DE THÉÂTRE. 2 ^e édition.	1
SCÈNES ET MENSONGES PARISIENS. 2 ^e éd.	1
E.-A. SEILLIÈRE	
AU PIED DU DONON.	1
M ^{me} SURVILLE née DE BALZAC	
LE COMPAGNON DU FOYER.	1
THACKERAY Trad. Am. Pichot	
MORGIANA.	1
EM. DE VARS	
LA JOUEUSE. Mœurs de province.	1
M ^{me} VERDIER-ALLUT	
LES GEORGIQUES DU MIDI.	1
A. VERMOREL	
LES AMOURS FUNESTES.	1
LES AMOURS VULGAIRES.	1
Dr L. VÉRON	
PARIS EN 1860. LES THÉÂTRES DE	
PARIS DE 1806 A 1860, avec gravures.	1

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

H. DE BALZAC

NOUVELLE ÉDITION, COMPLÈTE EN 45 VOLUMES

à 1 fr. 25 cent. le volume

(Chaque volume se vend séparément)

Les œuvres que BALZAC a désignées sous le titre de :

La Comédie humaine, forment dans cette édition. . . . 40 volumes.**Les Contes drôlatiques**. 3 —**Le Théâtre**, seule édition complète 2 —

CLASSIFICATION D'APRÈS LES INDICATIONS DE L'AUTEUR :

COMÉDIE HUMAINE**SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE**

Tome 1. — LA MAISON DU CHAT QUI PELOTTE. Le Bal de Sceaux. La Bourse. La Vendetta. Madame Firmiani. Une double Famille.

Tome 2. — LA PAIX DU MÉNAGE. La fausse Maîtresse. Étude de femme. Autre Étude de Femme. La grande Breteche. Albert Savarus.

Tome 3. — MÉMOIRES DE DEUX JEUNES MARIÉES. Une Fille d'Eve.

Tome 4. — LA FEMME DE TRENTE ANS. La femme abandonnée. La Grenadière. Le Message. Gobseck.

Tome 5. — LE CONTRAT DE MARIAGE. Un Début dans la vie.

Tome 6. — MODESTE MIGNON.

Tome 7. — BEATRIX.

Tome 8. — HONORINE. Le colonel Chabert. La Messe de l'Athée. L'Interdiction. Pierre Grassou.

SCÈNES DE LA VIE DE PROVINCE

Tome 9. — URSULE MIROUET.

Tome 10. — EUGÉNIE GRANDET.

Tome 11. — LES CÉLIBATAIRES — I. Pierrette. Le Curé de Tours.

Tome 12. — LES CÉLIBATAIRES — II. Un Ménage de Garçon.

Tome 13. — LES PARISIENS EN PROVINCE. L'illustre Gaudissart. La Muse du département.

Tome 14. — LES RIVALITÉS. La Vieille Fille. Le Cabinet des Antiques.

Tome 15. — LE LYS DANS LA VALLÉE.

Tome 16. — ILLUSIONS PERDUES — I. Les deux Poètes. Un grand homme de province à Paris, 1^{re} partie.Tome 17. — ILLUSIONS PERDUES — II. Un Grand homme de province, 2^e partie. Ève et David.**SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE**

Tome 18. — SPLENDEURS ET MISÈRES DES COURTISANES. Esther heureuse. A combien l'amour revient aux Vieillards. Où mènent les mauvais chemins.

Tome 19. — LA DERNIÈRE INCARNATION DE VAUTRIN. Un Prince de la Bohême. Un Homme d'affaires. Gaudissart II. Les Comédiens sans le savoir.

Tome 20. — HISTOIRE DES TREIZE. Ferragus. La duchesse de Langeais. La Fille aux yeux d'or.

Tome 21. — LE PÈRE GORIOT.

Tome 22. — CÉSAR BIROTHEAU.

Tome 23. — LA MAISON NUCINGEN. Les Secrets de la princesse de Cadignan. Les Employés. Sarrazine. Facino Cane.

Tome 24. — LES PARENTS PAUVRES — La Cousine Bette.

Tome 25. — LES PARENTS PAUVRES — Le Cousin Pons.

SCÈNES DE LA VIE POLITIQUE

Tome 26. — UNE TÉNÉBREUSE AFFAIRE. Un Episode sous la Terreur.

Tome 27. — L'ENVERS DE L'HISTOIRE CONTEMPORAINE. Madame de la Chanterie. L'Initié. Z. Marcas.

Tome 28. — LE DÉPUTÉ D'ARCIS.

SCÈNES DE LA VIE MILITAIRE

Tome 29. — LES CHOUANS. Une Passion dans le Désert.

SCÈNES DE LA VIE DE CAMPAGNE

Tome 30. — LE MÉDECIN DE CAMPAGNE.

Tome 31. — LE CURÉ DE VILLAGE.

Tome 32. — LES PAYSANS.

ÉTUDES PHILOSOPHIQUES

Tome 33. — LA PEAU DE CHAGRIN.

Tome 34. — LA RECHERCHE DE L'ABSOLU. Jésus-Christ en Flandre. Melmoth réconcilié. Le Chef-d'œuvre inconnu.

Tome 35. — L'ENFANT MAUDIT. Gambara. Massimilla Doni.

Tome 36. — LES MARANA. Adieu. Le Réquisitionnaire. El Verdugo. Un Drame au bord de la mer. L'Auberge rouge. L'Elixir de longue vie. Maître Cornélius.

Tome 37. — SUR CATHERINE DE MÉDICIS. Le Martyr calviniste. La Confiance des Ruggieri. Les deux Rêves.

Tome 38. — LOUIS LAMBERT. Les Proscrits. Seraphita.

ÉTUDES ANALYTIQUES

Tome 39. — PHYSIOLOGIE DU MARIAGE.

Tome 40. — PETITES MISÈRES DE LA VIE CONJUGALE.

CONTES DRÔLATIQUESTome 41. — 1^{er} dixain.Tome 42. — 2^e dixain.Tome 43. — 3^e dixain.

ŒUVRES COMPLÈTES DE H. DE BALZAC (Suite)

THÉÂTRE

Tome 44. — VAUTRIN, drame en 5 actes.
Les Ressources de Quinola, comédie en
5 actes. Paméla Giraud, comédie en 5 actes.

Tome 45. — LA MARATRE, drame intime
en 5 actes. Le Faiseur (Mercadet), comé-
die en 5 actes (entièrement conforme
au manuscrit de l'auteur.)

ŒUVRES DE JEUNESSE

DE H. DE BALZAC

NOUVELLE ÉDITION COMPLÈTE EN 10 VOLUMES

A 1 fr. 25 cent. le volume (chaque volume se vend séparément)

vol.		vol.
1	ARGOW LE PIRATE.	1
1	LE CENTENAIRE.	1
1	LA DERNIÈRE FÉE.	1
1	DON GIGADAS.	1
1	L'EXCOMMUNIÉ.	1
	L'HÉRITIÈRE DE PIRAGUE.	
	L'ISRAËLITE.	
	JANE LA PALE.	
	JEAN-LOUIS.	
	LE VICAIRE DES ARDENNES.	

OUVRAGES DIVERS

GEORGES BELL f. c.
LE MIROIR DE CAGLIOSTRO. 1 vol. . 4 >

CHARLES BLANC
LES PEINTRES DES FÊTES GALANTES.
1 vol. in-32 4 >

J. BRUNTON
LES 40 PRÉCEPTES DU JEU DE WHIST.
1 vol in-18. 1 50

ALFRED BUSQUET
LA NUIT DE NOËL. 1 vol. in-32. . 4 >

LE COMTE DE CHEVIGNÉ
LES CONTES REMOIS illustrés par
E. Meissonier. 6^e édition. 1 vol. . 5 >

CHARLES EMMANUEL
LES DÉVIATIONS DU PENDULE ET LE
MOUVEMENT DE LA TERRE. 1 vol. 1 >

ALEXANDRE GUÉRIN
LES RELIGIEUSES. 1 vol. gr. in-18. . 4 >

LOUIS JOURDAN
LES PRIÈRES DE LUDOVIC. 1 v. in-32. 4 >

SAVINIEN LAPOINTE
MES CHANSONS. — 1 vol. in-32 . . 4 >

LASSABATHIE, Admin. du Conserv.
HISTOIRE DU CONSERVATOIRE IMPÉRIAL

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION
suivie de documents recueillis et
mis en ordre. 1 vol. grand in-18. . 5 >

AUGUSTE LUCHET
LA CÔTE-D'OR A VOL D'OISEAU. 1 vol.
grand in-18. 2 >

LA SCIENCE DU VIN. 1 vol. gr. in-18. 2 50

STEPHEN DE LA MADELAINE f. c.
CHANT. Etudes pratiques de style,
1/2 vol. in-8. 2 >

P. MORIN
COMMENT L'ESPRIT VIENT AUX TABLES.
1 vol. in-18 1 50

A. PEYRAT
UN NOUVEAU DOGME. Histoire de l'Im-
maculée Conception. 1 vol. in-18. 3 >

GUSTAVE PLANCHE
ÉTUDES LITTÉRAIRES. 1 v. gr. in-18. 5 >

LE DOCTEUR RAULAND
LE LIVRE DES ÉPOUX. Guide pour
la guérison de l'impuissance, de
la stérilité et de toutes les maladies
des organes génitaux. 1 f. v. g. in-18 4 >

MARY-ÉLIZA ROGERS
LA VIE DOMESTIQUE EN PALESTINE.
1 vol. gr. in-18. 3 50

MÉMOIRES D'UN PROTESTANT condamné
aux galères de France pour cause de
religion. 1 vol. 3 50

LE ROI LOUIS-PHILIPPE
MON JOURNAL. Evénements de 1815.
2 vol. grand in-18. 10 >

LE Dr FÉLIX ROUBAUD
LA DANSE DES TABLES. Phénomènes
physiologiques démontrés, avec gra-
vure explicative. 2^e édit. 1 v. in-18. 4 >

WARNER
SCHAMYL, le prophète du Caucase.
1 vol. in-18. 2 >

ÉTUDES CONTEMPORAINES (Format in-18)

OUILON BARROT f. c.
DE LA CENTRALISATION ET DE SES
EFFETS. 1 vol. 4 >

LE PRINCE A. DE BROGLIE
UNE RÉFORME ADMINISTRATIVE EN
AFRIQUE. 1 vol. 4 50

ÉDOUARD DELPRAT
L'ADMINISTRATION DE LA PRESSE. 1 v. 4 >

A. GERMAIN
MARTYROLOGE DE LA PRESSE. 1 vol. . 2 50

LE COMTE D'HAUSSONVILLE f. c.
LETTRE AU SÉNAT. 1 vol. 4 >

LÉONCE DE LAVERGNE
LA CONSTITUTION DE 1852 ET LE DÉ-
CRET DU 24 NOVEMBRE. 1 vol. . 4 >

ED. DE SONNIER
LES DROITS POLITIQUES DANS LES
ÉLECTIONS. — Manuel de l'Elec-
teur et du Candidat. 1 vol. . . . 4 >

LA LIBERTÉ RELIGIEUSE ET LA LÉ-
GISLATION ACTUELLE. 1 vol. . . . 4 >

COLLECTION MICHEL LÉVY
ET BIBLIOTHÈQUE DE LA LIBRAIRIE NOUVELLE
 1 franc le volume grand in-18 de 300 à 400 pages

AMÉDÉE ACHARD	VOL.
BRUNES ET BLONDES.	1
LA CHASSE ROYALE.	1
LES DERNIÈRES MARQUISES.	1
LES FEMMES HONNÊTES.	1
PARISIENNES ET PROVINCIALES.	1
LES PETITS-FILS DE LOVELACE.	1
LES RÊVEURS DE PARIS.	1
LA ROBE DE NESSUS.	1
ACHIM D'ARNIM	
<i>Traduction Th. Gautier</i>	
CONTES BLANCS.	1
ADOLPHE ADAM	
SOUVENIRS D'UN MUSICIEN.	1
DERNIERS SOUVENIRS D'UN MUSICIEN.	1
W.-H. AINSWORTH	
<i>Traduction B.-H. Revon</i>	
LE GENTILHOMME DES GRANDES ROUTES.	2
GUSTAVE D'ALAUX	
L'EMPEREUR SOULOUQUE ET SON EMPIRE.	1

MADAME LA DUCHESSE D'ORLÉANS, HÉLÈNE DE MECKLEMBOURG-SCHWERIN.	1

SOUVENIRS D'UN OFFICIER DU 2 ^e DE ZOUAVES.	1
ALFRED ASSOLLANT	
HISTOIRE FANTASTIQUE DE PIERROT.	1
ÉMILE AUGIER de l'Acad. française	
POÉSIES COMPLÈTES.	1

LES ZOUAVES ET LES CHASSEURS À PIED.	1
J. AUTRAN	
MILIANAH. Épisode des guer. d'Afrique.	1
THÉODORE DE BANVILLE	
ODES FUNAMBULESQUES.	1
J. BARBEY D'AUREVILLY	
L'AMOUR IMPOSSIBLE.	1
L'ENSORCELÉE.	1
ODYSSÉE BAROT	
HISTOIRE DES IDÉES AU XIX ^e SIÈCLE. — ÉMILE DE GIRARDIN. Sa vie, ses idées, son œuvre, son influence.	1
M^{me} DE BASSANVILLE	
LES SECRETS D'UNE JEUNE FILLE.	1
BEAUMARCHAIS	
THÉÂTRE, précédé d'une Notice sur sa vie et ses ouvrages, par <i>Louis de Loménie</i>	1

ROGER DE BEAUVOIR	VOL.
AVENTURIÈRES ET COURTISANES.	1
LE CABARET DES MORTS.	1
LE CHEVALIER DE CHARENT.	1
LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES.	1
L'ÉCOLE DE CLUXY.	1
HISTOIRES CAVALIÈRES.	1
LA LESSOURAT.	1
MADemoiselle DE CHOISEY.	1
LE MOULIN D'HEILLY.	1
LE PAUVRE DIABLE.	1
LES SOIRÉES DU LIDO.	1
LES TROIS ROMANS.	1
M^{me} ROGER DE BEAUVOIR	
CONFIDENCES DE M ^{lle} MARS.	1
SOUS LE MASQUE.	1
HENRI BÉCHADE	
LA CHASSE EN ALGÉRIE.	1
M^{me} ZEECHER STOWE	
LA CASE DE L'ONCLE TOM. (<i>Traduction L. Pilatte</i>).	2
SOUVENIRS HEUREUX. (<i>Traduction E. Forcade</i>).	3
GEORGES BELL	
SCÈNES DE LA VIE DE CHATEAU.	1
BENJAMIN CONSTANT	
ADOLPHE, avec un avant-propos de <i>M. Sainte-Beuve</i>	1
A. DE BERNARD	
LE PORTRAIT DE LA MARQUISE.	1
CHARLES DE BERNARD	
LES AILES D'IGARE.	1
UN BEAU-PÈRE.	2
L'ÉCURIL.	1
LE GENTILHOMME CAMPAGNARD.	2
GERFAUT.	1
UN HOMME SÉRIeux.	1
LE NŒUD GORDIEN.	1
LE PARATONNERRE.	1
LE PARAVENT.	1
LA FEAU DU LION ET LA CHASSE AUX AMANTS.	1
BERNARDIN DE SAINT-PIERRE	
PAUL ET VIRGINIE — Précédé d'un essai par Prevost-Paradol.	1
ÉLIE BERTHET	
LA BASTIDE ROUGE.	1
LES CHAUFFEURS.	1
LE DERNIER IRLANDAIS.	1
LA ROCHE TREMBLANTE.	1
CAROLINE BERTON	
ROSETTE.	1
CH. DE BOIGNE	
LES PETITS MÉMOIRES DE L'OPÉRA.	1

LOUIS BOUILHET		vol.	HENRI CONSCIENCE (Suite)		vol.
MÉLÉNIS, conte romain	1	1	LE CONSCRIT	1	1
RAOUL BRAVARD	•		LE COUREUR DES GRÈVES	1	1
L'HONNEUR DES FEMMES	1	1	LE DÉMON DE L'ARGENT	1	1
UNE PETITE VILLE	1	1	LE DÉMON DU JEU	1	1
LA REVANCHE DE GEORGES DANDIN	1	1	LES DRAMES FLAMANDS	1	1
A. DE BRÉHAT			LE FLEAU DU VILLAGE	1	1
LA CABANE DU SABOTIER	1	1	LE GENTILHOMME PAUVRE	1	1
LES CHASSEURS D'HOMMES	1	1	LA GUERRE DES PAYSANS	1	1
LE CHATEAU DE VILLEBON	1	1	HEURES DU SOIR	1	1
SCÈNES DE LA VIE CONTEMPORAINE	1	1	LE JEUNE DOCTEUR	1	1
MAX BUCHON			LE LION DE FLANDRE	2	1
EN PROVINCE	1	1	LE MAL DU SIÈCLE	1	1
E.-L. BULWER Trad. <i>Amédée Pichot</i>			LE MARCHAND D'ANVERS	1	1
LA FAMILLE GAXTON	2	1	LA MÈRE JOB	1	1
LE JOUR ET LA NUIT	2	1	L'ONCLE REIMOND	1	1
ÉMILIE CARLEN			L'ORPHELINE	1	1
<i>Traduction Marie Souvestre</i>			SCÈNES DE LA VIE FLAMANDE	2	1
DEUX JEUNES FEMMES	1	1	SOUVENIRS DE JEUNESSE	1	1
ÉMILE CARREY			LA TOMBE DE FER	1	1
L'AMAZONNE. HUIT JOURS SOUS L'ÉQUATEUR	1	1	LE TRIBUN DE GAND	2	1
— LES RÉVOLTES DU PARA	1	1	LES VEILLÉES FLAMANDES	1	1
HIPPOLYTE CASTILLE			H. CORNE		
HISTOIRES DE MÉNAGE	1	1	SOUVENIRS D'UN PROSCRIT POLONAIS	1	1
CHAMPFLEURY			P. CORNEILLE		
LES AMOUREUX DE SAINTE-PÉRINE	1	1	ŒUVRES, précéd. d'une notice sur sa vie		2
AVENTURES DE MADemoiselle MARIETTE	1	1	et ses ouvrages par <i>M. Sainte-Beuve</i> .		
LES BOURGEOIS DE MOLINCHART	1	1	LA COMTESSE DASH		
CHIEN-CAILLOU	1	1	UN AMOUR COUPABLE	1	1
LES EXCENTRIQUES	1	1	LES AMOURS DE LA BELLE AURORE	2	1
M. DE BOISDHYVER	1	1	LES BALS MASQUÉS	1	1
LES PREMIERS BEAUX JOURS	1	1	LA BELLE PARISIENNE	1	1
LE RÉALISME	1	1	LA CHAÎNE D'OR	1	1
LES SENSATIONS DE JOSQUIN	1	1	LA CHAMBRE BLEUE	1	1
SOUVENIRS DES FUNAMBULES	1	1	LE CHATEAU DE LA ROCHE-SANGLANTE	1	1
LA SUCCESSION LE CAMUS	1	1	LES CHATEAUX EN AFRIQUE	1	1
L'USURIER BLAIZOT	1	1	LA DAME DU CHATEAU MURÉ	1	1
F. DE CHATEAUBRIAND			LA DERNIÈRE EXPIATION	2	1
ATALA—RENE—LE DERNIER ABENCÉRAGE,			LA DUCHESSE DE LAUZUN	3	1
avec avant-propos de <i>M. Ste-Beuve</i>	1	1	LA DUCHESSE D'ÉPONNES	1	1
LE GÉNIE DU CHRISTIANISME, avec un			LA FEMME DE L'AVEUGLE	1	1
avant-propos de <i>M. Guizot</i>	2	1	LES FOLIES DU CŒUR	1	1
ITINÉRAIRE DE PARIS A JÉRUSALEM, avec			LE FRUIT DEFENDU	1	1
une Étude de <i>M. de Pontmartin</i>	2	1	LES GALANTRIES DE LA COUR DE LOUIS XV	1	1
LES MARTYRS, avec un discours de <i>J.-J.</i>			— LA RÉGENCE	1	1
<i>Ampère</i>	2	1	— LA JEUNESSE DE LOUIS XV	1	1
LES NATCHEZ, avec un essai du <i>Prince</i>			— LES MAÎTRESSES DU ROI	1	1
<i>Albert de Broglie</i>	2	1	— LE PARC AUX CERFS	1	1
LE PARADIS PERDU de <i>Milton</i> , traduct.			LE JEU DE LA REINE	1	1
précédée d'une étude de <i>M. John</i>			LA JOLIE BOHEMIENNE	1	1
<i>Lemoigne</i>	1	1	LES LIONS DE PARIS	1	1
ÉMILE CHEVALIER			MADAME LOUISE DE FRANCE	1	1
LES DERNIERS IROQUOIS	1	1	MADAME DE LA SABLIERE	1	1
LA HURONNE	1	1	MADemoiselle DE LA TOUR DU PIN	1	1
LES NEZ-PERCÉS	1	1	LA MAIN GAUCHE ET LA MAIN DROITE	1	1
LES PIEDS-NOIRS	1	1	LA MARQUISE DE PARABÈRE	1	1
POIGNET-D'ACIER	1	1	LA MARQUISE SANGLANTE	1	1
LA TÊTE-PLATE	1	1	LE NEUF DE PIQUE	1	1
GUSTAVE CLAUDIN			LA POUDRE ET LA NEIGE	1	1
POINT ET VIRGULE	1	1	LA PRINCESSE DE CONTI	1	1
Mme LOUISE COLET			UN PROCÈS CRIMINEL	1	1
QUARANTE-CINQ LETTRES DE BERANGER	1	1	UNE RIVALE DE LA POMPADOUR	1	1
HENRI CONSCIENCE			LE SALON DU DIABLE	1	1
L'ANNÉE DES MERVEILLES	1	1	LES SECRETS D'UNE SORCIÈRE	2	1
AURÉLIEN	2	1	LA SORCIÈRE DU ROI	2	1
BATAVIA	1	1	LES SUITES D'UNE FAUTE	1	1
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1	1	TROIS AMOURS	1	1

LE GÉNÉRAL DAUMAS

vol.

LE GRAND DÉSERT. 1

E.-J. DELEGLUZE

DONA OLYMPIA. 1

MADEMOISELLE JUSTINE DE LIRON . . . 1

LA PREMIÈRE COMMUNION. 1

ÉDOUARD DELESSERT

VOYAGE AUX VILLES MAUDITES 1

PAUL DELTUF

AVENTURES PARISIENNES 1

LES PETITS MALHEURS D'UNE JEUNE FEMME. 1

CHARLES DICKENS *Trad. Am. Pichot*

CONTES DE NOËL 1

LE NEVEU DE MA TANTE. 2

OCTAVE DIDIER

UNE FILLE DE ROI 1

MADAME GEORGES 1

MAXIME DU CAMP

LE SALON DE 1857 1

LES SIX AVENTURES. 1

ALEXANDRE DUMAS

ACTÉ. 1

AMAURY 1

ANGE PITOU 2

ASCANIO 2

UNE AVENTURE D'AMOUR. 1

AVENTURES DE JOHN DAVYS 2

LES BALEINIERS. 2

LE BATARD DE MAULEON 3

BLACK 1

LES BLANCS ET LES BLEUS. 3

LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE. . 1

LA BOULE DE NEIGE. 1

BRIC-A-BRAC 2

UN CADET DE FAMILLE. 3

LE CAPITAINE PAMPHILE. 1

LE CAPITAINE PAUL. 1

LE CAPITAINE RICHARD 1

CATHERINE BLUM 1

GAUSERIES 2

CÉCILE. 1

CHARLES LE TÊMÉRAIRE 2

LE CHASSEUR DE SAUVAGINE 1

LE CHATEAU D'EPPSTEIN. 2

LE CHEVALIER D'HARMENTAL 2

LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE 2

LE COLLIER DE LA REINE 3

LA COLOMBE. Maître Adam le Calabrais. 1

LE COMTE DE MONTE-CRISTO 6

LA COMTESSE DE CHARNY 6

LA COMTESSE DE SALISBURY 2

LES COMPAGNONS DE JEHU. 3

LES CONFESSIONS DE LA MARQUISE. . . . 2

CONSCIENCE L'INNOCENT. 2

LA DAME DE MONSOREAU 3

LA DAME DE VOLUPTE 2

LES DEUX DIANE 3

LES DEUX REINES. 2

DIEU DISPOSE. 2

LE DRAME DE 93. 3

LES DRAMES DE LA MER. 1

LES DRAMES GALANTS — LA MARQUISE 1

D'ESCOMAN 2

LA FEMME AU COLLIER DE VELOURS . . . 1

FERNANDE 1

UNE FILLE DU RÉGENT. 1

LE FILS DU FORÇAT. 1

ALEXANDRE DUMAS (Suite)

vol.

LES FRÈRES CORSES. 1

GABRIEL LAMBERT. 1

LES GARIBALDIENS. 1

GAULE ET FRANCE 1

GEORGES. 1

UN GIL BLAS EN CALIFORNIE 1

LES GRANDS HOMMES EN ROBE DE 2

CHAMBRE — CÉSAR. 2

— HENRI IV — LOUIS XIII ET RICHELIEU. 2

LA GUERRE DES FEMMES. 2

HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE. 1

LES HOMMES DE FER. 1

L'HOROSCOPE 1

IMPRESSIONS DE VOYAGE — EN SUISSE. 3

— EN RUSSIE 4

— UNE ANNÉE À FLORENCE. 1

— L'ARABIE HEUREUSE. 3

— LES BORDS DU RHIN 2

— LE CAPITAINE ARÉNA. 1

— LE CAUCASE. 2

— LE CORRICOLO 2

— LE MIDI DE LA FRANCE. 2

— DE PARIS À CADIX. 2

— QUINZE JOURS AU SINAI. 1

— LE SPERONARE 2

— LE VÉLOCE. 2

— LA VILLA PALMIERI. 1

INGÈNUE 1

ISABEL DE BAVIÈRE. 2

ITALIENS ET FLAMANDS. 2

IVANHOE de W. Scott (*Traduction*). . 2

JACQUES ORTIS 1

JANE. 1

JEHANNE LA PUCELLE. 1

LOUIS XIV ET SON SIÈCLE. 1

LOUIS XV ET SA COUR. 2

LOUIS XVI ET LA RÉVOLUTION. 2

LES LOUVES DE MACHECOUL. 3

MADAME DE CHAMBLAY 2

LA MAISON DE GLACE. 2

LE MAÎTRE D'ARMES. 1

LES MARIAGES DU PÈRE OLIVUS. 1

LES MÉDICIS 1

MES MÉMOIRES 10

MÉMOIRES DE GARIBALDI 2

MÉMOIRES D'UNE AVEUGLE. 2

MÉMOIRES D'UN MÉDECIN (BALSAMO). . . 5

LE MENEUR DE LOUPS. 1

LES MILLE ET UN FANTOMES 1

LES MOHICANS DE PARIS. 1

LES MORTS VONT VITE. 2

NAPOLEON 1

UNE NUIT À FLORENCE. 1

OLYMPRE DE CLÈVES. 3

LE PAGE DU DUC DE SAVOIE. 2

LE PASTEUR D'ASHBOURN. 2

PAULINE ET PASCAL BRUNO 1

UN PAYS INCONNU. 1

LE PÈRE GIGOGNE. 2

LE PÈRE LA RUINE. 1

LA PRINCESSE DE MONACO 2

LA PRINCESSE FLORA 1

LES QUARANTE-CINQ. 3

LA RÉGENCE 1

LA REINE MARGOT. 2

LA ROUTE DE VARENNES. 1

ALEXANDRE DUMAS (Suite) vol.

LE SALTEADOR	1
SALVATOR.	5
SOUVENIRS D'ANTONY.	1
LES STUARTS	1
SULTANETTA.	1
SYLVANDIRE.	1
LE TESTAMENT DE M. CHAUVELIN.	1
TROIS MAITRES	1
LES TROIS MOUSQUETAIRES.	2
LE TROU DE L'ENFER	1
LA TULIPE NOIRE.	1
LE VICOMTE DE BRAGELONNE.	6
LA VIE AU DÉSERT	2
UNE VIE D'ARTISTE	1
VINGT ANS APRÈS.	3

ALEXANDRE DUMAS FILS

ANTONINE.	1
AVENTURES DE QUATRE FEMMES.	1
LA BOITE D'ARGENT.	1
LA DAME AUX CANÉLIAS.	1
LA DAME AUX PERLES.	1
DIANE DE LYS	1
LE DOCTEUR SERVANS	1
LE RÉGENT MUSTEL	1
LE ROMAN D'UNE FEMME.	1
TROIS HOMMES FORTS	1
SOPHIE PRINTEMS	1
TRISTAN LE ROUX	1
LA VIE A VINGT ANS	1

MISS EDGEWORTH. Trad. Joussetin

DEMAIN!	1
-------------------	---

GABRIEL D'ENTRAGUES

HISTOIRES D'AMOUR ET D'ARGENT	1
---	---

ERCKMANN-CHATRIAN

L'ILLUSTRE DOCTEUR MATHEUS	1
--------------------------------------	---

XAVIER EYMA

AVENTURIERS ET CORSAIRES	1
LES FEMMES DU NOUVEAU-MONDE	1
LES PEAUX ROUGES	1
LE ROI DES TROPIQUES	1
LE TRÔNE D'ARGENT.	1

PAUL FÉVAL

ALIZIA PAULI.	1
LES AMOURS DE PARIS.	2
BLANCHEFLEUR	1
LE BOSSU OU LE PETIT PARISIEN.	3
LE CAPITAINE SIMON.	1
LES COMPAGNONS DU SILENCE	3
LES DERNIÈRES FÉES	1
LES FANFARONS DU ROI	1
LE FILS DU DIABLE.	4
LES NUITS DE PARIS.	1
LA REINE DES ÉPÉES.	1
LE TUEUR DE TIGRES	1

GUSTAVE FLAUBERT

MADAME BOVARY.	2
------------------------	---

PAUL FOUCHER

LA VIE DE PLAISIR.	1
----------------------------	---

ARNOULD FRÉMY vol.

LES CONFESSIONS D'UN BOHÉMIEN.	1
LES MAITRESSES PARISIENNES.	1

GALOPPE D'ONQUAIRE

LE DIABLE BOITEUX A PARIS.	1
LE DIABLE BOITEUX AU CHATEAU.	1
LE DIABLE BOITEUX AU VILLAGE.	1
LE DIABLE BOITEUX EN PROVINCE.	1

THÉOPHILE GAUTIER

CONSTANTINOPLE.	1
LES GROTESQUES.	1

SOPHIE GAY

ANATOLE.	1
LE COMTE DE GUICHE	1
LA COMTESSE D'EGMONT	1
LA DUCHESSE DE CHATEAUX-ROUX.	1
ELLÉNORE.	2
LE FAUX FRÈRE.	1
LAURE D'ESTELL.	1
LÉONIE DE MONTBREUSE	1
LES MALHEURS D'UN AMANT HEUREUX.	1
UN MARIAGE SOUS L'EMPIRE	1
LE MARI CONFIDENT	1
MARIE DE MANCINI.	1
MARIE-LOUISE D'ORLÉANS.	1
LE MOQUEUR AMOUREUX.	1
PHYSIOLOGIE DE RIDICULE	1
SALONS CÉLÈBRES.	1
SOUVENIRS D'UNE VIEILLE FEMME.	1

JULES GÉRARD

LA CHASSE AU LION. Orné de 12 des- sins de Gust. Doré.	1
---	---

GÉRARD DE NERVAL

LA BOHÈME GALANTE.	1
LES FILLES DU FEU	1
LE MARQUIS DE FAYOLLE.	1
SOUVENIRS D'ALLEMAGNE.	1

ÉMILE DE GIRARDIN

ÉMILE	1
-----------------	---

M^{me} ÉMILE DE GIRARDIN

LA CANNE DE M. DE BALZAC.	1
CONTES D'UNE VIEILLE FILLE A SES NE- VEUX.	1
LA CROIX DE BERNY (en société avec Th. Gautier, Méry et Jules Sandeau).	1
IL NE FAUT PAS JOUER AVEC LA DOULEUR	1
LE LORIGNON.	1
MARGUERITE.	1
M. LE MARQUIS DE PONTANGES.	1
NOUVELLES.	1
POÉSIES COMPLÈTES	1
LE VICOMTE DE LAUNAY. Lettres pa- risiennes. Edition complète.	4

W. GODWIN

Traduction A. Pichot

CALEB WILLIAMS.	2
-------------------------	---

GÖTTE

Traduction N. Fournier

HERMANN ET DOROTHÉE.	1
WERTHER, avec notice, d'H. Heine	1

OLIVIER GOLDSMITH vol.

*Traduction N. Fournier*LE VICAIRE DE WAKEFIELD, avec étude
de lord Macaulay, trad. G. Guizot 1

LÉON GOZLAN

LE BARI, DE POUDRE D'OR. 1

LA COMÉDIE ET LES COMÉDIENS. 1

LA DERNIÈRE SŒUR GRISE. 1

LA FAMILLE LAMBERT. 1

LA FOLLE DU LOGIS. 1

LE NOTAIRE DE CHANTILLY. 1

M^{me} MANOEL DE GRANDFORT

L'AUTRE MONDE. 1

LÉON HILAIRE

NOUVELLES FANTAISISTES. 1

HILDEBRAND

Traduction Léon Wocquier

LA CHAMBRE OBSCURE. 1

SCÈNES DE LA VIE HOLLANDAISE. 1

ARSÈNE HOUSSAYE

L'AMOUR COMME IL EST. 1

LES FEMMES COMME ELLES SONT. 1

LA VERTU DE ROSINE. 1

CHARLES HUGO

LA CHAISE DE PAILLE. 1

F. VICTOR HUGO

Traducteur

LE FAUST ANGLAIS de Marlowe. 1

SONNETS de Shakspeare. 1

F. HUGONNET

SOUVENIRS D'UN CHEF DE BUREAU

ARABE. 1

JULES JANIN

L'ANE MORT. 1

LA CONFESSION. 1

CHARLES JOBEY

L'AMOUR D'UN NÈGRE. 1

PAUL JUILLERAT

LES DEUX BALCONS. 1

ALPHONSE KARR

AGATHE ET CÉCILE. 1

LE CHEMIN LE PLUS COURT. 1

CLOTILDE. 1

CLOVIS GOSSELIN. 1

CONTES ET NOUVELLES. 1

DEVANT LES TISONS. 1

ENCORE LES FEMMES. 1

LES FEMMES. 1

LA FAMILLE ALAIN. 1

ALPHONSE KARR (Suite) vol.

FEU PRESSIER. 1

LES FLEURS. 1

GENEVIÈVE. 1

LES GUÉPES. 6

HORTENSE. 1

MENUS PROPOS. 1

MIDI A QUATORZE HEURES. 1

LA PÊCHE EN EAU DOUCE ET EN EAU SALÉE. 1

LA PÉNÉLOPE NORMANDE. 1

UNE POIGNÉE DE VÉRITÉS. 1

PROMENADES HORS DE MON JARDIN. 1

RAOUL. 1

ROSES NOIRES ET ROSES BLEUES. 1

LES SOIRÉES DE SAINTE-ADRESSE. 1

SOUS LES ORANGERS. 1

SOUS LES TILLEULS. 1

TROIS CENTS PAGES. 1

VOYAGE AUTOUR DE MON JARDIN. 1

KAUFFMANN

BRILLAT LE MENUISIER. 1

LÉOPOLD KOMPERT

Traduction Daniel Stauben

LES JUIFS DE LA BOHÈME. 1

SCÈNES DU GHETTO. 1

DE LACRETELLE

LA POSTE AUX CHEVAUX. 1

M^{me} LAFARGE*née Marie Cappelle*

HEURES DE PRISON. 1

MÉMOIRES. 1

CHARLES LAFONT

LES LÉGENDES DE LA CHARITÉ. 1

G. DE LA LANDELLE

LES PASSAGÈRES. 1

STEPHEN DE LA MADELAINE

LE SECRET D'UNE RENOMMÉE. 1

JULES DE LA MADELÈNE

LES AMES EN PEINE. 1

LE MARQUIS DES SAFFRAS. 1

A. DE LAMARTINE

ANTAR. 1

BALZAC ET SES ŒUVRES. 1

BENVENUTO CELLINI. 1

BOSSUET. 1

CHRISTOPHE COLOMB. 1

CICÉRON. 1

LES CONFIDENCES. 1

LE CONSEILLER DU PEUPLE. 6

CROMWELL. 1

FÉNELON. 1

LES FOYERS DU PEUPLE. 2

GENEVIÈVE. Histoire d'une servante. 1

GRAZIELLA. 1

GUILLAUME TELL. 1

HÉLOÏSE ET ABÉLARD. 1

HOMÈRE ET SOCRATE. 1

JACQUARD — GUTENBERG. 1

A. DE LAMARTINE (*Suite*) vol. 1

JEAN-JACQUES ROUSSEAU	1
JEANNE D'ARC.	1
M ^{me} DE SÉVIGNÉ	1
NELSON.	1
RÉGINA.	1
RUSTEM.	1
TOUSSAINT LOUVERTURE.	1
VIE DU TASSE.	1

L'ABBÉ DE LAMENNAIS

LE LIVRE DU PEUPLE, avec une étude de <i>M. Ernest Renan</i>	1
PAROLES D'UN CROYANT, avec une étude de <i>M. Sainte-Beuve</i>	1

VICTOR DE LAPRADE

PSYCHÉ.	1
-----------------	---

CHARLES DE LA ROUNAT

LA COMÉDIE DE L'AMOUR.	1
--------------------------------	---

H. DE LATOUCHE

ADRIENNE.	1
AYMAR.	1
CLÉMENT XIV ET CARLO BERTINAZZI.	1
FRANCE ET MARIE.	1
FRAGOLETTA.	1
GRANGENEUVE.	1
LÉO.	1
UN MIRAGE.	1
OLIVIER BRUSSON.	1
LE PETIT PIERRE.	1
LA VALLÉE AUX LOUPS.	1

THÉOPHILE LAVALLÉE

HISTOIRE DE PARIS.	2
----------------------------	---

CARLE LEDHUY

LE CAPITAINE D'AVENTURES.	1
LE FILS MAUDIT.	1
LA NUIT TERRIBLE.	1

LOUIS LURINE

ICI L'ON AIME.	1
------------------------	---

FÉLICIEN MALLEFILLE

LE CAPITAINE LAROSE.	1
MARCEL.	1
MÉMOIRES DE DON JUAN.	2
MONSIEUR CORBEAU.	1

CH. MARCOTTE DE QUIVIÈRES

DEUX ANS EN AFRIQUE. Avec une in- troduction du <i>bibliophile Jacob</i>	1
---	---

MARIVAUX

THÉÂTRE. Précédé d'une notice par <i>Paul de St-Victor</i>	1
---	---

X. MARMIER

AU BORD DE LA NÉVA.	1
LES DRAMES INTIMES.	1
UNE GRANDE DAME RUSSE.	1
HISTOIRES ALLEMANDES ET SCANDINAVES.	1

LE DOCTEUR FÉLIX MAYNARD

UN DRAME DANS LES MERS BORÉALES.	1
JOURNAL D'UNE DAME ANGLAISE.	1
VOYAGES ET AVENTURES AU CHILI.	1

LE CAPITAINE MAYNE-REID vol.

Traduction Allys Bureau

LES CHASSEURS DE CHEVELURES.	1
--------------------------------------	---

MÉRY

UN AMOUR DANS L'AVENIR.	1
ANDRÉ CHÉNIER.	1
LA CHASSE AU CHASTRE.	1
LE CHATEAU DES TROIS TOURS.	1
LE CHATEAU VERT.	1
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE.	1
LES DAMNÉS DE L'INDE.	1
UNE HISTOIRE DE FAMILLE.	1
UN HOMME HEUREUX.	1
LES NUITS ANGLAISES.	1
LES NUITS ITALIENNES.	1
LES NUITS D'ORIENT.	1
UNE NUIT DU MIDI.	1
SALONS ET SOUTERRAINS DE PARIS.	1
LE TRANSPORTÉ.	1

PAUL MEURICE

LES TYRANS DE VILLAGE.	1
--------------------------------	---

PAUL DE MOLÈNES

AVENTURES DU TEMPS PASSÉ.	1
CARACTÈRES ET RÉCITS DU TEMPS.	1
CHRONIQUES CONTEMPORAINES.	1
HISTOIRES INTIMES.	1
HISTOIRES SENTIMENTALES ET MILITAIRES.	1
MÉM. D'UN GENTILH. DU SIÈCLE DERNIER.	1

MOLIÈRE

ŒUVRES COMPLÈTES.— <i>Nouvelle édition</i> publiée par <i>Philarète Chasles</i>	5
--	---

M^{me} MOLINOS-LAFITTE

L'ÉDUCATION DU FOYER.	1
-------------------------------	---

HENRY MONNIER

MÉMOIRES DE M. JOSEPH PRUDHOMME.	2
--	---

CHARLES MONSELET

M. DE CUPIDON.	1
------------------------	---

LE COMTE DE MONTALIVET

Ancien ministre

RIEN ! 48 années de gouvernement par- lementaire. 3 ^e édition.	1
--	---

LE COMTE DE MOYNIER

BOHÉMIENS ET GRANDS SEIGNEURS.	1
--	---

HÉGÉSIPPE MOREAU

ŒUVRES, avec une notice par <i>Louis Ra-</i> <i>tisbonne</i>	1
---	---

FÉLIX MORNAND

BERNERETTE.	1
LA VIE ARABE.	1

HENRY MURGER

LES BUVEURS D'EAU.	1
LE DERNIER RENDEZ-VOUS.	1
MADAME OLYMPE.	1
LE PAYS LATIN.	1
PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉÂTRE.	1
LE ROMAN DE TOUTES LES FEMMES.	1
SCÈNES DE CAMPAGNE.	1
SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME.	1
SCÈNES DE LA VIE DE JEUNESSE.	1
LE SABOT ROUGE.	1
LES VACANCES DE CAMILLE.	1

A. DE MUSSET, DE BALZAC, G. SAND vol.

LES PARISIENNES A PARIS 1

PAUL DE MUSSET

LA BAVOLETTE. 1

PUYLAURENS. 1

NADAR

LE MIROIR AUX ALOUETTES. 1

QUAND J'ÉTAIS ÉTUDIANT. 1

HENRI NICOLLE

LE TUEUR DE MOUCHES. 1

ÉDOUARD OURLIAC

LES GARNACHES. 1

PAUL PERRET

LES BOURGEOIS DE CAMPAGNE. 1

HISTOIRE D'UNE JOLIE FEMME. 1

LAURENT PICHAT

LA PAÏENNE. 1

AMÉDÉE PICHOT

UN DRAME EN HONGRIE. 1

L'ÉCOLIER DE WALTER SCOTT. 1

LA FEMME DU CONDAMNÉ. 1

LES POÈTES AMOUREUX. 1

EDGAR POE

Traduction Ch. Baudelaire

AVENTURES D'ARTHUR GORDON PYM. 1

HISTOIRES EXTRAORDINAIRES. 1

NOUVELLES HISTOIRES EXTRAORDINAIRES. 1

F. PONSARD

ÉTUDES ANTIQUES. 1

A. DE PONTMARTIN

CONTES D'UN PLANTEUR DE CHOUX. 1

CONTES ET NOUVELLES. 1

LA FIN DU PROCÈS. 1

MÉMOIRES D'UN NOTAIRE. 1

OR ET CLINQUANT. 1

POURQUOI JE RESTE A LA CAMPAGNE. 1

L'ABBÉ PRÉVOST

MANON LESCAUT, précédée d'une Étude
par John Lemoine. 1

ANNE RADCLIFFE

Traduction N. Fournier

LA FORÊT OU L'ABBAYE DE SAINT-CLAIR. 1

L'ITALIEN OU LE CONFESSIONNAL DES

PÉNITENTS NOIRS. 1

JULIA OU LES SOUTERRAINS DU CHATEAU

DE MAZZINI. 1

LES MYSTÈRES DU CHATEAU D'UDOLPHE. 2

LES VISIONS DU CHATEAU DES PYRÉNÉES. 1

RAOUSSET-BOULBON

UNE CONVERSION. 1

B.-H. REVOIL

Traducteur

LE DOCTEUR AMÉRICAIN. 1

LES HAREMS DU NOUVEAU-MONDE. 1

LOUIS REYBAUD vol.

CE QU'ON PEUT VOIR DANS UNE RUE. 1

CÉSAR FALEMPIN. 1

LA COMTESSE DE MAULEON. 1

LE COQ DU CLOCHER. 1

LE DERNIER DES COMMIS-VOYAGEURS. 1

ÉDOUARD MONGERON. 1

L'INDUSTRIE EN EUROPE. 1

JÉRÔME PATUROT à la recherche de la
meilleure des Républiques. 1JÉRÔME PATUROT à la recherche d'une
position sociale. 1

MARIE BRONTIN. 1

MATHIAS L'HUMORISTE. 1

PIERRE MOUTON. 1

LA VIE A REBOURS. 1

LA VIE DE CORSAIRE. 1

W. REYNOLDS

LES DRAMES DE LONDRES

— LES FRÈRES DE LA RÉSURRECTION. 1

— LA TAVERNE DU DIABLE. 1

— LES MYSTÈRES DU CABINET NOIR. 1

— LES MALHEURS D'UNE JEUNE FILLE. 1

— LE SECRÉT DU RESSUSCITÉ. 1

— LE FILS DU BOURREAU. 1

RÉGINA ROCHE

Traduction N. Fournier

LA CHAPELLE DU VIEUX CHATEAU. 1

AMÉDÉE ROLLAND

LES MARTYRS DU FOYER. 1

NESTOR ROQUEPLAN

REGAIN LA VIE PARISIENNE. 1

JULES DE SAINT-FÉLIX

LE GANT DE DIANE. 1

MADEMOISELLE ROSALINDE. 1

SCÈNES DE LA VIE DE GENTILHOMME. 1

GEORGE SAND

ADRIANI. 1

LES AMOURS DE L'ÂGE D'OR. 1

LES BEAUX MESSIEURS DE BOIS-DORÉ. 2

LE CHATEAU DES DÉSERTES. 1

LE COMPAGNON DU TOUR DE FRANCE. 2

LA COMTESSE DE RUDOLSTADT. 2

CONSUELO. 3

LES DAMES VERTES. 1

LA DANIELLA. 2

LE DIABLE AUX CHAMPS. 1

LA FILLEULE. 1

FLAVIE. 1

HISTOIRE DE MA VIE. 10

L'HOMME DE NEIGE. 3

HORACE. 1

ISIDORA. 1

JEANNE. 1

LÉLIA — Métella — Melchior — Cora. 2

LUCREZIA FLORIANI — Eavinia. 1

LE MEUNIER D'ANGIBAUT. 1

NARCISSE. 1

LE PÉCHÉ DE M. ANTOINE. 2

LE PICCININO. 2

PROMENADES AUTOUR D'UN VILLAGE. 1

LE SECRÉTAIRE INTIME. 1

SIMON. 1

TEVERINO — Léone Léoni. 1

L'USCOQUE. 1

JULES SANDEAU

vol.

CATHERINE	4
NOUVELLES	4
SACS ET PARCHEMINS.	4

EUGÈNE SCRIBE

COMÉDIES.	3
COMÉDIES-VAUDEVILLES.	10
OPÉRAS.	2
OPÉRAS-COMIQUES.	5

ALBÉRIC SECOND

CONTES SANS PRÉTENTION.	1
---------------------------------	---

FRÉDÉRIC SOULIÉ

AU JOUR LE JOUR.	1
LES AVENTURES DE SATURNIN FICHET.	2
LE BANANIER — EULALIE PONTOIS.	1
LE CHATEAU DES PYRÉNÉES.	2
LE COMTE DE FOIX	1
LE COMTE DE TOULOUSE.	1
LA COMTESSE DE MONRION.	1
CONFESSION GÉNÉRALE.	2
LE CONSEILLER D'ÉTAT.	1
CONTES ET RÉCITS DE MA GRAND'MÈRE.	1
CONTES POUR LES ENFANTS.	1
LES DEUX CADAVRES.	1
DIANE ET LOUISE	1
LES DRAMES INCONNUS.	5
— LA MAISON N° 3 DE LA RUE D' PRO- VENCE	1
— AVENTURES D'UN CADET DE FAMILLE	1
— LES AMOURS DE VICTOR BONSENNE.	1
— OLIVIER DUHAMEL.	2
UN ÉTÉ A MEUDON.	1
LES FORGERONS	1
HUIT JOURS AU CHATEAU.	1
LA LIONNE	1
LE MAGNÉTISEUR.	1
LE MAÎTRE D'ÉCOLE	1
UN MALHEUR COMPLET.	1
MARGUERITE.	1
LES MÉMOIRES DU DIABLE.	3
LE PORT DE CRÉTEIL.	1
LES PRÉTENDUS.	1
LES QUATRE ÉPOQUES	1
LES QUATRE NAPOLITAINES	2
LES QUATRE SŒURS	1
UN RÊVE D'AMOUR — LA CHAMBRIÈRE.	1
SATHANIEL	1
SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POU- VAIT.	2
LE VICOMTE DE BÉZIERS.	1

ÉMILE SOUVESTRE

LES ANGES DU FOYER.	1
AU BORD DU LAC.	1
AU BOUT DU MONDE.	1
AU COIN DU FEU.	1
CAUSERIES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES.	3
CHRONIQUES DE LA MER.	1

ÉMILE SOUVESTRE (Suite) vol.

LES CLAIRIÈRES.	1
CONFESSIONS D'UN OUVRIER.	1
CONTES ET NOUVELLES.	1
DANS LA PRAIRIE.	1
LES DERNIERS BRETONS.	2
LES DERNIERS PAYSANS.	1
DEUX MISÈRES.	1
LES DRAMES PARISIENS.	1
L'ÉCHELLE DE FEMMES	1
EN BRETAGNE.	1
EN FAMILLE.	1
EN QUARANTAINE.	1
LE FOYER BRETON.	2
LA GOUTTE D'EAU.	1
HISTOIRES D'AUTREFOIS.	1
L'HOMME ET L'ARGENT.	1
LOIN DU PAYS.	1
LA LUNE DE MIEL.	1
LA MAISON ROUGE	1
LE MAT DE COGAGNE.	1
LE MÉMORIAL DE FAMILLE.	1
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH.	1
LE MONDE TEL QU'IL SERA.	1
LE PASTEUR D'HOMMES.	1
LES PÉCHÉS DE JEUNESSE.	1
PENDANT LA MOISSON.	1
UN PHILOSOPHE SOUS LES TOITS	1
PIERRE ET JEAN.	1
PROMENADES MATINALES.	1
RÉCITS ET SOUVENIRS.	1
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS.	2
RICHE ET PAUVRE.	1
LE ROI DU MONDE.	2
SCÈNES DE LA CHOUANNERIE.	1
SCÈNES DE LA VIE INTIME.	1
SCÈNES ET RÉCITS DES ALPES.	1
LES SOIRÉES DE MEUDON.	1
SOUS LA TONNELLE	1
SOUS LES FILETS	1
SOUS LES OMBRAGES.	1
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON	2
SOUV. D'UN VIEILLARD. La dernière étape SUR LA PELOUSE.	1
THÉÂTRE DE LA JEUNESSE	1
TROIS FEMMES	1
TROIS MOIS DE VACANCES.	1
LA VALISE NOIRE.	1

MARIE SOUVESTRE

PAUL FERROLL, <i>traduit de l'anglais.</i>	1
--	---

DANIEL STAUBEN

SCÈNES DE LA VIE JUIVE EN ALSACE.	1
---	---

DE STENDHAL (H. BEYLE)

DE L'AMOUR.	1
CHRONIQUES ET NOUVELLES.	1
LA CHARTREUSE DE PARME.	1
PROMENADES DANS ROME.	2
LE ROUGE ET LE NOIR.	1

STERNE *Trad. N. Fournier* vol.
VOYAGE SENTIMENTAL, avec Notice de
Walter-Scott. 1

EUGÈNE SUE

LA BONNE AVENTURE. 2
LE DIABLE MÉDECIN. 3
— ADELE VERNEUIL. 1
— CLÉMENCE HERVÉ. 1
— LA GRANDE DAME. 1
LES FILS DE FAMILLE. 3
GILBERT ET GILBERTE. 3
LES SECRETS DE L'OREILLER. 3
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX. 6
— L'ORGUEIL. 2
— L'ENVIE — LA COLÈRE. 2
— LA LUXURE — LA PARESSE. 1
— L'AVARICE — LA GOURMANDISE. 1

M^{me} DE SURVILLE née DE BALZAC
BALZAC, SA VIE ET SES ŒUVRES. 1

E. TEXIER

AMOUR ET FINANCE. 1

WILLIAM THACKERAY

Traduction W. Hughes

LES MÉMOIRES D'UN VALET DE PIED. 1

LOUIS ULBACH

SUZANNE DUCHEMIN. 1
LA VOIX DU SANG. 1

OSCAR DE VALLÉE vol.

LES MANIEURS D'ARGENT. 1

VALOIS DE FORVILLE

LE COMTE DE SAINT-POL. 1
LE CONSCRIT DE L'AN VIII. 1
LE MARQUIS DE PAZAVAL. 1

MAX VALREY

LES FILLES SANS DOT. 1
MARTHE DE MONTRUN. 1

V. VERNEUIL

MES AVENTURES AU SÉNÉGAL. 1

LE DOCTEUR L. VÉRON

MÉMOIRES D'UN BOURGEOIS DE PARIS. 5

ALFRED DE VIGNY

LAURETTE OU LE CACHET ROUGE. 1
LA VEILLÉE DE VINCENNES. 1
LA VIE ET LA MORT DU CAPITAINE RE-
NAUD. 1

CHARLES VINCENT ET DAVID

LE TUEUR DE BRIGANDS. 1

JULES DE WAILLY FILS

SCÈNES DE LA VIE DE FAMILLE. 1

FRANCIS WEY

LES ANGLAIS CHEZ EUX. 1
LONDRES IL Y A CENT ANS. 1

COLLECTION A 50 CENTIMES

Jolis volumes format grand in-32, sur beau papier

UN ASTROLOGUE vol.

LA COMÈTE ET LE CROISSANT. Présages
et prophéties sur la Guerre d'Orient. 1

GUSTAVE CLAUDIN

PALSAMBLEU! 1

M^{me} **LOUISE COLET**

QUATRE POÈMES couronnés par l'Aca-
démie. 1

ALEXANDRE DUMAS

LA JEUNESSE DE PIERROT. Conte de fée. 1
MARIE DORVAL. 1

HENRY DE LA MADELÈNE

GERMAIN BARBE-BLEUE. 1

MÉRY

LES AMANTS DU VÉSUVE. 1

LÉON PAILLET vol.

VOLEURS ET VOLÉS. 1

J. PETIT-SENN

BLUETTES ET BOUTADES. 1

NESTOR ROQUEPLAN

LES COULISSES DE L'OPÉRA. 1

AURÉLIEN SCHOLL

CLAUDE LE BORGNE. 1

EDMOND TEXIER

UNE HISTOIRE D'HIER. 1

H. DE VILLEMESSANT

LES GANGANS. 1

COLLECTION FORMAT IN-32

1 FRANC LE VOLUME

Tous volumes papier vélin

ÉMILE AUGIER	vol.	LARCHER ET JULIEN	vol.
LES PARIÉTAIRES. Poésies.	1	CE QU'ON A DIT DE LA FIDÉLITÉ et de L'INFIDÉLITÉ	1
***		ALBERT DE LASALLE	
LES ZOUAVES ET LES CHASSEURS A PIED.	1	HISTOIRE DES BOUFFES-PARISIENS.	1
BAISSAC		ALFRED DE LÉRIS	
LES FEMMES DANS LES TEMPS MODERNES.	1	MES VIEUX AMIS.	1
H. DE BALZAC		TROIS NOUVELLES ET UN CONTE.	1
LES FEMMES	1	ALBERT LHERMITE	
THÉODORE DE BANVILLE		UN SCEPTIQUE S'IL VOUS PLAÎT.	1
LES PAUVRES SALTIMBANQUES.	1	M^{me} MANNOURY-LACOUR	
LA VIE D'UNE COMÉDIENNE.	1	ASPHODELES.	1
A. DE BELLOY		SOLITUDES. 2 ^e édition	1
PHYSIONOMIES CONTEMPORAINES.	1	MÉRY	
PORTRAITS ET SOUVENIRS	1	ANGLAIS ET CHINOIS.	1
ALFRED BOUGEARD		HISTOIRE D'UNE COLLINE.	1
LES MORALISTES OUBLIÉS.	1	MICHELET	
ALFRED DE BRÉHAT		POLOGNE ET RUSSIE.	1
LE CHATEAU DE KERMARIA	1	HENRY MONNIER	
SÉRAPHINE DARISPE	1	LES PETITES GENS.	1
ÉMILE DESCHANEL		CHARLES MONSELET	
LE BIEN et LE MAL qu'on a dit des enfants.	1	LA CUISINIÈRE POÉTIQUE.	1
HISTOIRE DE LA CONVERSATION.	1	HENRY MURGER	
LE MAL QU'ON A DIT DE L'AMOUR.	1	BALLADES ET FANTAISIES.	1
XAVIER EYMA		PROPOS DE VILLE ET PROPOS DE THÉÂTRE.	1
EXCENTRICITÉS AMÉRICAINES	1	EUGÈNE NOEL	
OL. GOLDSMITH <i>Trad. Alph. Esquiros</i>		RADELAIS.	1
VOYAGE D'UN CHINOIS EN ANGLETERRE.	1	LA VIE DES FLEURS ET DES FRUITS	1
LÉON GOZLAN		F. PONSARD	
BALZAC EN PANTOUFLES	1	HOMÈRE. Poème	1
LES MAÎTRESSES A PARIS	1	LOUIS RATISBONNE	
UNE SOIRÉE DANS L'AUTRE MONDE	1	AU PRINTEMPS DE LA VIE	1
LE COMTE F. DE GRAMMONT		JULES SANDEAU	
COMMENT ON VIENT et COMMENT ON S'EN VA	1	LE CHATEAU DE MONTSABREY.	1
CHARLES JOLIET		OLIVIER	1
L'ESPRIT DE BIDEROT	1	***	
LAURENT JAN		PARIS CHEZ MUSARD.	1
MISANTHROPIE SANS REPENTIR	1	P. J. STAHL	
E. DE LA BÉDOLLIÈRE		LES BIJOUX PARLANTS.	1
HISTOIRE DE LA MODE EN FRANCE	1	L'ESPRIT DE VOLTAIRE.	1
A. DE LAMARTINE		HIST. D'UN PRINCE ET D'UNE PRINCESSE.	1
GRAZIELLA	1	LOUIS ULBACH	
LES VISIONS.	1	L'HOMME AUX CINQ LOUIS D'OR	2
		LE DOCTEUR YVAN	
		CANTON. UN COIN DU CÉLESTE-EMPIRE.	1

MUSÉE LITTÉRAIRE CONTEMPORAIN

CHOIX DES MEILLEURS OUVRAGES DES AUTEURS MODERNES

10 Centimes la Livraison — Format in-4° à 2 colonnes

ROGER DE BEAUVOIR fr. c.

LE CHEVALIER DE SAINT-GEORGES	—	> 90
LE CHEVALIER DE CHARNY	—	> 90

CHARLES DE BERNARD

UN ACTE DE VERTU	—	> 50
L'ANNEAU D'ARGENT.	—	> 50
UNE AVENTURE DE MAGISTRAT.	—	> 30
LA CINQUANTAINE.	—	> 50
LA FEMME DE QUARANTE ANS.	—	> 50
LE GENDRE	—	> 50
L'INNOCENCE D'UN FORÇAT	—	> 30
LA PEINE DU TALION	—	> 30
LE PERSECUTEUR.	—	> 30

CHAMPFLEURY

LES GRANDS HOMMES DU RUISSEAU	—	> 60
----------------------------------	---	------

LA COMTESSE DASH

LES GALANTRIES DE LA COUR DE LOUIS XV.	—	3 >
— LA RÉGENCE	—	> 90
— LA JEUNESSE DE LOUIS XV.	—	> 90
— LES MAÎTRESSES DU ROI.	—	> 90
— LE PARC AUX CERFS	—	> 90

ALEXANDRE DUMAS

ACTÉ	—	> 90
AMAURY.	—	> 90
ANGE PITOU	—	1 80
ASCANIO.	—	1 50
AVENTURES DE JOHN DAVYS	—	1 80
LES BALEINIERS.	—	1 30
LE BATARD DE MAULÉON	—	2 >
BLACK.	—	> 90
LA BOULE DE NEIGE.	—	> 90
BRIG-A-BRAC.	—	1 20
LE CAPITAINE PAUL	—	> 70
LE CAPITAINE RICHARD	—	> 90
CATHERINE BLUM.	—	> 70
CAUSERIES — LES TROIS DAMES.	—	1 30
CÉCILE	—	> 90
CHARLES LE TÉMÉRAIRE	—	1 30

ALEXANDRE DUMAS (Suite) fr. c.

LE CHATEAU D'EPSTEIN	—	1 50
LE CHEVALIER D'HARMENTAL.	—	1 50
LE CHEV. DE MAISON ROUGE.	—	1 50
LE COLLIER DE LA REINE	—	2 50
LA COLOMBE — MURAT.	—	> 50
LES COMPAGNONS DE JEHU	—	2 40
LE COMTE DE MONTE-CRISTO	—	4 >
LA COMTESSE DE CHARNY.	—	4 50
LA COMTESSE DE SALISBURY	—	1 50
LES CONFESSIONS DE LA MARQUISE	—	1 70
CONSCIENCE L'INNOCENT.	—	1 30
LA DAME DE MONSOREAU	—	2 50
LA DAME DE VOLUPTÉ.	—	1 30
LES DEUX DIANE.	—	2 20
LES DEUX REINES.	—	1 50
DIEU DISPOSE	—	1 80
LES DRAMES DE LA MER.	—	> 70
LA FEMME AU COLLIER DE VE- LOURS	—	> 70
FERNANDE.	—	> 90
UNE FILLE DU RÉGENT.	—	> 90
LES FRÈRES CORSES	—	> 60
GABRIEL LAMBERT	—	> 90
GAULE ET FRANCE.	—	> 90
UN GIL-BLAS EN CALIFORNIE.	—	> 70
GEORGES	—	> 90
LA GUERRE DES FEMMES	—	1 65
HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE.	—	5 50
L'HOROSCOPE.	—	> 90
IMPRESSIONS DE VOYAGE:		
UNE ANNÉE A FLORENCE.	—	> 90
L'ARABIE HEUREUSE	—	2 40
LES BORDS DU RHIN.	—	1 30
LE CAPITAINE ARÉNA	—	> 90
LE CORRICOLO	—	1 65
DE PARIS A CADIX.	—	1 65
EN SUISSE.	—	2 20
LE MIDI DE LA FRANCE	—	1 30
QUINZE JOURS AU SINAI	—	> 90
LE SPÉRONARE.	—	1 50
LE VELOCE	—	1 65
LA VILLA PALMIERI	—	> 90
INGÉNUÉ.	—	1 80
ISABEL DE BAVIÈRE	—	1 30

ALEXANDRE DUMAS (Suite) fr. c.

ITALIENS ET FLAMANDS.	—	1 50
IVANHOE de Walter Scott . . .	—	1 70
JEHANNE LA PUCELLE.	—	> 90
LES LOUVES DE MACHECOUL. . .	—	2 50
MADAME DE CHAMBLAY	—	1 50
LA MAISON DE GLACE.	—	1 50
LE MAITRE D'ARMES	—	> 90
LES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS .	—	> 70
LES MÉDICIS.	—	> 70
MES MÉMOIRES. (Complet). . .	—	8 >
— 1 ^{re} série. (Séparément) . . .	—	3 60
— 2 ^e série. (—)	—	4 50
MÉM. DE GARIBALDI. (Complet) —	—	1 30
— 1 ^{re} série. (Séparément) . . .	—	> 70
— 2 ^e série. (—)	—	> 70
MÉMOIRES D'UNE AVEUGLE. . .	—	1 70
MÉM. D'UN MÉDECIN — BALSAMO —	—	4 >
LE MENEUR DE LOUPS	—	> 90
LES MILLE ET UN FANTÔMES . . .	—	> 70
LES MOHICANS DE PARIS	—	3 60
LES MORTS VONT VITE	—	1 50
NOUVELLES	—	> 50
UNE NUIT A FLORENCE.	—	> 70
OLYMPE DE CLÈVES.	—	2 60
OTHON L'ARCHER.	—	> 50
LE PAGE DU DUC DE SAVOIE . . .	—	1 70
PASCAL BRUNO.	—	> 50
LE PASTEUR D'ASHBOURN	—	1 80
PAULINE.	—	> 50
LA PÊCHE AUX FILETS	—	> 50
LE PÈRE GIGOGNE	—	1 50
LE PÈRE LA RUINE.	—	> 90
LA PRINCESSE FLORA.	—	> 70
LES QUARANTE-CINQ.	—	2 50
LA REINE MARGOT	—	1 65
LA ROUTE DE VARENNES	—	> 70
LE SALTEADOR.	—	> 70
SALVATOR	—	4 >
SOUVENIRS D'ANTONY	—	> 90
SYLVANDIRE	—	> 90
LE TESTAMENT DE M. CHAUVELIN. —	—	> 70
LES TROIS MOUSQUETAIRES. . .	—	1 65
LE TROU DE L'ENFER	—	> 90
LA TULIPE NOIRE.	—	> 90
LE VICOMTE DE BRAGELONNE. .	—	4 75
LA VIE AU DÉSERT.	—	1 30
UNE VIE D'ARTISTE.	—	> 70
VINGT ANS APRÈS.	—	2 20

ALEXANDRE DUMAS FILS fr. c.

CÉSARINE	—	> 50
LA DAME AUX CAMÉLIAS.	—	> 90
UN PAQUET DE LETTRES.	—	> 50
LE PRIX DE PIGEONS.	—	> 50

XAVIER EYMA

LES FEMMES DU NOUVEAU-MONDE. —	> 90
--------------------------------	------

PAUL FÉVAL

LES AMOURS DE PARIS.	—	1 30
LE BOSSU OU LE PETIT PARISIEN.	—	2 50
LE FILS DU DIABLE.	—	3 ,
LE TUEUR DE TIGRES.	—	, 70

LÉON GOZLAN

LES NUITS DU PÈRE-LACHAISE. . —	> 90
---------------------------------	------

CHARLES HUGO

LA BOHÈME DORÉE.	—	1 50
--------------------------	---	------

CH. JOBEY

L'AMOUR D'UN NÈGRE.	—	> 90
-----------------------------	---	------

ALPHONSE KARR

FORT EN THÈME.	—	> 70
LA PÉNÉLOPE NORMANDE. . . .	—	> 90
SOUS LES TILLEULS.	—	> 90

A. DE LAMARTINE

LES CONFIDENCES.	—	> 90
L'ENFANCE.	—	> 50
GENEVIEVE. Hist. d'une Servante	—	> 70
GRAZIELLA.	—	> 60
LA JEUNESSE.	—	> 60
RÉGINA	—	> 50

FÉLIX MAYNARD

L'INSURRECTION DE L'INDE. De —	
Delhi à Cawnpore. —	> 70

MÉRY

fr. c.

UN ACTE DE DÉSESPOIR.	— > 50
LE BONHEUR D'UN MILLIONNAIRE.	— > 50
LE CHATEAU DES TROIS TOURS.	— > 70
LE CHATEAU D'UDOLPHE.	— > 50
UNE CONSPIRATION AU LOUVRE.	— > 70
LE DIAMANT A MILLE FACETTES.	— > 60
HISTOIRE DE CE QUI N'EST PAS ARRIVÉ	— > 50
LES NUITS ANGLAISES.	— > 90
LES NUITS ITALIENNES.	— > 90
SIMPLE HISTOIRE.	— > 70

EUGÈNE DE MIRECOURT

LES CONFESSIONS DE NINON DE LENCLOS.	— 3 70
--	--------

HENRY MURGER

LES AMOURS D'OLIVIER.	— > 30
LE BONHOMME JADIS.	— > 30
MADAME OLYMPE.	— > 50
LA MAÎTRESSE AUX MAINS ROUGES.	— > 30
LE MANCHON DE FRANCINE.	— > 30
SCÈNES DE LA VIE DE BOHÈME.	— > 90
LE SOUPER DES FUNÉRAILLES.	— > 50

JULES SANDEAU

SACS ET PARCHEMINS.	— > 90
-----------------------------	--------

SCRIBE

CARLO BROSCHI.	— > 50
------------------------	--------

FRÉDÉRIC SOULIÉ

AU JOUR LE JOUR.	— > 70
AVENT. DE SATURNIN FICHET.	— 4 30
LE BANANIER.	— > 50
LA COMTESSE DE MONRION.	— > 70
CONFESSION GÉNÉRALE.	— 4 80
LES DEUX CADAVRES.	— > 70
LES DRAMES INCONNUS.	— 2 50
— LA MAISON N° 3, RUE DE PROVENCE.	— > 70
— LES AVENTURES D'UN CADET DE FAMILLE	— > 70
— LES AMOURS DE VICTOR BONSENNE	— > 70
— OLIVIER DUHAMEL.	— > 70

FRÉDÉRIC SOULIÉ (Suite) fr. c.

EULALIE PONTOIS.	— > 30
LES FORGERONS.	— > 50
HUIT JOURS AU CHATEAU.	— > 70
LE LION AMOUREUX.	— > 30
LA LIONNE.	— > 70
LE MAÎTRE D'ÉCOLE.	— > 30
MARGUERITE.	— > 50
LES MÉMOIRES DU DIABLE.	— 2 >
LE PORT DE CRETEIL.	— > 70
LES QUATRE NAPOLITAINES.	— 4 50
LES QUATRE SŒURS.	— > 50
SI JEUNESSE SAVAIT, SI VIEILLESSE POUVAIT.	— 4 50

ÉMILE SOUVESTRE

DEUX MISÈRES.	— > 90
L'HOMME ET L'ARGENT.	— > 70
JEAN PLEBEAU.	— > 50
LE MENDIANT DE SAINT-ROCH.	— > 70
PIERRE LANDAIS.	— > 50
LES RÉPROUVÉS ET LES ÉLUS.	— 4 50
SOUVENIRS D'UN BAS-BRETON.	— 4 50

EUGÈNE SUE

LA BONNE AVENTURE.	— 4 50
GILBERT ET GILBERTE.	— 2 70
LE DIABLE MÉDECIN.	— 2 70
— LA FEMME SÉPARÉE DE CORPS ET DE BIENS	— > 90
— LA GRANDE DAME.	— > 50
— LA LORETTE.	— > 30
— LA FEMME DE LETTRES.	— > 90
— LA BELLE FILLE.	— > 50
LES FILS DE FAMILLE.	— 2 70
LES MÉMOIRES D'UN MARI.	— 2 70
— UN MARIAGE DE CONVENANCES.	— 4 50
— UN MARIAGE D'ARGENT.	— > 90
— UN MARIAGE D'INCLINATION.	— > 50
LES SECRETS DE L'OREILLER.	— 2 20
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX.	— 5 >
— L'ORGUEIL.	— 4 50
— L'ENVIE.	— > 90
— LA COLÈRE.	— > 70
— LA LUXURE.	— > 70
— LA PARESSE.	— > 50
— L'AVARICE.	— > 50
— LA GOURMANDISE.	— > 50

VALOIS DE FORVILLE

LE CONSCRIT DE L'AN VIII.	— > 90
-----------------------------------	--------

BROCHURES DIVERSES

ÉMILE AUGIER fr. c.	
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADEMIE FRANÇAISE	1 >

LA QUESTION ALGÉRIENNE à propos de la lettre adressée par l'Empereur au maréchal de Mac-Mahon.	1 >
LOUIS BLANC	
LA RÉVOLUTION DE FÉVRIER AU LUXEMBOURG	1 >
BLANQUI ET ÉMILE DE GIRARDIN	
DE LA LIBERTÉ DU COMMERCE ET DE LA PROTECTION DE L'INDUSTRIE	2 >
H. BLAZE DE BURY	
M. LE COMTE DE CHAMBORD — UN MOIS A VENISE.	1 >
BONNAL	
ABOLITION DU PROLETARIAT.	1 >
LA FORCE ET L'IDÉE.	1 >
G. BOULLAY	
RÉORGANISATION ADMINISTRATIVE.	1 >
CHAMPFLEURY	
RICHARD WAGNER	50 >
HENÉ CLÉMENT	
ÉTUDE SUR LE THÉÂTRE ANTIQUE.	1 >
ATHANASE COQUEREL FILS	
LE BON SAMARITAIN, sermon prêché en 1864, dans les églises de Lusignan et de Reims.	50 >
LE CATHOLICISME ET LE PROTESTANTISME considérés dans leur origine et leur développement.	1 >
LES CHOSES ANCIENNES ET LES CHOSES NOUVELLES, sermon prononcé en 1864, dans les églises de Poitiers, Reims, Nîmes, Montpellier, Montauban et Lyon.	50 >
L'ÉGOÏSME DEVANT LA CROIX, sermon sur Luc, prêché dans les églises de Vauvert, Anduze, Sommières, Uzès et Clairac.	50 >
PROFESSION DE FOI CHRÉTIENNE.	50 >
LA SCIENCE ET LA RELIGION, sermon prêché en 1864, dans les églises de Nîmes et de Dieppe.	50 >
SERMON D'ADIEU prêché dans l'église de l'Oratoire.	50 >
L. COUTURE	
DU BONAPARTISME DANS L'HISTOIRE DE FRANCE.	1 >
DU GOUVERNEMENT HÉRÉDITAIRE EN FRANCE.	1 50 >
UN CURÉ	
A NOTRE SAINT-PÈRE LE PAPE	1 >
CHARLES DIDIER	
QUESTION SICILIENNE.	1 >
UNE VISITE AU DUC DE BORDEAUX.	1 >
ERNEST DESJARDINS	
NOTICE SUR LE MUSÉE NAPOLEON III et promenade dans les galeries.	50 >
DUFAURE	
DU DROIT AU TRAVAIL.	30 >

ALEXANDRE DUMAS fr. c.	
RÉVÉLATIONS SUR L'ARRESTATION D'ÉMILE THOMAS	50 >
ADRIEN DUMONT	
LES PRINCIPES DE 1789	1 >
LÉON FAUCHER	
LE CRÉDIT FONCIER	30 >
OCTAVE FEUILLET	
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADEMIE FRANÇAISE	1 >
LE MARQUIS DE GABRIAC	
DE L'ORIGINE DE LA GUERRE D'ITALIE.	1 >
ÉMILE DE GIRARDIN	
L'ABOLITION DE L'AUTORITÉ.	1 >
ABOLITION DE L'ESCLAVAGE MILITAIRE.	1 >
AVANT LA CONSTITUTION	50 >
L'EXPROPRIATION ABOLIE PAR LA DETTE FONCIÈRE CONSOLIDÉE	2 >
LA CONSTITUANTE ET LA LÉGISLATIVE.	1 >
LE DROIT DE TOUT DIRE.	1 >
L'ÉQUILIBRE FINANCIER PAR LA RÉFORME ADMINISTRATIVE	1 >
LE GOUVERNEMENT LE PLUS SIMPLE.	1 >
JOURNAL D'UN JOURNALISTE AU SECRET.	1 >
LA NOTE DU XIV DÉCEMBRE.	1 >
L'ORNÈRE DES RÉVOLUTIONS.	1 >
LA PAIX. 2 ^e édition.	1 >
RESPECT DE LA CONSTITUTION.	1 >
LE SOCIALISME ET L'IMPOT	1 >
SOLUTION DE LA QUESTION D'ORIENT.	2 50 >
GLADSTONE	
DEUX LETTRES au lord Aberdeen sur les poursuites politiques exercées par le gouvernement napolitain	1 >
JULES GOUACHE	
LES VIOLONS DE M. MARRAST.	50 >
LE COMTE D'HAUSSONVILLE	
CONSULTATION DE MM. LES BATONNIERS DE L'ORDRE DES AVOCATS.	1 >
LETTRE AUX BATONNIERS DE L'ORDRE DES AVOCATS	1 >
M. DE CAVOUR ET LA CRISE ITALIENNE.	1 >
LÉON HEUZEY	
CATALOGUE DE LA MISSION DE MACÉDOINE ET DE THESSALIE.	50 >
VICTOR HUGO ET CRÉMIEUX	
DISCOURS SUR LA PEINE DE MORT (<i>Procès de l'Événement</i>).	1 >
LOUIS JOURDAN	
LA GUERRE A L'ANGLAIS. 2 ^e édit.	1 >
LAMARTINE	
DU DROIT AU TRAVAIL.	30 >
LETTRE AUX DIX DÉPARTEMENTS.	30 >
LA PRÉSIDENTE.	30 >
DU PROJET DE CONSTITUTION	30 >
UNE SEULE CHAMBRE.	30 >
ÉDOUARD LEMOINE	
ABDICATION DU ROI LOUIS-PHILIPPE.	50 >
JOHN LEMOINNE	
AFFAIRES DE ROMME	1 >

A. LEYMARIE	fr. c.
HISTOIRE D'UNE DEMANDE EN AUTORISATION DE JOURNAL. — Simple question de propriété.	2 >
ETIENNE MAURICE	
DÉCENTRALISATION ET DÉCENTRALISATEURS.	1 >
LE COMTE DE MONTALIVET	
OBSERVATIONS SUR LE PROJET DE LOI RELATIF AUX CONSEILS-GENÉRAUX.	1 >
LE ROI LOUIS-PHILIPPE ET SA LISTE CIVILE.	50 >
LE BARON DE NERVO	
L'ADMINISTRATION DES FINANCES SOUS LA RESTAURATION.	1 >
LES FINANCES DE LA FRANCE SOUS LE RÈGNE DE NAPOLEON III.	1 >
D. NISARD	
LES CLASSES MOYENNES EN ANGLETERRE ET LA BOURGEOISIE EN FRANCE.	1 >
DISCOURS PRONONCÉ A L'ACADÉMIE FRANÇAISE en réponse au discours de réception de M. Ponsard.	1 >
UN PAYSAN CHAMPENOIS.	
A TIMON sur son projet de Constitution.	50 >
CASIMIR PERIER	
LE BUDGET DE 1863.	1 >
LA RÉFORME FINANCIÈRE DE 1862.	1 >
GEORGES PERROT	
CATALOGUE DE LA MISSION D'ASIE-MINEURE.	50 >
ANSELME PETETIN	
DE L'ANNEXION DE LA SAVOIE. 2 ^{éd.}	1 >

H. PLANAVERGNE	fr. c.
NOUVEAU SYSTÈME DE NAVIGATION fondé sur le principe de l'envergance des corps roulants sur l'eau	1 50
A. PONROY	
LE MARÉCHAL BUGEAUD.	1 >
F. PONSARD	
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE.	1 >
PRÉVOST-PARADOL	
LES ÉLECTIONS DE 1863.	1 >
DU GOUVERNEMENT PARLEMENTAIRE ET DU DÉCRET DU 24 NOVEMBRE.	1 >
DE LA LIBERTÉ DES CULTES EN FRANCE.	1 >
DEUX LETTRES SUR LA RÉFORME DU CODE PÉNAL.	1 >
QUELQUES RÉFLEXIONS SUR NOTRE SITUATION INTÉRIEURE.	50 >
ESPRIT PRIVAT	
LE DOIGT DE DIEU.	1 >
ERNEST RENAN	
CATALOGUE DES OBJETS PROVENANT DE LA MISSION DE PHÉNICIE.	50 >
SAINTE-BEUVE	
A PROPOS DES BIBLIOTHÈQ. POPULAIRES	50
SAINT-MARC GIRARDIN	
DU DÉCRET DU 24 NOVEMBRE ou de la réforme de la Constitution de 1852.	1 >
GEORGE SAND	
LA GUERRE.	1 >
G. SAND ET V. BORIE	
TRAVAILLEURS ET PROPRIÉTAIRES.	1 >
THIERS	
DU CRÉDIT FONCIER.	30 >
LE DROIT AU TRAVAIL.	30 >

LES FIGURES DU TEMPS

NOTICES BIOGRAPHIQUES

Par **LEMERCIER DE NEUVILLE**. Brochures grand in-18, avec des Photographies
DE **PIERRE PETIT**

Mme HISTORI..... 2 fr.
GUSTAVE DORE 2 fr.

ROBERT HOUDIN 1 fr.
Mme PETIPA..... 1 fr.

L'UNIVERS ILLUSTRE**JOURNAL PARAISSANT LE SAMEDI.***Chaque numéro contient 16 pages format in-folio (8 de texte et 8 de gravures).***PRIX : 33 CENTIMES LE NUMÉRO****ADONNEMENT : UN AN, 18 FR. — SIX MOIS, 9 FR.****— Pour plus de détails, faire demander le prospectus —****LE JOURNAL DU DIMANCHE****LITTÉRATURE — HISTOIRE — VOYAGES — MUSIQUE****20 vol. sont en vente. Chaque vol. format in-4, orné de 104 gravures. Prix : 3 fr.****LE JOURNAL DU JEUDI****LITTÉRATURE — HISTOIRE — VOYAGES****15 vol. sont en vente. Chaque vol. format in-4, orné de 104 gravures. Prix : 3 fr.****LES BONS ROMANS****CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE****Par VICTOR HUGO, ALEXANDRE DUMAS, GEORGE SAND, LAMARTINE, ALFRED DE MUSSET, EUGÈNE SUE, FRÉDÉRIC SOULIÉ, ALPHONSE KARR, CH. DE BERNARD, ALEX. DUMAS FILS, HENRY MURGER, HENRI CONSCIENCE, PAUL FÉVAL, ÉMILE SOUVESTRE, ETC., ETC.****15 vol. sont en vente. Chaque volume, format in-4, orné de 104 gravures. Prix : 3 fr.****DICTIONNAIRE DES NOMS PROPRES****OU ENCYCLOPÉDIE ILLUSTRÉE****DE BIOGRAPHIE, DE GÉOGRAPHIE, D'HISTOIRE ET DE MYTHOLOGIE****Par B. Dupiney de Vorepierre****L'ouvrage, imprimé sur papier de luxe et avec des caractères neufs, formera deux volumes grand in-4, publiés en 150 livraisons, et sera enrichi****DE 400 CARTES OU PLANS, DE 2000 PORTRAITS ET DE 2000 GRAVURES****Représentant des vues de villes, monuments ou sites remarquables, des types de races, etc.****50 centimes la livraison. — Chaque livraison se compose de deux feuilles de texte et contient presque la matière d'un volume in-8°****DICTIONNAIRE FRANÇAIS ILLUSTRE****ET ENCYCLOPÉDIE UNIVERSELLE****Ouvrage qui peut tenir lieu de tous les vocabulaires et de toutes les encyclopédies****ENRICHIE DE 20,000 FIG. GRAVÉES SUR CUIVRE PAR LES MEILLEURS ARTISTES****Dirigé par B. Dupiney de Vorepierre****ET RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRES****159 livraisons à 50 centimes. Chaque livraison est composée de deux feuilles de texte et contient la matière d'un volume in-8° ordinaire. L'ouvrage, composé en caractères entièrement neufs et imprimé sur papier de luxe, forme deux magnifiques volumes in-4. Prix, broché : 80 fr.****Demi-reliure chagrin, plats toile. Prix 92 fr.****DICTIONNAIRE DE LA CONVERSATION
ET DE LA LECTURE****INVENTAIRE RAISONNÉ DES NOTIONS GÉNÉRALES LES PLUS INDISPENSABLES A TOUS****PAR
UNE SOCIÉTÉ DE SAVANTS ET DE GENS DE LETTRES****Deuxième Edition****Entièrement refondue, corrigée et augmentée de plusieurs milliers d'articles
tous d'actualité****16 volumes grand in-8°. Prix : 200 francs**

LIBRAIRIES DE MICHEL LÉVY FRÈRES

DERNIERS OUVRAGES PUBLIÉS FORMAT GRAND IN-18
à 3 francs le volume

G. A. SAINTE-BEUVE	vol.	GEORGE SAND	vol.
Nouveaux Lundis.....	9	Le Dernier Amour.....	1
OCTAVE FEUILLET		Jean Ziska.....	1
M. de Camors. 7 ^e édition.....	1	L'AUTEUR DES HORIZONS PROCHAINS	
A. DE PONTMARTIN		A Constantinople..	1
Les Corbeaux du Gevaudan.....	1	TH. DE LANGEAC	
Nouveaux Samedis.....	4	Les Aventures d'un sultan.....	1
ALEXANDRE DUMAS		LA COMTESSE DE BOIGNE	
Histoire de mes Bêtes. 2 ^e édition..	1	Une Passion dans le grand monde.	
M ^{me} C. DE WITT, NÉE GUIZOT		2 ^e édition.....	2
Histoire du peuple juif, depuis sa		La Maréchale d'Aubemer.....	1
captivité à Babylone jusqu'à la		GÉRARD DE NERVAL	
ruine de Jérusalem.....	1	Voyage en Orient. Seule édition	
MARIE ALEXANDRE DUMAS		complète.....	2
au lit de mort. 2 ^e édition.....	1	Les Deux Faust de Goëthe (tra-	
AUGUSTIN THIERRY		duction). Seule édit. complète..	1
Histoire de la conquête de l'Angle-		MAXIME DU CAMP	
terre par les Normands. Nouvelle		En Hollande.....	1
édition.....	2	Les Forces perdues.....	1
Lettres sur l'Histoire de France. —		ARNOULD FREMY	
Dix ans d'Etudes historiques. Nou-		Les Gens mal élevés.....	4
velle édition.....	4	LA COMTESSE DASH	
ERNEST FEYDEAU		Comment tombent les femmes.....	1
La Comtesse de Chalis.....	1	La Bohème du xviii ^e siècle.....	1
Le Roman d'une jeune Mariée. 2 ^e édi-		Comment on fait son chemin dans le	
tion.....	1	monde.....	1
JULES NORIAC		LE COMTE AGENOR DE GASPARIN	
Les Gens de Paris.....	1	La Liberté morale.....	2
L'AUTEUR DE M. X. ET DE M ^{me} ***		AURÉLIEN SCHOLL	
La Plage d'Étretat.....	4	Les Petits Secrets de la Comédie... 1	
HENRI RIVIÈRE		ALFRED DE VIGNY	
Le Meurtrier d'Albertine Renouf....	1	Journal d'un poète publié par Louis	
DE STENDHAL (H. BEYLE)		Ratisbonne.....	1
Mélanges d'art et de littérature.....	1	PAUL PERRET	
HENRI HEINE		Le Château de la Folie.....	1
De l'Angleterre.....	4	LA MARQUISE DE CRÉQUY	
De Tout un peu.....	4	Souvenirs de 1710 à 1803. Nouvelle	
ALEXANDRE DUMAS FILS		édition, revue, corrigée et aug-	
Affaire Clémenceau. 9 ^e édition....	1	mentée d'une correspondance in-	
X. MARMIER		dite et authentique de la marquise	
Les Drames du cœur.....	4	avec sa famille et ses amis.....	5
		ÉDOUARD OURLIAC	
		Fantaisies.....	1

